

PETIT COURRIER DES DAMES
ET
JOURNAL DES DEMOISELLES RÉUNIS

Octobre, Novembre et Décembre 1870

Librairie exceptionnelle

F3 B6

JOURNAL
D'UNE
PARISIENNE
PENDANT LE SIÈGE



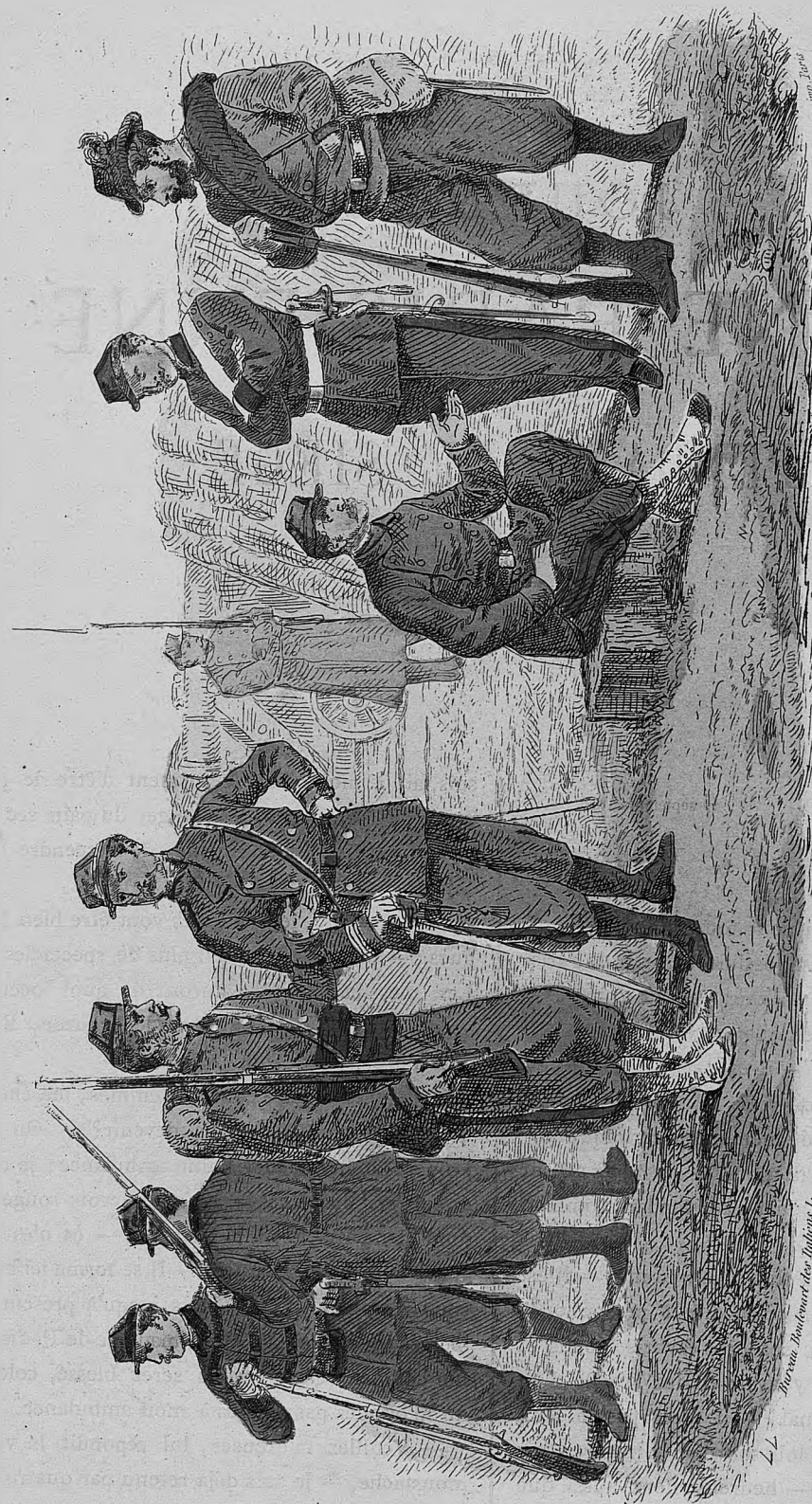
ACCOMPAGNÉ DE PLUSIEURS GRAVURES COLORIÉES



PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, 1, BOULEVARD DES ITALIENS

1870





Franc Tisseur

Éclaircissement
de la Seine

Artillerie
rebornée

1870

Garde nationale

Amis de la France

PETIT COURRIER DES DAMES ET JOURNAL DES DEMOISELLES RÉUNIS



JOURNAL D'UNE PARISIENNE PENDANT LE SIÈGE

19 septembre 1870.

Ma chérie,

Cette fois, c'est fini pour tout de bon, il n'y a pas à y revenir; il est impossible de sortir de Paris. — J'ai voulu attendre un jour, puis un jour, puis un autre jour, — si bien que me voici comme une souris prise au piège; — il est vrai que je suis en nombreuse compagnie.

Cela m'a fait, tout de même, une certaine émotion, de penser que ni pour or ni pour argent je ne puis sortir d'ici, Dieu sait pendant combien de jours!

Monsieur C*** a été plus sage que moi — il est parti prudemment sans rien dire à personne. — C'est dommage! avec ses gros favoris blonds et sa mine rebondie, il y avait en lui l'étoffe d'un superbe garde national! — il n'est pas le seul, hélas! qui ait éprouvé le besoin d'aller respirer l'air pur de la campagne; — heureusement aussi que tout le monde ne l'a pas imité.

Enfin, puisque nous sommes bloqués (tu vois que je connais les expressions militaires), je me

suis fait à moi-même le serment d'être le plus brave que je pourrai, de manger du pain sec s'il le faut, et si l'on bombarde, de descendre à la cave!

En attendant, les journées vont être bien longues; — plus de réunions! plus de spectacles! — Les messieurs encore auront de quoi occuper leur temps! — Ils monteront leur garde, ils la descendront! ça les distraira.

Mais nous autres, pauvres femmes, ma chérie, qu'est-ce que nous allons devenir? — On m'a proposé de m'attacher à une ambulance; je crois que je vais accepter; — on a une croix rouge sur fond blanc attachée à la poitrine, — ça n'est pas vilain du tout, je t'assure! — Il se forme ici beaucoup d'ambulances. — Mais jusqu'à présent les blessés sont rares. — Hier, madame de P. disait à un colonel: Quand vous serez blessé, colonel, ne m'oubliez pas; venez à mon ambulance.

— Veuillez m'excuser, lui répondit la vieille moustache, — je suis déjà retenu par quatre personnes; vous avez le numéro cinq, — comme pour les contredanses.

Pour me distraire, il m'est venu l'idée de lire

le plus de journaux que je pourrais : — il y en a deux cents qui paraissent à l'heure qu'il est ; puis ensuite, de fil en aiguille et d'idée en idée, j'ai pensé les réunir, et à prendre, jour par jour, dans chacun d'eux ce qui me paraîtrait intéressant pour la former un *Journal du Siège*, que je léguerais à mes enfants (le plus tard possible, bien entendu).

Aussitôt que nous serons débloqués, je te communiquerai mon album. D'abord, si je voulais t'écrire quand viendra cet heureux moment, j'en aurais trop à te dire — j'aurais oublié bien des détails ; — les impressions se seraient effacées, tandis que par ce moyen, tu suivras pas à pas et jour par jour les émotions par lesquelles nous aurons passé dans Paris.

Au revoir, ma chérie, je vais aller faire des provisions pour ne pas mourir de faim. Le beurre vaut 8 francs la livre, — et l'on dit que bientôt il n'y en aura plus du tout !

Il faudra faire sa cuisine à l'huile ou à la graisse ! Pour une Parisienne quelle punition ! Tu vois que déjà je commence à connaître les horreurs du siège.

Ta chérie,

FANNY.

20 septembre.

Ce matin, j'ai lu dans le *Journal officiel* :

Le réseau télégraphique de l'Ouest, le dernier qui permit de transmettre et de recevoir des dépêches, a été coupé aujourd'hui, 19 septembre, à une heure.

Le public ne devra donc pas s'étonner s'il ne trouve plus de communications télégraphiques affichées ou insérées dans le *Journal officiel*.

Tu le vois, nous voici séparés du reste de la terre ; ni poste aux lettres, ni chemins de fer, ni télégraphes pouvant nous rapprocher de ceux que nous aimons !

J'étais bien triste, je l'avoue, lorsque j'ai jeté les yeux sur un article du *Gaulois* ; il m'a un peu redonné du courage, et je l'ai copié à ton intention ; le voici :

Ils seront ici demain, peut-être, et ce n'est point un rêve. Non ! ils avancent à grands pas : une ava-

lanche de casques et de chevaux ; un flot d'hommes, de barbares !

Qui les arrêtera ? Paris !

Paris, qui n'est plus la brasserie universelle et le casino aimable de 1867, mais une citadelle et un foyer. La citadelle de la France, le foyer de la civilisation !

Paris ne périra pas, parce que la France et la Liberté ne doivent pas périr.

Ils seront ici demain. Eh bien ! nous sommes résolus, nous sommes armés ; nous sommes prêts. Nous les recevrons.

Paris est aujourd'hui un camp. Ce sera une barricade demain. Écoutez ! Partout, le bruit des tambours et le cliquetis des armes se mêlent aux hymnes patriotiques. Il y a de la liberté et de l'espoir dans l'air.

Un grand souffle a passé sur la ville, et chacun se sent plus léger, plus fort et plus vaillant. Les âmes sont plus fermes, les cœurs sont plus hauts, et il semble qu'on soit plus Français.

Ce n'est pas un réveil, c'est une transfiguration.

Le patriotisme étouffe la politique, et il n'y a plus qu'un parti : celui de la défense.

On ne voit qu'uniformes ; on ne parle que phalanges et légions. On ne discute pas, on s'engage. Au lieu de tribunes, les remparts. Au lieu de récriminations, le chassepot.

De toutes parts, on se lève et l'on s'arme.

Hier, c'était la légion *Belge-Parisienne* qui s'organise en toute hâte.

Braves Belges, vous n'êtes plus des voisins pour nous, mais des frères. Nos frontières sont abolies.

Aujourd'hui, c'est la légion des *Amis de la France* qui s'organise et se recrute activement.

La France a donc des amis ? titre touchant et noble à cette heure suprême !

Parmi les *Amis de la France*, il y a des Italiens, des Espagnols, des Polonais, des Anglais, des Danois, des Hollandais.

Pour nous, ce ne sont plus des étrangers, et c'est plus que des alliés. Ce sont presque des concitoyens.

En combattant parmi nous, cette armée cosmopolite et dévouée défend Paris, capitale du monde et boulevard de la liberté.

Demain, ce sera la province qui arrivera de toutes les extrémités de la France, comme un seul homme, un seul soldat.

Elle sait qu'en venant défendre Paris, c'est elle-même qu'elle défend ; qu'en combattant pour nous, elle combat pour ses villages et pour ses champs, pour son propre foyer.

Elle sait que, Paris vaincu, elle est perdue ; que ce n'est point dans son département et dans son chef-lieu, mais dans Paris même et Paris seul que se trouve aujourd'hui la patrie.

On sauvera la patrie en sauvant la capitale.

Mais hâtez-vous ! qu'on s'arme, qu'on parte, qu'on arrive.

Paris attend, et il ne faut pas que nous brûlions Moscou, il faut que nous défendions Saragosse.

En sortant, j'ai trouvé placardée sur le mur du vestibule de ma maison cette affiche, que l'administration a remise à tous les concierges.

PRÉCAUTIONS A PRENDRE PENDANT LE SIÈGE

I. — Service des eaux.

On ne saurait trop engager les habitants de Paris à se conformer aux instructions suivantes :

1° Les eaux de la ville n'étant plus distribuées d'une manière continue pendant le siège, chacun fera sa provision pendant les heures de distribution ;

2° On tiendra toujours au complet cet approvisionnement, c'est-à-dire qu'on maintiendra constamment pleins les seaux, fontaines, etc.

Pendant le siège, certains quartiers peuvent se trouver privés des eaux de la ville pendant un jour ou deux, et toujours par des causes imprévues ; le petit approvisionnement du ménage suffira presque toujours aux besoins des habitants pendant ces interruptions de service. Au besoin, d'ailleurs, la ville fera transporter dans ces quartiers de l'eau avec des tonneaux.

3° Dans le cas où l'eau de la ville viendrait à manquer, on fera usage de l'eau de puits, qui peut être bue sans inconvénient ;

4° Mais on peut remplacer avantageusement cette eau dure par l'eau de pluie, surtout pour cer-

tains usages, tels que cuisson des légumes, savonnages, etc. Les eaux pluviales seront recueillies dans des seaux, cuves en bois, etc., installés sous les tuyaux de descente, qui seront coupés, à cet effet, à une hauteur suffisante au-dessus du sol.

II. — Service des incendies.

5° Dans l'hypothèse d'un bombardement, on peut en neutraliser les effets en prenant les mesures suivantes :

Descendre à la cave les objets les plus combustibles, tels que rideaux en coton, linge, etc., en ne conservant que ceux nécessaires aux besoins du jour ; placer dans les cours et sur les paliers d'escaliers des tonneaux ou des seaux remplis d'eau ; après l'explosion d'un projectile incendiaire, il suffit presque toujours pour éteindre le faible commencement d'incendie qui suit cette explosion, d'une petite quantité d'eau, même d'un linge mouillé. Chaque locataire d'une maison doit, dans son propre intérêt, se hâter d'éteindre le feu.

Les locataires absents déposeront les clefs des appartements chez le concierge, qui ouvrira les portes aux pompiers dès que le feu sera signalé. (Recommandation très-importante.)

21 septembre.

TÉLÉGRAMMES COMMUNIQUÉS

Le prince royal à la reine.

Versailles, 20 septembre.

Mon armée a aujourd'hui investi Paris à partir de Versailles jusque dans les environs de Vincennes. L'ennemi a été repoussé, et nous avons pris une redoute avec sept canons. Nos pertes ont été peu considérables.

Le roi à la reine.

Hier matin, on m'a appris que l'ennemi a abandonné ses positions près de Pierrefitte, à l'approche de nos troupes.

Hier, dans l'après-midi, notre 5^{me} corps et le 2^{me} corps bavarois, après avoir franchi la Seine à Villeneuve-Saint-Georges, attaquèrent les trois

divisions du général Vinoy sur les hauteurs de Sceaux et les repoussèrent après avoir pris sept canons et beaucoup de prisonniers. Mon 7^me régiment a eu de nouveau bon nombre de morts et de blessés. Fritz était présent. Le temps était magnifique toute la semaine dernière.

Berlin, 21 septembre.

D'après les mouvements préparatoires des derniers jours, tous nos corps se sont avancés simultanément le 19 et ont complètement cerné Paris. Le même jour, le roi a reconnu le front nord-est des fortifications de la capitale.

**

22 septembre.

PROCLAMATION DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Citoyens,

C'est aujourd'hui le 21 septembre.

Il y a soixante-dix-huit ans, à pareil jour, nos pères fondaient la République, et se juraient à eux-mêmes, en face de l'étranger qui souillait le sol sacré de la patrie, de vivre libres ou de mourir en combattant.

Ils ont tenu leur serment; ils ont vaincu, et la République de 1792 est restée dans la mémoire des hommes comme le symbole de l'héroïsme et de la grandeur nationale.

Le gouvernement installé à l'Hôtel de Ville au cri enthousiaste de : Vive la République! ne pouvait laisser passer ce glorieux anniversaire sans le saluer comme un grand exemple.

Que le souffle puissant qui animait nos devanciers passe sur nos âmes, et nous vaincrons.

Honorons aujourd'hui nos pères, et demain sachons comme eux forcer la victoire en affrontant la mort.

Vive la France! Vive la République!

Paris, le 21 septembre 1870.

Le Ministre de l'intérieur,
LÉON GAMBETTA.

GOUVERNEMENT DE LA DÉFENSE NATIONALE

On a répandu le bruit que le gouvernement de la défense nationale songeait à abandonner la politique pour laquelle il a été placé au poste de l'honneur et du péril.

Cette politique est celle qui se formule en ces termes :

Ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses.

Le gouvernement la maintiendra jusqu'à la fin.

Fait à l'Hôtel de Ville, le 20 septembre 1870.

Général Trochu,	Garnier Pagès,
Emmanuel Arago,	Pelletan,
Jules Favre,	Ernest Picard,
Jules Ferry,	Roche fort,
Gambetta,	Jules Simon.

Le ministre de la guerre, général LE FLÔ, le ministre de l'agriculture et du Commerce, M. MAGNIN; le ministre des travaux publics, M. DORIAN.

~~~~~

Voici qui est rassurant, — nous n'en serons pas réduits de sitôt au pain sec.

Il y a sur les hauteurs et au Midi de Chaillot de vastes terrains libres, entourés de planches hautes de deux mètres cinquante.

Hier, dans la matinée, une cinquantaine de milliers de moutons, qui paissaient dans le bois de Boulogne, sont venus se parquer sur lesdits terrains.

Ces moutons, gras et bien portants, appartiennent aux races espagnole, beauceronne et solognote.

M.

\*\*

23 septembre.

## **LE DIMANCHE DES ASSIÉGÉS**

Deuil et fête, angoisses terribles et radieuses espérances, douleurs et consolations, — tel a été l'aspect de la capitale pendant ce magnifique dimanche. Une moitié de population virile aux rem-

parts; l'autre, épandue en compagnie des enfants et des femmes, sur les boulevards, sur les quais, dans les Champs-Élysées; un million de créatures libres, âmes sereines, visages intrépides, cœurs joyeux, se rendant, comme à une réjouissance publique, au Trocadéro, but de leur manifestation. — car c'en était bien une que cette promenade! La terre donnant au ciel cette vision nouvelle de Paris attestant sa force et son calme, et se montrant en habits de fête, moins pour se réjouir des victoires de la veille que pour compter ses défenseurs que pour leur offrir une occasion de se reconnaître et de se donner rendez-vous pour le combat.

C'est littéralement merveilleux à voir et à entendre. De la porte Saint-Denis, notre point de départ, à la Madeleine, c'est le boulevard des beaux jours d'autrefois, bruyant, hâbleur, coloré, éblouissant d'encombrement, de mouvement et de verve. L'uniforme domine et le képi est, même pour les civils, la coiffure uniforme universelle. Mais les femmes, sauf l'espèce de cocarde dont le patriotisme a agrémenté leur coiffure, ont mis toutes voiles dehors. C'est un de nos braves marins des forts qui s'exprime ainsi à deux pas de nous. Il a raison, et nous ajoutons, pour parler sa noble langue : Tout le monde sur le pont et branle-bas de combat!

L'air tiède, la lumière pure, un azur ineffable, un horizon baigné de teintes chaudes, saturé de poudre, traversé par de vagues rumeurs, encadrent éclairent et caressent cette procession de gens heureux, heureux à fendre le cœur! Hélas! sous ces coquetteries de femmes, sous ces cris d'enfants, sous ces serremments de main, ces sourires et ces enivremments, qui compterait et qui ne devine les larmes refoulées, les pressentiments sinistres, les misères entrevues, les sacrifices décidés, tout ce qui, ce soir peut-être, se traduira au logis en explosion de sanglots, en sombres perspectives, en imprécations sans fin, en colères froides, et en résolutions désespérées?

N'importe, on rit, on est fier, on sent qu'il est bon de vivre, parce qu'on sait qu'on va faire et parce que l'on fera son devoir.

Des Champs-Élysées au Trocadéro, la foule ne ralentit ni ne diminue. La route n'est plus qu'un camp. Parcs d'artillerie, caissons, chevaux en li-

berté, tentes, fourgons, voitures, transports, convois de toute espèce. Tout le long du quai, le service des subsistances, représenté par des milliers de véhicules de toutes les formes et de toutes les provenances, et par des montagnes de caisses, de ballots et de sacs, nous est une preuve que Paris aura de quoi manger.

De même que toutes les avenues qui rayonnent autour de la barrière de l'Étoile, les abords du Trocadéro sont affectés au campement de la cavalerie et des trains auxiliaires de la défense.

C'est là que se porte la foule.

A nos pieds, comme un désert de sable, pelé, terne, sans ombre et sans verdure, ce malheureux Champ de Mars ne nous inspire que tristesse, peut-être parce qu'il nous est impossible de ne pas nous reporter à trois ans en arrière, et de ne pas nous rappeler que là était cette miraculeuse Exposition universelle, où, pendant six mois, toute l'Europe, vint s'incliner devant nos victoires pacifiques.

Le soleil se couchait derrière l'École-Militaire quand, avec les derniers promeneurs, nous rentrions dans Paris.

Même confiance alerte, même joie sérieuse qu'au départ. Décidément, c'est une bonne journée. Et puissions-nous, en attendant celle qui doit régler nos destinées, passer encore par ces émotions fortifiantes, — dont nous n'avons pas besoin certes! — mais qui nous permettent de nous faire à cette idée qu'il y a trois mois encore tout l'univers civilisé eût accueilli par une dénégation indignée : Paris assiégé! — Mais, nous en attestons ce jour et ce soleil, Paris ne sera pas pris, parce que Paris ne peut pas, ne doit pas et ne veut pas l'être.

Quand les Francs, nos ancêtres, enterraient un de leurs chefs, ils se penchaient sur la fosse et se labouraient le visage de leurs poignards, afin que le héros fût pleuré, non avec les larmes des femmes, mais avec le sang des hommes.

Mais toi, Patrie, tu ne meurs jamais; Christ des nations, depuis deux mois clouée au Calvaire, tu ne nous parus jamais plus grande et plus belle. Il fallait ce martyr, ô notre mère! pour savoir à quel point nous t'aimons. Pour que cette ville en qui s'incarnent ton génie qui t'a donné la royauté du monde, ton esprit qui survit à toutes tes fautes, ton cœur qui n'a jamais failli que

pour avoir trop pardonné, — pour que Paris tombe aux mains du barbare, il faudrait qu'il n'y eût plus ni Dieu au ciel ni France sur la terre. Et comme Dieu, tu existes; et comme lui, tu es immortelle! Paris ne sera pas perdu!

PIERRE SIMPLE.

7

\*\*\*

25 septembre.

# LES BILLETS DE LOGEMENT

Chaque habitant est tenu de loger chez lui un ou deux mobiles.

Place au feu et à la chandelle! c'est l'expression de la loi.

Il faut bien que nous leur donnions l'hospitalité à ces braves jeunes gens qui sont venus de tous les coins de la France pour défendre Paris.

Au premier aspect, ils ne paient pas de mine, les pauvres garçons! Une blouse, de gros souliers. C'est à peine s'ils ont un képi. Ce ne sont pas là des militaires de salon!... Ils n'ont pas non plus cet air crâne et déluré du gamin de Paris. Ils sont un peu gauches, un peu timides, pas mal étonnés! — Dam! ils pensent au pays, à la montagne, aux vieux parents qu'ils ont quittés!...

Pour ma part, on m'a donné deux Bretons; ils ont encore leurs cheveux longs, comme au village; j'ai voulu les faire causer, mais ils ne savent pas un mot de français.

Cet impôt de l'hospitalité, tous ceux qui sont restés ici l'acquitteront avec plaisir.

Quant aux absents, à ceux qui ont quitté Paris, on commence un peu à s'inquiéter d'eux, et à leur faire payer leur absence:

Les loyers de 500 à 1,000 fr. paieront 20 fr. par mois d'amende.

De 1,000 à 2,000 — 60 francs.

De 2,000 à 5,000 — 200 —

De 5,000 à 20,000 — 500 —

Il y a des enragés qui trouvent que ce n'est pas assez, et les ministres ont donné l'ordre de dresser la liste des fonctionnaires qui, sans ordre, ont quitté leur poste.

Hier, un ami me disait:

Nous sommes on ne peut plus touchés du témoi-

gnage de confiance que nous donnent certains Parisiens en nous laissant la défense de leurs maisons & de leur mobilier.

Il nous semble qu'une politesse en vaut une autre, et que l'on devrait donner la préférence à ces *touristes*, pour loger les cent mille mobiles qui doivent concourir à la défense de Paris, en cas de siège.

D'ailleurs, cette affectation à sortir, dans un pareil moment, n'est évidemment qu'une façon détournée de dire aux autres:

— Donnez-vous donc la peine d'entrer!

Un grand nombre d'appartements du quartier Malesherbes, du faubourg Saint-Germain, des quartiers riches de Paris sont désertés par leurs locataires; c'est dans ceux-là qu'on doit installer les gardes mobiles qui vont arriver.

Il est tout naturel que ceux qui sont restés pour défendre la capitale soient privilégiés, et que ceux que leur *prudence* en a éloignés aient le plaisir de loger leurs concitoyens qui vont protéger leurs mobiliers et leurs maisons.

Allons, messieurs, envoyez vos clefs à vos concierges, afin que l'autorité n'ait pas besoin de recourir aux serruriers.

Il faut absolument que, le péril passé, les déserteurs soient connus.

Le moyen de les compter est tout simple: qu'une médaille soit donnée à tous ceux qui auront concouru à la défense de Paris, & qu'un décret en oblige le port pendant un temps déterminé.

Nous défions les autres de se montrer alors.

## PARIS LE SOIR

Tout est calme, désert, il n'est pas onze heures! Où est le bruit? où est le luxe? où est la foule? où est Paris?

Paris est aux remparts ou dans son lit.

Que les temps sont changés! Sparte s'endort à l'heure où s'éveillait Babylone.

Voyez! les places et les rues sont vides. Les passages ont fermé leur grille. Là où grouillait la petite Bourse, circule un mendiant ou galope un chien perdu.

Et une vieille femme vend des cocardes & des

jugulaires où, jadis, on vendait des actions du Mexique...

De Bourse, il n'y en a plus! il n'est question, à présent, que d'une seule *valeur*, la valeur parisienne qui fait prime aux remparts, où, l'arme au bras, nous jouons tous à la hausse.

Cafés, restaurants, brasseries, tout est fermé, et il n'est que onze heures.

Les garçons de salle font leur sac pour demain; le patron monte la garde, et la dame de comptoir fait de la charpie.

Vous voulez un bock? Repassez demain; en attendant, la fontaine des Innocents coule pour tout le monde.

La lumière elle-même se fait rare et grave. On dirait que les becs de gaz ont mis un crêpe; on dirait qu'une immense veilleuse éclaire la cité, & qu'en citoyen prudent, Paris a baissé sa lampe pour ménager son huile.

Et les théâtres? Ils sont muets. Un seul programme, toujours le même, se déploie chaque jour, flottant aux fenêtres.

C'est le drapeau de Genève.

Il dit:

Il n'y a plus qu'un drame: la guerre! Et, au lieu de pièces, nous recevons des blessés...

Camille et Phèdre, Athalie, Rodogune, se sont faites infirmières, et Frou-Frou panse les plaies des moblots.

Ni équipages, ni marchands, ni foule devant les péristyles illuminés. Une longue voiture arrive lentement, qui dépose au vestiaire un blessé de Clamart ou de Châtillon.

Le théâtre est une ambulance.

Chemin faisant, on ne rencontre qu'un industriel: la marchande de journaux. On n'a qu'un souci: des nouvelles! « Y a-t-il eu une sortie, un engagement? Que s'est-il passé à Garches, à Meudon? et les pigeons de Gambetta, sont-ils revenus? »

On s'arrête sous un bec de gaz, et, entre deux coups de canon, on lit une circulaire de Jules Favre ou de Trochu.

Soudain un bruit de pas se fait entendre et une masse sombre apparaît au détour du boulevard. C'est une patrouille qui défile en silence, l'arme au bras, sac au dos.

Elle a passé...

Plus loin, un citoyen s'arrête, écoute:

— Entendez-vous le canon? N'est-ce pas Mont-rouge qui se fâche?

— Je ne crois pas. C'est Bicêtre qui souhaite la bonne nuit au vieux roi Guillaume.

Vous continuez votre route, et vous songez à l'armée de la Loire, à M. Thiers, à Bougival qui est prussien, ou bien à votre femme qui est à Perpignan.

Tout à coup, une baïonnette brille et une voix s'écrie:

— Au large!

— M'y voilà!

Et vous vous empressiez de décrire une prudente ellipse, lorsqu'un bruit nouveau, mystérieux, éveille votre attention.

Devant vous se dresse un grand bâtiment, percé d'innombrables fenêtres, toutes illuminées. Qu'est-ce donc? une usine où cent bras travaillent jour et nuit. Que font ces bras? Des canons...

A mesure que vous avancez, la solitude et le silence augmentent.

Il est minuit! C'était la plus bruyante et la plus joyeuse heure de Paris. C'était le midi de Babylone.

On se croirait, maintenant, à Poitiers ou à Quimper.

Vous voici à votre porte. Vous gagnez votre appartement, et vous vous couchez au bruit du canon, au bruit du canon qui vous réveillera demain.

Où êtes-vous, nuits de Babylone?

Dans la rue, on bat le rappel, et le tambour répond:

Paris n'est plus le boulevard, c'est le rempart. Il ne s'amuse plus, il veille; il ne chante plus, il crie:

« Sentinelles, prenez garde à vous! »

FULBERT DUMONTEIL.

(Le Gaulois.)

\*\*\*

28 septembre.

## LA VIANDE

Nous ne sommes pas encore sur le radeau de la Méduse, mais on commence à prendre certaines précautions.

Puisque nous sommes obligés d'économiser la viande, il y aurait à prendre un parti bien simple : ce serait de n'ouvrir les boucheries au consommateur que trois ou quatre fois la semaine.

Cela doublerait la durée de la résistance possible.

On ne meurt pas pour faire maigre : les catholiques offriraient cette privation à Dieu ; les libres penseurs, à la patrie.

(Opinion nationale.)

\*\*\*

29 septembre.

#### LES MESSIEURS DES AMBULANCES

On rencontre depuis peu de temps, à Paris, beaucoup de messieurs portant au bras gauche le brassard des ambulances. — Il y en a beaucoup ! certains disent qu'il y en a trop ! et que ces messieurs feraient mieux de monter tout simplement leur garde.

Jusqu'à présent, on a mis de côté les femmes dans les préparatifs de défense. On avait même été jusqu'à proposer leur expulsion, soit au point de vue des manœuvres qu'elles pourraient gêner, soit à celui de l'approvisionnement auquel elles prendraient part comme bouches inutiles.

Pour défendre Paris, nous avons besoin de tous les hommes en état de porter les armes. Et cependant il y en a peut-être un quart employés à des travaux qui pourraient être exécutés par des femmes.

Il me semble, par exemple, qu'il suffirait de dix ou vingt hommes dans les ambulances, à part les chirurgiens, pour aller chercher les blessés sur le champ de bataille, et qu'on pourrait renvoyer sur les remparts tous ces infirmiers jeunes et robustes auxquels un fusil siérait mieux sur l'épaule qu'une croix rouge au képi.

En voyant le grand nombre de chevaliers de la croix rouge se promener dans Paris, on se souvient que le mot *ambulance* puise son origine dans le mot latin *ambulare* : Se promener.

Moi, j'aime mieux penser que ces messieurs obéissent plutôt à un vif sentiment d'humanité qu'à autre chose. — Il n'est pas plus difficile de croire le bien que le mal. — C'est une question d'habitude.

\*\*\*

1er octobre.

Hier, à une certaine heure, il y avait une foule tellement compacte devant la mairie Drouot qu'un citoyen, qui s'était d'abord glissé parmi ces curieux, désireux de poursuivre son chemin et se trouvant serré comme dans un étau, réussit toutefois à sortir de là en disant tout haut à la personne placée devant lui : « Pardon, vous marchez sur mon revolver. » Ceci, répété plusieurs fois, le conduisit enfin hors de la foule.

Nous recommandons l'usage de ce nouveau moyen dans les assemblées nombreuses. « Vous êtes assis sur mon revolver, » serait bien plus drôle encore.

\*\*\*

4 octobre.

#### STRASBOURG

Le gouvernement de la défense nationale vient de rendre le décret suivant :

Le gouvernement de la défense nationale,

Considérant que la noble cité de Strasbourg, par son héroïque résistance à l'ennemi pendant un siège meurtrier de plus de cinquante jours, a resserré les liens indissolubles qui rattachent l'Alsace à la France ;

Considérant que, depuis le commencement du siège de Strasbourg, la piété nationale de la population parisienne n'a cessé de prodiguer autour de l'image de la capitale de l'Alsace les témoignages du patriotisme le plus touchant et de la plus ardente reconnaissance pour le grand exemple que Strasbourg et les villes assiégées de l'Est ont donné à la France,

Voulant tout à la fois perpétuer le souvenir du glorieux dévouement de Strasbourg et des villes de l'Est à l'indivisibilité de la République.

DÉCRÈTE :

Art. 1<sup>er</sup>. La statue de la ville de Strasbourg, qui se trouve actuellement sur la place de la Concorde, sera coulée en bronze, et maintenue sur le même emplacement, avec inscription commémorative des hauts faits de la résistance des départements de l'Est.

Art. 2. Le ministre de l'instruction publique est chargé de l'exécution du présent décret.

Paris, le 2 octobre 1870.

Les membres du gouvernement de la défense nationale.

#### LE TERME D'OCTOBRE

Le gouvernement de la défense nationale,

Considérant que l'investissement de Paris a interrompu les relations commerciales, suspendu le travail, et par là même tari la source des salaires et des revenus ;

Considérant que les citoyens qui se consacrent entièrement à la défense de la Patrie doivent être provisoirement affranchis de poursuites ruineuses et inutiles ;

DÉCRÈTE :

Art. 1<sup>er</sup>. Un délai de trois mois est accordé aux locataires, habitant le département de la Seine, qui déclareront être dans la nécessité d'y recourir pour le paiement du terme de loyer échéant le 1<sup>er</sup> octobre prochain, et des termes précédemment échus qui ne seraient pas encore acquittés.

Art. 2. Le même délai est accordé aux locataires en garni pour tout paiement de loyer courant ou en retard.

Art. 3. Les ministres de la justice et de l'intérieur sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

\*\*\*

6 octobre.

#### LA VIANDE DE CHEVAL

Le bœuf commence à devenir rare, et l'on parle sérieusement de nous donner du cheval à manger.

La commission centrale d'hygiène et de salubrité, désirant faire par elle-même une épreuve concluante sur les qualités alimentaires de la viande de cheval et des différentes espèces de salaisons, s'est réunie hier pour prendre part à un dîner dont le menu était ainsi composé :

Croûte au pot au consommé de cheval,  
Cheval bouilli garni de choux,

Culotte de cheval à la mode,  
Culotte de cheval braisée,  
Filet de cheval rôti,  
Bœuf et cheval salés froids.

La commission a été unanime pour déclarer que le consommé de cheval était comparable sinon supérieur au meilleur consommé de bœuf. La viande de cheval aussi bien bouillie que braisée ou rôtie a été proclamée excellente au goût, et d'une alimentation facile. Il a été enfin reconnu, d'un commun accord, qu'elle constituait un aliment à la fois succulent et hygiénique.

Les salaisons de bœuf et de cheval ont également été l'objet d'une dégustation minutieuse. Les unes aussi bien que les autres réunissent, d'après l'avis de la commission, toutes les qualités de saveur et de salubrité désirables.

Il demeure donc prouvé (et c'était là le but de l'expérience) que l'alimentation publique aura pendant toute la durée du siège dans la viande de cheval et les salaisons deux précieux auxiliaires qu'on ne saurait trop vivement recommander à la population.

C'est égal, manger du cheval, c'est dur ! et je ne sais pas, si avec ou sans sel, je me déciderai à devenir *chevalière* ! Cette perspective m'épouvante rien que d'y penser.

#### LE BATAILLON DE LA POSTE

Depuis hier, dit *le Rappel*, on voit s'exercer dans la cour du Carrousel le bataillon de la poste. Il comprend onze cents facteurs ou employés de l'administration. Voilà, certes, un régiment tout désigné pour faire un régiment de marche, et pour affranchir les correspondances entre la France et Paris.

\*\*\*

9 octobre.

#### NOS LETTRES SONT PARTIES

Elles sont parties, ce matin, par la ligne du ciel, avec une nacelle pour wagon !

Une foule émue se pressait autour de ce cher ballon, comme au départ d'un ami ; il y avait des



rayons et de la joie dans l'air. La nacelle se balançait tout ensoleillée. La toile immense semblait gonflée d'espérance, et l'on eût dit que la brise elle-même murmurait quelque *Marseillaise* du foyer.

Il est parti superbement, acclamé par la foule.

Tout le monde était arrêté sur le pas des portes, au milieu des places, toutes les têtes en l'air et tous les regards au ciel.

Chacun songeait aux siens, à ses absents, et rêpétait tout bas les lignes qu'emportait le vent.

Chacun disait :

— On aura de mes nouvelles ! Ma femme en pleurera de joie, et mon enfant épèlera dix fois chaque mot de ma lettre ; il me semble que ce messenger aérien emporte une portion de moi-même.

Ils étaient deux ballons attachés l'un à l'autre comme deux frères, comme deux frères Siamois. On eût dit Paris et la province, je ne sais quel symbole d'union, planant au-dessus des lignes prussiennes, flottant dans le ciel. On eût dit deux cœurs soudés ensemble, et montant au zénith, baignés de ses rayons.

Ils montent, ils montent encore et filent doucement vers l'ouest.

Nos lettres sont parties ce matin. Que de poignées de mains et de baisers s'acheminent dans le ciel ! que d'espérances et d'affections poussées, caressées par le vent !

(*Le Gaulois.*)

Les locomotives que le blocus laisse inactives vont recevoir un nouvel emploi ; elles serviront à donner la force motrice aux machines à battre ou à moudre le blé.

#### LES Puits ARTÉSIENS

La nécessité est la mère de l'industrie.

On a craint un instant de manquer d'eau, et l'on a creusé à différents endroits de Paris des puits artésiens, qui ont tous réussi.

Le puits de la place de la Trinité est entièrement percé. Le forage n'a exigé que trois semaines ; on a atteint la nappe d'eau souterraine à une

profondeur de 12 mètres. Le liquide s'est élevé à une hauteur de 3 mètr. 50, et, pour l'amener à la surface, on a établi une pompe mue par la vapeur, qui fournira *vingt et un mille six cents* litres à l'heure.

#### L'HIPPOPHAGIE

Ce n'est pas un rêve !... ce n'est pas un cauchemar ! c'est la réalité. L'hippophagie triomphe. On mange du cheval, et ce qu'il y a de plus invraisemblable, on le trouve très-bon.

Et ce n'est pas sournoisement, ce n'est pas en cachette qu'on le vend ; c'est au grand soleil ! — Il y a des boucheries de cheval établies, taxées, réglementées comme les autres. Vois plutôt, et lis si tu le peux sans frémir :

Le ministre de l'agriculture et du commerce,

Vu l'article 30 de la loi des 19-22 juillet 1791 ;

Vu le décret du 11 septembre 1870, autorisant l'établissement de la taxe sur la viande de boucherie,

ARRÊTE :

Art. 1<sup>er</sup>. Les chevaux destinés à l'alimentation devront être vendus les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine, de huit heures à onze heures du matin, au marché aux chevaux.

Art. 2. Pourront seuls être vendus pour la consommation les chevaux dont le bon état sanitaire aura été reconnu et constaté par le service vétérinaire d'inspection du marché. Ces chevaux ne pourront être abattus que dans les abattoirs.

Art. 3. Les chevaux achetés par l'État seront pesés vivants sur la bascule du marché, et payés comptant au prix maximum de 0 fr. 40 c. le kilogramme.

Art. 4. Dans les étaux autorisés à vendre la viande de cheval, le prix de vente de ladite viande est fixé ainsi qu'il suit :

Aloyau, tende de tranche, culotte, gîte à la noix, tranche grasse, 1 fr. 40 le kil.

Tous autres morceaux, 0 fr. 80 le kil.

Art. 5. Le présent arrêté aura une durée de sept jours, à partir de lundi matin 10 courant.

N'importe ! je résisterai, je tiendrai ferme jusqu'à mon dernier pot de confiture.

Pauvres bêtes ! Les bœufs et les moutons, c'est très-naturel. Il me semble qu'ils n'ont été mis sur la terre que pour cela ! Mais, un cheval qui m'a promenée, peut-être, au bois, jamais ! jamais ! Pourquoi pas aussi m'obliger à manger Papillon, mon bon petit chien havanais ! — Ah ! les hommes sont bien méchants, parfois !

#### LE BOIS DE BOULOGNE ET LE BOIS DE VINCENNES

Te souviens-tu de ces belles soirées de printemps ? — Assises bien douillettement dans le fond de ta calèche, nous nous faisons conduire au bois. Le bois adorable, le rendez-vous de tout le luxe et de toutes les élégances parisiennes. — Ce bois pimpant, soigné, ratissé, peigné, toujours en grande toilette comme il sied à quelqu'un qui veut recevoir gaiement son monde. Hélas ! veux-tu savoir ce qu'il est devenu, lis ces lignes qui sont le miroir fidèle de la triste vérité :

Nous revenons vers le bois, et nous nous dirigeons vers la porte Maillot. Nous cheminons pendant dix minutes sans rencontrer une âme. Des cavaliers passent au galop ; deux ou trois chiens perdus viennent flairer nos jambes et se sauvent en nouvelle quête. Plus loin, cinq ou six chevreuils traversent la route ; ils sont suivis par deux ou trois mobiles qui leur donnent la chasse. On n'entend, on ne voit aucun oiseau : le seul bruit, c'est le son de nos pas et le canon. Une forte détonation se fait entendre : c'est la pièce de marine de la batterie Mortemart qui fait des siennes. Nous gravissons les parties autrefois si vertes qui montent au cèdre. Là est établie la batterie.

Une centaine de curieux, quelques dames assistent à la manœuvre et s'expliquent avec peine l'effet du tir, car l'horizon est complètement dérobé aux servants par les arbres.

Le canon chargé, les artilleurs attendent un signal donné par le mont Valérien. A ce signal, le coup part et le projectile va s'abattre, nous a-t-on dit, à 400 mètres au delà du point culminant de Montretout, vers Garches, où les Prussiens ont commencé des redoutes.

Tout cela se passe comme en famille. De la redoute Mortemart à la porte Maillot, c'est encore

la solitude et le silence ; le bois est coupé en avant des bastions de l'enceinte, et les tronçons des arbres restés debout ressemblent à des multitudes de tombes musulmanes ; mais à la grille du bois on retrouve Paris, c'est-à-dire le bruit, la foule, des embarras de voitures se pressant sur les ponts-levis, des ouvriers construisant les dernières barricades, des omnibus chargés de monde, des promeneurs qui s'en reviennent chargés d'un chou-fleur ou d'un bouquet ; des gardes nationaux faisant l'exercice, et tout ce monde plein de confiance et d'espérance.

Si le bois de Boulogne présente un aspect désolé, le bois de Vincennes n'a pas été favorisé davantage.

Quand on sort de Paris par l'avenue Daumesnil, on se trouve au milieu de ce magnifique canton de Gravelle, où tant de milliers d'arbres avaient été apportés pour former un parc artificiel. Tous ces arbres sont abattus, et rien ne gêne la vue jusqu'à Charenton ou jusqu'à la Seine. Le lac est absolument dépouillé de toute sa ceinture d'arbustes choisis, apportés là de tous les coins du monde. Rien de lugubre comme ce parc rasé, comme ces plaques noires, indiquant, au milieu du gazon, les endroits où le feu achève l'œuvre des bûcherons.

Rien de triste comme ces colonnes de fumée noire qui montent des amas de branches que l'on brûle pour faire du charbon poudre.

(*Figaro.*)

L'élégant bois de Boulogne se trouve aujourd'hui transformé en un immense parc, où paissent, tranquilles et abondamment pourvus de fourrages, deux cent mille moutons et vingt-cinq mille bœufs.

La consommation journalière de Paris étant de sept cents bœufs, il est clair que nous n'avons pas à redouter la disette.

Dès demain, ces immenses troupeaux, achetés récemment par l'administration, seront rentrés dans Paris pour y former une réserve de subsistances qui ne serait utilisée que dans le cas d'un siège. Une autre réserve, beaucoup moins considérable, doit rester parquée au bois de Boulogne, pour n'être dirigée sur Paris que dans le cas de la présence voisine de l'ennemi.



Inutile de dire que l'aspect du bois est complètement changé; ce n'est plus qu'une vaste solitude troublée par les bêlements des troupeaux qui ont tondu de près ses verts gazons. De tous côtés on voit passer des multitudes de dix, vingt mille moutons, conduits par des bergers et des militaires, anciens bouchers, botteleurs et cultivateurs.

Le quartier général de l'administration est installé au tir aux pigeons; des bureaux y sont établis pour les élèves d'Alfort; M. Raynal, professeur de cette école, et M. Zielinski, inspecteur général du ministère de l'agriculture, s'y tiennent constamment et y reçoivent les visites fréquentes du ministre.

Aujourd'hui a commencé le départ de ces immenses troupeaux pour les emplacements qui doivent les recevoir à Paris; rien de plus singulier que ce défilé.

Un seul berger, portant sur l'épaule une branche d'arbre feuillue, marche en avant, suivi de quelques moutons, qui, sautant gauchement, essayent en vain d'y donner un coup de dent. D'autres moutons, voyant courir les premiers, trottent sur leurs traces, sans se soucier de savoir où on les conduit; et des milliers de bêtes, accourant de toutes parts, grossissent tumultueusement cet immense troupeau, cette mer bélante, entraînée par un seul homme sur le chemin de la boucherie.

\*\*\*

12 octobre.

Paris n'est pas près de manquer de viande de bœuf: si nous en croyons un bruit qui circule aujourd'hui, le gouvernement aurait fait marché avec un marchand de bétail pour la livraison de vingt mille bœufs. Cette livraison devra être faite à jour fixe, sous peine d'un dédit considérable.

Cependant, si, les bœufs n'arrivaient que le lendemain ou même plus tard; si, au lieu de vingt mille, le marchand n'en peut fournir qu'une moindre quantité, on doit être certain que le gouvernement ne rompra pas le marché.

Quant aux moyens d'introduire ces bestiaux, c'est l'affaire du marchand; il importe fort peu que nous les connaissions.

\*\*\*

14 octobre.

### LA LANTERNE DE DÉMOSTHÈNE

Saint-Cloud, 4 heures.

Décidément la lanterne de Démosthène est tombée hier soir à neuf heures.

Les Prussiens, cachés par des bois abattus pour tromper la vigilance de nos forts, avaient en deux nuits construit une tranchée formidable du haut du parc à la Seine.

Ce matin seulement, on s'est aperçu de ce gigantesque travail, qui, à l'heure où nous écrivons, ne doit plus exister.

Sur tous les points dominants, la foule assiste aux canonnades. Un temps clair permet de voir la fumée de chaque détonation et la poussière qui se fait où le projectile tombe.

### PORTES DE LA VILLE

En raison de la diminution croissante des jours, les portes de la place de Paris seront, à partir du 15 octobre, ouvertes dès l'aube et fermées à six heures du soir.

Paris, 12 octobre.

Le gouverneur de Paris,  
P. O. Le général chef d'état-major  
général,

SCHMITZ.

\*\*\*

16 octobre.

### LES BÊTES DU JARDIN DES PLANTES

Au Jardin des Plantes, par mesure de prudence, on a blindé avec des briques et de la terre l'ouverture extérieure des cages des animaux féroces. Ces terribles prisonniers se tiennent maintenant dans le second compartiment de leurs loges, qui donne sur la galerie intérieure éclairée par le haut.

Les animaux de la ménagerie n'ont pas été négligés. Ils sont tous en bon état, reçoivent leur pitance, et prennent leurs ébats ordinaires. Mais c'est vainement qu'ils sollicitent des visiteurs, composés en grande partie de *moblots*, des bribes de gâteau et de pain. Cette indifférence inaccou-

tumée du public paraît leur causer un grand étonnement.

Au sud-ouest du Jardin, se terminent rapidement les constructions en bois d'une vaste ambulance, et sur le belvédère du labyrinthe flotte le drapeau de la convention internationale.

\*\*\*

18 octobre.

### LE COMMANDANT DE DAMPIERRE

Hier, nos troupes ont fait une sortie contre les Prussiens qui occupaient les villages de Bagneux et Clamart. Parmi les héros tombés en défendant le sol de la patrie, il faut citer le commandant de Dampierre, qui a été frappé en conduisant les mobiles de l'Aube à l'attaque de la barricade de Bagneux.

Il s'est battu en soldat, il est mort en chrétien, après avoir demandé les consolations de la religion.

Le marquis de Dampierre, par sa fortune et sa naissance, appartenait au monde élégant et aristocratique. Au premier appel de la patrie en danger, il avait quitté sa luxueuse et facile vie de grand seigneur, et n'avait demandé à sa naissance que l'honneur de marcher le premier au combat.

Ses obsèques ont eu lieu à l'église de la Madeleine; le général Trochu avait tenu à honneur d'y assister; tout ce que Paris renferme encore d'illustrations nobiliaires était présent à cette douloureuse cérémonie.

### LE CHATEAU DE SAINT-CLOUD

Ce lieu de plaisance, que nos obus ont dû incendier, a été témoin de tant d'événements historiques, que sans avoir la valeur d'un musée, il contenait cependant tant d'œuvres d'art remarquables à plus d'un titre, qu'il nous a paru au moins digne d'une courte monographie.

Tout le monde sait que deux des fils de Clovis, tuteurs peu scrupuleux des enfants d'un de leurs frères, envoyèrent un jour à leur mère Clotilde un messenger porteur d'une paire de ciseaux et d'un glaive nu, avec ces mots sinistres: « Veux-tu

que tes petits-fils vivent sans honneurs ou qu'ils soient égorgés? » — « J'aime mieux les voir morts que tondus, » s'écria Clotilde dans un premier moment de douloureuse indignation. Et, de fait, un seul de ses trois enfants échappa comme par miracle à la mort, et fonda plus tard un *moutier* sur ce coteau qui devait prendre bientôt le nom du petit-fils canonisé de Clovis: Saint-Clodowald, Saint-Cloud.

Peu à peu, un village s'éleva à l'ombre du monastère. Il résistait aux attaques des Anglais en 1316. Mais, après la bataille de Poitiers, les maisons de plaisance, qu'y possédaient déjà des princes de la famille royale, y furent mises au pillage. Un siècle après, Bourguignons et Armagnacs se disputaient cette splendide position.

Après la mort de François I<sup>er</sup>, à Rambouillet, une longue et solennelle cérémonie eut lieu à Saint-Cloud dans le palais épiscopal (Clodowald avait légué sa terre à l'évêché de Paris). L'effigie du roi resta exposée sur un lit de parade, et le service se continua avec la même régularité que de son vivant; sa table fut servie aux mêmes heures et avec la même profusion, jusqu'à ce que commençât la cérémonie de deuil, et que le clergé de Paris vint enlever le corps du monarque. Du moins, dans un jour néfaste, celui-là avait tout perdu, *fors l'honneur*.

Dès lors la royauté commence à prendre goût à cette résidence.

Henri II, en effet, s'y fit bâtir une villa dans le goût italien, & c'est durant le siège que Henri III vint mettre conjointement avec le roi de Navarre devant Paris qu'il fut frappé à Saint-Cloud par Jacques Clément, dans une maison appartenant à la famille de Gondy, et qui avait été témoin des fêtes florentines de Catherine de Médicis.

Henri IV s'installa alors dans la maison du Tillet, une des plus belles du bourg, et c'est même là qu'il fit les premières épreuves de sa nouvelle fortune.

Cependant, la maison du banquier Jérôme Gondy passait en la possession du contrôleur des finances Hervard, qui y dépensait en agrandissements près d'un million d'alors. On prétend que Mazarin, s'extasiant un jour sur la beauté du logis, l'estimait au prix de douze cent mille livres. « Oh! beaucoup moins que cela, » s'écria le contrôleur,

et il supplia tellement le cardinal d'en rabattre encore et encore, qu'il recevait le lendemain une lettre de Mazarin, lui apprenant que le roi daignait avoir envie de la maison Hervard pour Monsieur, son frère, au prix de l'estimation du propriétaire lui-même : cent mille écus. A Italien Italien et demi.

Dès lors Saint-Cloud devient un véritable palais, dont Le Nôtre dessine le parc et les jardins; la jeune et brillante Henriette d'Angleterre y fait régner les plaisirs jusqu'à « cette nuit désastreuse » dont parle Bossuet. Un an après, de nouvelles fêtes venaient répandre l'animation dans ces bosquets et sous ces lambris. C'était Monsieur qui convolait en secondes noces ?

Les gazettes du temps nous ont conservé le souvenir des fêtes données par Monsieur à son frère, et dont la merveille étaient les célèbres *cascades* réparées et embellies par Mansart. Alors aussi fut construite cette grande galerie, si intéressante au point de vue de l'art français; car ce fut là le vaste théâtre où Mignard chercha à rivaliser de pompe et d'éclat avec Lebrun, le peintre exclusivement en faveur à Versailles. « Il déploya dans ce beau travail, dit quelque part un maître de la critique, M. Charles Blanc, tous les trésors d'une imagination lente à s'échauffer, mais riche et merveilleusement secourue par une immense mémoire. Se souvenant, à propos de Carrache et de Jules Romain, du palais Farnèse et de Mantoue, jamais il n'employa de tons plus clairs, plus brillants et plus chauds. » Nous préférons, pour notre part, la moindre des œuvres du Poussin à toutes ces grandes machines des peintres courtisans, et notre cher et éminent confère est très-certainement du même avis que nous sur ce point. La disparition de *l'Histoire d'Apollon* n'en est pas moins, nous le répétons, une perte sérieuse pour l'art.

Mais revenons un peu à l'histoire du palais de Saint-Cloud. En 1717, le régent y recevait le czar Pierre. Nous laissons à penser la vie qu'on y put mener à cette époque de dissolution sociale qui a nom la Régence. Marie-Antoinette ayant acheté le château en 1785, du prince d'Orléans, marié secrètement à la comtesse d'Ormesson, aux grands salons d'apparat l'architecte Mique substitua de petites pièces décorées et meublées en toiles peintes de la manufacture de Jouy.

Parlerons-nous maintenant du décret de la Convention, portant que les maisons (on n'aimait pas alors employer les mots : palais ou château) et jardins de Saint-Cloud... ne seront pas vendus, mais conservés et entretenus aux dépens de la république, pour servir aux jouissances du peuple, et former des établissements utiles à l'agriculture et aux arts ?

Ou bien encore de cette scène, dont l'Orangerie du château a été le théâtre, et le héros, Bonaparte !

Singulière ironie du sort, ce palais cher aux Bonapartes, ce palais qui vit le 18 brumaire et la Restauration du second empire, il semble que nous devions un jour le voir disparaître, lui et ses trésors artistiques. Déjà en 1815, un vainqueur, Bliicher, se couchant tout habillé dans le lit de Napoléon, de ses éperons déchirait avec volupté les broderies aux abeilles d'or. Il donnait pour chenil à sa meute le boudoir d'une impératrice. Aujourd'hui c'est nous-mêmes qui, à Saint-Cloud, procédons systématiquement à la dévastation de nos propres richesses. Mais qu'est-ce qu'un palais détruit, que des chefs-d'œuvre même disparus, si par de tels sacrifices, accomplis sans hésitation, nous montrons à nos ennemis de quelle héroïque résistance nous sommes capables pour sauver à notre pays la honte d'une humiliation désormais imméritée ? Saint-Cloud est en cendres, et cela par nos mains. Eh bien ! soit ! Si la capitulation de Paris y fut signée le 3 juillet 1815, ce n'est pas du moins là que sera signée celle de 1870.

Nous nous sommes insensiblement laissé emporter à notre émotion patriotique; nous voilà bien loin de Mansart, de Mignard et de Coypel, de Pradier et de Pollet, de la galerie d'Apollon et du salon de Vénus, des tapisseries des Gobelins d'après Rubens, comme des quatre vases de porcelaine fabriqués en Chine par l'ordre de Monsieur, frère de Louis XIV; et c'est bien tard nous apercevoir que nous avons depuis longtemps abandonné notre guide.

Le lecteur toutefois voudra bien nous excuser si nous ne rentrons pas dans le palais, aujourd'hui en ruines, pour lui parler de ce cabinet où Charles X signa les ordonnances de juillet.

Aussi bien le gouvernement a-t-il pris le soin de nous apprendre tout récemment que les tableaux et objets d'art qui ornaient les salles du

château ont été emportés et mis en sûreté dès avant l'investissement de la capitale. Puisse donc, de ce côté, nos pertes artistiques se réduire aux peintures murales de Mignard, Le Moyne, Ant. Coypel et M. Alaux !

Que si notre malheur voulait qu'il en fût autrement, nous serions, hélas ! toujours à temps pour dresser le nécrologe des quelques chefs-d'œuvre disparus.

L. MONTIGNY.

\*\*\*

19 octobre.

### LA VIANDE DE CHEVAL

Je n'oserais plus te regarder en face, ma chère ! j'ai trahi mes serments. — On a abusé de mon innocence, de ma confiance ! Sans le savoir, **j'ai mangé du cheval**, et, ce qui est plus horrible, je l'ai trouvé très-bon !

Voici le fait :

Hier j'ai été invitée à dîner chez mon oncle, colonel d'artillerie en retraite. C'est le meilleur homme du monde, doux, obligeant, serviable !... Pouvais-je supposer en lui tant de scélératesse ? — La table était bien servie, la nappe bien blanche ! et j'avais un fort bon appétit; c'est ce qui m'a perdue !... Après la soupe et le poisson, on apporta un superbe bœuf à la mode !... Le fumet en était incomparable ! les carottes, le thym et les petits oignons environnaient de leur couronne odorante ce morceau de roi, tout bardé de lard.

Mon oncle, de l'air le plus innocent du monde, le découpa en tranches fines et élégantes, et, ainsi disposé, le bœuf fit le tour de la table. Chaque convive en mangea ! et moi, j'en mangeai deux fois !!! — Le dîner continua comme à l'ordinaire, puis vint le dessert et le café...

Tout d'un coup, mon oncle, qui tournait tranquillement sa cuiller dans sa tasse de café, interrompit sa besogne pour tisonner le feu, et regardant tranquillement ses convives : A propos, nous dit-il de l'air le plus simple du monde, vous savez, ce bœuf à la mode de tout à l'heure !... — Eh bien ? — Eh bien, c'est du cheval que vous avez mangé !...

Stupéfaction de tout le monde ! — Pour ma part, j'ai cru que j'allais m'évanouir. J'ai pensé

que j'allais avoir une attaque de nerfs ! — Malheureusement, je n'ai eu ni évanouissement ni attaque de nerfs. — Le lendemain, mon cher oncle envoya prendre de mes nouvelles. Hélas ! j'avais très-bien passé la nuit; ma conscience et mon estomac ne s'étaient pas révoltés, et j'avais digéré mon forfait sans remords !

Mon oncle m'a invitée derechef pour dîner dimanche avec lui; mais je me méfie !... Mon oncle aime beaucoup les chats ! — il serait capable de m'en faire manger un en gibelotte !...

Quoi qu'il en soit, la mode est prise; — le cheval est à la mode, et on va ajouter à son intention un chapitre à la *Cuisinière bourgeoise*. Voici l'extrait d'un journal que je copie; tu pourras tenter l'expérience de sa recette, si le cœur t'en dit :

« Nous avons tellement à cœur d'être utile, et nous avons entendu dire si souvent que le cheval était coriace, qu'il nous semble indispensable de donner ici, *secundum artem*, d'une manière définie, une direction pratique pour obtenir un bon

*Pot au feu*

de cheval :

« Mettez votre viande dans l'eau chaude pendant dix minutes, puis retirez cette eau, que l'on jette; remettre la viande dans une nouvelle eau déjà chaude ou bouillante; écumer tout le temps. Désosser la viande pour empêcher votre potage d'être gras. Les os de cheval contiennent des principes huileux et gras qui compromettraient l'onction sage et voulue de votre bouillon — quelques personnes rejettent même la seconde eau de leur viande — après quoi, nous osons le dire, vous avez un bouillon égal, sinon supérieur, au bon bouillon de bœuf. »

Qu'en dis-tu ???

~~~~~

Je préfère la recette suivante, relative à l'alimentation des pauvres bébés, qui risquent d'être privés de lait pendant longtemps.

L'ALIMENTATION DES PETITS ENFANTS ET LE LAIT PENDANT LE SIÈGE

Rien ne peut remplacer le lait dans l'alimentation de l'enfant, dit le docteur E. Decaisne, mais

à défaut de lait, on peut faire usage de plusieurs préparations employées avec succès en Angleterre, soit mélangées au lait, soit seules. En voici les formules :

On place, dans un bol, quelques petites tranches de pain que l'on recouvre d'eau fraîche et qu'on fait cuire au four pendant deux heures; on bat avec une fourchette et l'on sucre légèrement.

Après avoir fait sécher de la mie de pain sur une assiette, à une petite distance du feu, écrasez-la dans un mortier jusqu'à ce qu'elle soit réduite en poudre fine, tamisez et faites légèrement roussir au four cette poudre que vous préparez comme le gruau, & sucrez légèrement.

Parmi d'autres formules que cite le docteur Decaisne, en voici une qu'il recommande spécialement : on fait tremper du riz dans de l'eau froide pendant une heure; après l'avoir écrasé, on ajoute de l'eau fraîche; on soumet à l'ébullition douce jusqu'à ce que la pulpe puisse traverser la passoire, on sucre un peu, et l'on fait bouillir pendant un quart d'heure. Ajoutez un tiers de lait, et vous obtenez un breuvage qui a la consistance de la crème.

20 octobre.

CORRESPONDANCE RÉTABLIE

La nécessité est la mère de l'industrie. — Chacun cherche, imagine, s'ingénie à trouver un système pour faire parvenir à nos amis éloignés les lettres que nous leur adressons. — Les ballons sont déjà un moyen, mais s'ils partent, ils ne reviennent pas et ne nous rapportent pas de réponses.

On a trouvé, paraît-il, des gens courageux et dévoués qui se chargent de passer à travers les lignes prussiennes et de les traverser une seconde fois, munis des réponses qu'ils ont réunies.

Comment feront-ils? C'est leur secret. — Ils risquent d'être fusillés, ou tout au moins d'être faits prisonniers, et le prix de leur commission n'est pas bien élevé cependant, quand on songe aux dangers auxquels ils s'exposent : 10 francs, tel est le tarif, et depuis deux jours on lit dans les journaux les annonces suivantes :

Avis important.

C'est rue de Richelieu, 67, que se trouve l'administration du *Courrier Patriotique*, pour l'envoi avec réponse de lettres en province.

Deux départs par semaine.

On demande des courriers.

Avis important.

Les lettres sont reçues tous les jours, de 10 à 5 heures, boulevard Montmartre, 19.

Avis important.

Tous les jours, départ de courriers rapportant *Réponse aux Lettres* affranchies pour la province et l'étranger.

S'adresser à M. Port, rue Cadet, 9.

21 octobre.

LE COMBAT DE LA JONCHÈRE

Rueil! Bougival! Ville-d'Avray! la Malmaison! la Jonchère! — Que de jolis noms! que de charmants souvenirs! quelles gentilles campagnes fraîches, parfumées! — Qui jamais eût pensé que ces villages allaient devenir des champs de deuil et de guerre? — Tu te souviens de ces jolis coteaux encadrés par l'aqueduc de Marly, ombragés par les châtaigniers séculaires et les platanes?... — La Seine coule à leur pied, entre les saules et les peupliers. Le petit village de Bougival se mire dans la rivière égayée par le chant des canotiers. C'était toujours jeunesse, joie et soleil dans ce petit coin de paradis.

Hélas! quand les reverrons-nous? — et comment les reverrons-nous? — Hier, on s'est battu au milieu de ces lilas et de ces charmillles. — Les villas et les chalets couverts de rosiers grimpants sont troués par les obus, et la Seine, habituée à porter les équipes rieuses des marins d'eau douce, charrie lentement des cadavres, des épaves et des lambeaux d'uniformes.

Voici le récit officiel que l'on vient d'afficher sur les murs :

RAPPORT MILITAIRE

Une sortie a été faite aujourd'hui par le général Ducrot, dans la direction de Rueil, la Malmaison, la Jonchère & le château de Buzanval.

Après une canonnade très-vive de trois quarts d'heure, nos troupes se sont avancées avec le plus grand entrain sur tous les points, repoussant les tirailleurs ennemis jusque dans l'épaulement qui borde les hauteurs de la Jonchère. Dans ces positions, les obus de notre artillerie allaient les foudroyer, forçant l'ennemi à renouveler cinq fois les détachements qui les occupaient; ce fait peut donner la mesure des pertes considérables qu'il a éprouvées.

L'action ne s'est terminée qu'à la nuit close, et, par conséquent, les détails n'ont pu encore être recueillis; le rapport du général Ducrot les fera connaître demain.

Sur la rive gauche, entre Ivry & Issy, le général Vinoy a fait, pendant ce temps, déployer ses troupes sur la route stratégique.

Son artillerie, celle des forts & les canonniers de Billancourt ont couvert d'obus toutes les positions de l'ennemi.

Le général de Bellemare s'était, d'autre part, porté de Saint-Denis sur Gennevilliers & Colombes, pour couvrir la droite de l'opération du général Ducrot.

FAUT-IL ROUVRIER LES THÉÂTRES?

Décidément, il y a un parti d'ennuyés qui veut à toute force que Paris s'amuse quand même. — Il fait tout ce qu'il peut pour faire rouvrir les théâtres. — Pour ma part, je ne comprends pas qu'on pense un instant à s'amuser en ce moment. — Je n'en veux pas à ceux qui ont ce courage; mais j'ai plus souvent envie de pleurer, en pensant aux absents, aux morts, à mon pauvre pays, qu'à aller m'asseoir en toilette dans une belle loge, même pour entendre une tragédie! — Une tragédie! vous dit-on hypocritement, c'est de circonstance; cela n'engage à rien.

— Si fait! je ne suis pas plus rigoriste qu'un autre, — mais il me semble qu'il est bienséant, lorsqu'on a le deuil dans le cœur, de se vêtir d'habillements sombres. Cela ne prouve rien non plus, dira-t-on; le deuil n'en est ni plus ni moins sincère. — Non! non! mille fois non! Il faut avoir le respect de sa propre douleur; il ne faut pas savoir se consoler!

A quel degré d'abaissement sommes-nous donc tombés? à quel affaissement moral sommes-nous livrés, pour qu'il se trouve des hommes — sont-ce bien des Français? — qui demandent la réouverture des théâtres?

Est-ce forfanterie?... c'est triste! Est-ce manque de cœur & de conscience? c'est encore plus triste!

Je sais bien que l'on me cite l'anecdote suivante :

Pendant le siège de Dantzig, en 1813, siège qui dura un an et fut des plus cruels, le comte Rapp, qui commandait la place, voulant éviter la démoralisation qui peut résulter de l'ennui, ordonna que le théâtre jouât tous les soirs.

Seulement, il le fit blinder.

De temps en temps, pendant la représentation, un planton venait prévenir les officiers qui étaient de sortie.

L'officier quittait sa stalle en disant à son voisin :

— Tu me raconteras demain la fin de la pièce. Je voudrais bien savoir si le vicomte épouse Célestine!

Et, pour avoir ri pendant une heure, il ne se battait pas plus mal... au contraire.

(Les Nouvelles.)

Cela ne me fait nullement changer d'opinion, et je t'avoue que ce n'est pas sans tristesse que j'ai vu afficher le programme du spectacle suivant :

Le Théâtre-Français donnera, mardi 25 octobre, une matinée littéraire au bénéfice des victimes de la guerre.

Le programme comprendra :

1^{re} PARTIE.

1^o Une conférence de Monsieur Ernest Legouvé, membre de l'Académie française;

2^o Des fragments de la tragédie d'*Horace*, de Corneille, par Messieurs Maubant, Chéri, Gibeau; Mesdames Ponsin, Provost, Lyod et Agar;

3° *Pour les blessés*, scène dramatique en vers de Monsieur Eugène Manuel, par Monsieur Coquelin et Mademoiselle Favart.

2^{me} PARTIE.

1° Les deux premiers actes du *Misanthrope*, de Molière, par Messieurs Maubant, Lafontaine, Febvre, Garraud, Prudhon; Mesdames Madeleine Brohan et Edile Riquier.

2° *Les Cuirassiers de Reichshoffen*, pièce de vers de Monsieur Émile Bergerat, dite par Monsieur Coquelin.

3° *La Marseillaise*, par Mademoiselle Agar.
On commencera à une heure et demie.

M. l'administrateur du Théâtre-Français a presque honte d'entr'ouvrir ses portes. *Horace* et le *Misanthrope* n'osent se montrer qu'en habit noir; & on sent, si on se tâte le cœur, que cette représentation est un acte malsain, honteux... Oui, honteux, car le même journal qui rendait compte de cette matinée théâtrale annonçait quelques lignes plus bas que *trois soldats du 90^e de ligne venaient de mourir des suites de leurs blessures à l'ambulance de la Comédie Française*.

C'est vrai, je l'ai lu.

Mais Paris s'ennuie, dit-on. Paris s'ennuie, quand Chateaudun s'ensevelit glorieusement sous ses décombres. Paris s'ennuie quand Orléans brûle peut-être, quand on dit Rouen attaqué! *Paris s'ennuie* quand le canon tonne nuit et jour, et que nos reconnaissances nous prennent chaque semaine le plus pur du sang français!

O Athéniens, à quand le réveil?

Il y a à Paris cinq cent mille citoyens, peuple et bourgeois, qui ne s'ennuient pas, ceux-là, je vous en réponds; car ils se demandent, sans perdre néanmoins courage, ce qu'ils mangeront, d'ici quinze jours, eux, leurs femmes & leurs enfants.

Pour ouvrir les théâtres, on met le mot de *charité* en avant. Pour les blessés, pour les fourneaux, pour les pauvres, nous dit-on. Chansons que tout cela! Mensonges destinés à couvrir la spéculation qu'on se promet pour les représentations à venir! Qui empêche de donner, si l'envie vous en prend, pour les blessés, pour les pauvres, pour les ca-

nons surtout? Est-ce qu'il est besoin de rouvrir les théâtres pour que vous vidiez votre bourse dans le tronc des ambulances?

Laissons donc les théâtres fermés, car il n'est pas un de nous, à l'heure qu'il est, qui ne puisse être frappé, chaque jour, par la perte d'un être cher à son cœur.

(*Le Gaulois.*)

LA MANUFACTURE DE SÈVRES

Dieu soit loué! si Sèvres est pris, la porcelaine est sauve, et MM. les Prussiens ne s'en payeront pas la casse.

Le Gouvernement, plein de prévoyance, avait de longue main, fait transporter au ministère du commerce tous les objets ayant quelque valeur, dont les caisses encombraient hier encore la cour intérieure du n° 60 de la rue Saint-Dominique.

Aujourd'hui elles sont en sûreté; nous savons bien où, mais nous ne le dirons pas.

LES SARDINES

Où le luxe s'arrêtera-t-il?

Voilà qu'un journal grave, le *Journal officiel de la République*, publie l'annonce suivante:

Sardines de luxe à l'huile d'olive.

A la rigueur, je comprends du pain de luxe, des armes de luxe, mais des sardines...

TRAINS DE PLAISIR EN BALLONS

Des ailes! des ailes! pour sortir de notre prison. Des ailes pour pouvoir franchir l'espace, et nous moquer des *terriens*! Ah! si j'étais petit oiseau!... voilà le rêve de nous tous, ici!... je volerais bien vite auprès de ceux que j'aime... si j'étais petit oiseau!... Mais, hélas! nous ne sommes pas petits oiseaux!... Comment faire?

Mon Dieu! rien de plus simple, à présent. Partir en ballon! Oui, tout simplement, partir en ballon! et, il y a un an, cela aurait paru de la plus

haute excentricité; maintenant, pour peu que le siège continue, le départ en ballon rentrera dans les moyens les plus ordinaires de la locomotion. Lis plutôt:

Avis divers.

Voyage aérien au delà des lignes prussiennes.

— Prix: 2,000 fr. par personne.

Quinze voyageurs seulement seront admis.

La puissance du ballon et le mérite de l'aéronaute présenteront toutes les garanties possibles de sécurité. Pour renseignements, s'adresser à M. Baret, 72, rue Charlot, jusqu'au 27 courant, de onze heures à midi.

L'OPÉRA ROUVRE SES PORTES

Décidément, je suis vaincue; il faut que Paris s'amuse un brin!

Le théâtre de l'Opéra n'existe plus.

La Société des artistes de l'Opéra est constituée.

Hier, scrutin sur toute la ligne.

Les artistes présents à Paris, les musiciens de l'orchestre, les artistes des chœurs convoqués par leurs chefs, MM. Vauthrot, George Hainl & Delibes, ont nommé, par groupe, deux délégués. — MM. Villaret & Caron sont les délégués des artistes du chant.

Ces six délégués, avec les trois chefs, forment un comité de neuf membres, présidé par leur ancien directeur, M. E. Perrin, à l'initiative désintéressée duquel est due cette nouvelle organisation.

Pour commencer, la Société va donner des soirées musicales, le dimanche & le jeudi.

Jeudi, première soirée; le programme se composera de l'ouverture et d'importants fragments de *Guillaume Tell*, des fragments des *Huguenots*, de *la Muette*, du *Prophète*, etc.

Tout cela en habit de ville, sans décor; ce n'est pas une représentation, mais un concert.

Tu comprends la nuance.

Le prix des places, réduit de plus de moitié, va rendre l'Opéra accessible à de nouvelles séries de spectateurs.

Les sociétaires ont décidé spontanément & à l'unanimité que leur premier concert serait une œuvre de bienfaisance patriotique.

ENCORE LE CHEVAL

Le cheval est à la hausse... comme disent les boursiers. Mauvais présage!

* *

24 octobre.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE

Le ministre de l'agriculture et du commerce, Vu l'arrêté du 7 octobre 1870, établissant la taxe sur la viande de cheval,

ARRÊTE:

Art. 1^{er} Dans les étaux autorisés à vendre la viande de cheval, le prix de vente de ladite viande est fixé ainsi qu'il suit:

Filet et faux filet, 1 fr. 80 cent. le kil.

Tende de tranche, culotte, gîte à la noix, tranche grasse, aloyau, 1 fr. 40 cent. le kil.

Tous autres morceaux, 80 cent. le kil.

Art. 2. Le présent arrêté aura une durée de sept jours à partir du lundi 24 octobre.

ENCORE LES BALLONS

L'atelier des frères Godard, à la gare d'Orléans, est dans la plus grande activité.

Sept aérostats, construits et lancés par eux pour l'administration des postes, ayant emmené un poids considérable de dépêches, et des personnages porteurs de missions importantes, sont tous arrivés à Tours.

Ces aérostats, aux couleurs les plus variées, sont d'un tonnage de 2,045 mètres cubes.

Le Montgolfier et le *Vauban* sont en partance; ils seront suivis de près par le *Fulton* et le *Christophe-Colomb*, dont la construction s'achève rapidement.

LE PAIN

Le bruit a couru du rationnement du pain à Paris, à dater de cette semaine.

Le gouvernement dément ce bruit et déclare que les approvisionnement suffisent amplement à tous les besoins de la consommation habituelle.

25 octobre.

VERS DE TABLE

Manger du rat, du cheval ou du chien,

Cela nous repose.

Quand on l'ignore, ce n'est rien;

Quand on le sait, c'est peu de chose.

(Le Rappel.)

29 octobre.

LES ABSENTS

Je suis allée entendre, hier, une conférence faite par M. Legouvé. — Quel était le sujet de son discours ? — Hélas ! de quoi peut-on parler à de pauvres assiégées ? sinon du siège... de nos douleurs, de nos espérances !... M. Legouvé a été plus qu'éloquent, il a été persuasif !... Sa parole sympathique et chaleureuse, communiquait à son auditoire une nouvelle énergie patriotique... *Énergie ! Patriotisme !* — Est-ce bien moi, ma chérie, qui écris ces mots ? — Moi, *Parisienne endurcie !* qui eût jamais pensé qu'un jour viendrait où j'écrirais cela sans rire ? Eh bien, oui, ma chérie ! je les écris sans rire je les écris en pleurant ! ces mots aimés. Je connais à présent une douleur à laquelle je ne voulais pas croire. Il n'est pas si difficile que l'on s' imagine, à une femme d'être brave comme les hommes !... Il faut seulement que les hommes l'associent à leur danger. — J'ai cueilli un certain passage de M. Legouvé, que j'ai conservé pour te l'envoyer. J'étais triste : je regrettais d'être restée à Paris ; j'enviais le sort de notre bon M. de C..., qui mange des œufs frais et des poulets tendres dans sa campagne du Périgord, et voici ce que nous a dit M. Legouvé au sujet des présents et des absents :

« J'ai entendu plusieurs fois, au commencement du siège, des personnes même de courage, regretter de n'avoir pas quitté Paris.

» Eh bien ! qu'elles le sachent ! il est mille fois moins dur d'être dedans que d'être dehors.

.....

» Ce n'est pas que la séparation ne lui soit une amère souffrance. Ce n'est pas qu'il ne suive sans cesse de la pensée ces êtres si chers sur la plage où il les a laissés. Quand il entre le soir, le bruit de ses pas, dans son appartement vide, lui retentit dans le cœur. La vue de ce salon, où on ne les voit plus, le remplit de tristesse ; il paraît énorme, ce salon ! un appartement sans femme est si grand ! Nous autres hommes, nous ne meublons pas. Il y a même telle chambre où il n'ose pas rentrer, de peur d'y retrouver ce métier à tapisserie où elle travaillait, cette chaise où elle s'asseyait ! Et pourtant, même au milieu de son chagrin, on finit toujours par répéter :

» N'importe, j'aime mieux être ici que là-bas ; il » vaut mieux être dedans que dehors. »

» Les malheureux, ce sont eux ! ce sont les absents ! Sans doute, nous souffrons, nous, mais nous agissons, nous luttons ; tandis qu'eux ! quel supplice ! Isolés ! oisifs ! passant leur journée à prêter l'oreille du côté de Paris, pour entendre s'il ne leur arrive pas quelque bruit de délivrance, ils sont sur la terre de France, et il leur semble être sur la terre d'exil. Les lettres qu'ils reçoivent de nous, s'ils en reçoivent, ne les rassurent qu'à demi. Nous étions sains et saufs quand nous leur avons écrit, le sommes-nous encore quand ils nous lisent ! Leur imagination se figure que nous les avons trompés pour les rassurer. Leur mémoire leur retrace les horreurs de tous les sièges connus, et nous représente à eux comme enfermés dans un cercle de fer et de feu... Ah ! plaignons-les, ne les envions pas ! et surtout ne les accusons pas ! Je m'indigne lorsque j'entends traiter tous ceux qui ne sont pas ici de déserteurs. Qu'il y ait eu quelques cœurs faibles qui aient fui devant le danger, c'est possible ; et ils ont bien fait de fuir ; car que nous auraient-ils apporté, sinon la contagion de leur faiblesse ? Mais qu'il faille écrire à la fenêtre de tous les appartements vides, *absents pour cause*

de lâcheté... voilà ce à quoi je ne consentirai jamais.

» Ah ! si nos regards pouvaient percer les lignes prussiennes, quel serait notre remords en voyant la plupart de ceux dont nous incriminons l'absence, tendant vers nous leurs bras... et peut-être leurs bras armés pour accourir à notre aide ! Vienne le jour du retour, de la réunion, et vous verrez si je dis vrai ! Ce jour-là... oh ! ce jour-là sera un bien beau jour ! Peut-être, en nous revoyant, ces chers êtres nous trouveront la face un peu blême et les joues un peu creuses. Faisons tout, du moins, pour qu'ils nous retrouvent le cœur bien portant et l'âme plus vigoureuse et plus tendre.

» La Fontaine a dit :

L'absence est le plus grand des maux.

» Elle est quelquefois aussi le plus grand des biens. On apprend, dans l'absence, à estimer bien des choses dont on avait méconnu le prix. L'absence est comme la mort. Elle nous rend plus justes pour ceux qui ne sont plus là, et plus sévères pour nous-mêmes ; elle nous donne le remords de n'avoir pas toujours assez aimé, et surtout pas assez excusé nos compagnons de vie... Vous le dirai-je ? je compte sur l'absence, c'est à dire sur le siège, pour réconcilier plus d'un ménage à moitié désuni. »

Ceci ne s'adresse pas à M. de C..., qui est garçon, mais pourrait peut-être bien s'appliquer à M. et à Mme ***. Allons, chut ! taisons-nous, mauvaise langue !

CHATEAUDUN

La dépêche suivante a été expédiée hier au Gouvernement de la défense nationale :

A Monsieur Jules Favre, à Paris.

Dans la journée du 18 octobre, la ville de Châteaudun (Eure-et-Loir) a été assaillie par un corps de 5,000 Prussiens. L'attaque a commencé à midi sur tout le périmètre de la ville, dont les rues intérieures étaient barricadées. La résistance s'est prolongée jusqu'à neuf heures et demie du soir. Les francs-tireurs de Paris, la garde nationale de Châteaudun ont rivalisé de courage et d'énergie. A un moment, la place de la ville était couverte de cadavres prussiens ; on estime les pertes de l'ennemi à plus de 1,800 hommes. La ville n'a pas été occupée, elle a été bombardée, incendiée, et les Prussiens ne se sont établis que sur des ruines. L'incendie dure encore.

Ces détails ont été rapportés par M. de Tevenon, receveur des postes, qui a brillamment fait son devoir de citoyen.

Le commandant de la garde sédentaire, M. Testanières, a été tué à la tête de son bataillon.

La résistance de Châteaudun, ville ouverte, peut être mise à côté des pages les plus héroïques de notre histoire.

La délégation du Gouvernement ouvre un crédit pour subvenir aux besoins des familles de Châteaudun. Le décret porte que cette noble petite cité a bien mérité de la patrie.

LÉON GAMBETTA.

Oui, c'est le cœur plein de tristesse, mais plus encore d'admiration que nous avons lu le récit officiel de l'héroïque défense de Châteaudun.

France, malheureux pays, comme on t'avait calomniée ! On te disait pourrie, éperdue, perdue, tremblante sous la botte et la cravache de l'envahisseur, râlant un semblant de défense suprême ; en réalité prête à toutes les concessions comme à toutes les hontes. Allons donc ! La France se redresse superbe sous l'outrage. Elle est prête à mourir, mais elle mourra debout !

Châteaudun était une jolie petite ville. Six mille habitants en tout. Les Prussiens se sont rués sur elle. C'était une proie facile. Une ville ouverte ! Peut-être y trouvait-on deux mille hommes valides mal armés, pas armés du tout. En avant, cinq mille Prussiens, des fusils Dreyse et une artillerie formidable !

En avant !

On arrive. La ville est barricadée. On s'avance. C'est par une pluie de balles qu'on est reçu. Que signifie cela ? Cela n'est pas sérieux. Nancy a été pris par quatre Uhlans. On avance encore. Les coups de feu partent de partout, des maisons, des toits, du clocher de l'église, du fossé des environs. On n'avance plus.

Et pourquoi avancerait-on ? La Prusse n'a-t-elle

pas son artillerie? Ah! cette ville se défend! Bombardons cette ville. Incendions-la. Pas de pitié, pas de scrupules! Des boulets rouges, des obus, des bombes au pétrole!

L'effroyable concert commence. La mitraille balaye les rues, les obus trouent les maisons, les boulets renversent les barricades. Hurrah! Le feu est aux quatre coins.

On entre! De derrière les maisons qui s'écroulent partent des balles. La nuit vient. Nuit horrible, éclairée par les sinistres lueurs de cette ville qui brûle.

On se défend toujours...

Dix-huit cents cadavres prussiens ensanglantent le pavé. Mais où sont les habitants? Nulle part. Ils sont morts!

Pauvre petite ville! Oui, tu as bien mérité de la patrie. Ton exemple héroïque va réveiller tous les courages, s'il reste encore en France des courages qui sommeillent.

Ainsi Châteaudun n'existe plus.

C'était une charmante ville et une des plus anciennes du département d'Eure-et-Loire...

Sous les Romains, elle s'appelait Castello-Dunum; les Francs l'ayant mise en leur possession, elle s'appela CHATEAU DUN: Dun signifie éminence.

Le nom de la ville explique parfaitement la situation: les premières maisons se groupèrent sur la pente du coteau en haut duquel se dressait fièrement le château seigneurial.

Ce coteau forme un demi-cercle; sur la pente du coteau, des maisons, des jardins, des vergers..

Il y avait à Châteaudun des fabriques de couvertures, des tanneries, etc. C'est au point de vue agricole surtout que Châteaudun était riche.

Châteaudun ne manquait pas de curiosités historiques: il y avait d'abord le château; l'ancien donjon, l'hôtel-de-ville, l'église paroissiale...

Je ne parle pas des édifices qui faisaient de cette petite ville, au point de vue du pittoresque comme au point de vue du souvenir, un coquet chef-d'œuvre en miniature...

Qu'ils ne soient pas si fiers d'ailleurs! Châteaudun est mort, vive Châteaudun! Ce n'est pas la première fois que la petite ville se trouve en proie à l'ennemi.

La guerre et le feu l'ont éprouvée déjà. Ces

épreuves sont inscrites au livre d'or de la patrie!

Le Normand Rollon la ravagea le premier; les guerres civiles de la Fronde la mirent à feu et à sang; en 1723, l'incendie lui brûla 798 maisons.

Il semble que Châteaudun soit réservé à toutes les épreuves!

Mais elle est vaillante, la petite ville! Elle perd tout... fors l'honneur!

Elle a été la patrie de Lambert Licors, le vieux poète, qui, le premier, chanta sur douze pieds la gloire d'Alexandre le Grand, ce qui valut au mode rythmique inventé par lui le nom d'alexandrin.

Quelque poète va, je n'en doute pas, trouver de magnifiques alexandrins pour glorifier Châteaudun.

Les armes de la ville sont: *de gueules à trois croissants montant d'argent.*

La devise de Châteaudun est: *Extincta revivisco!*

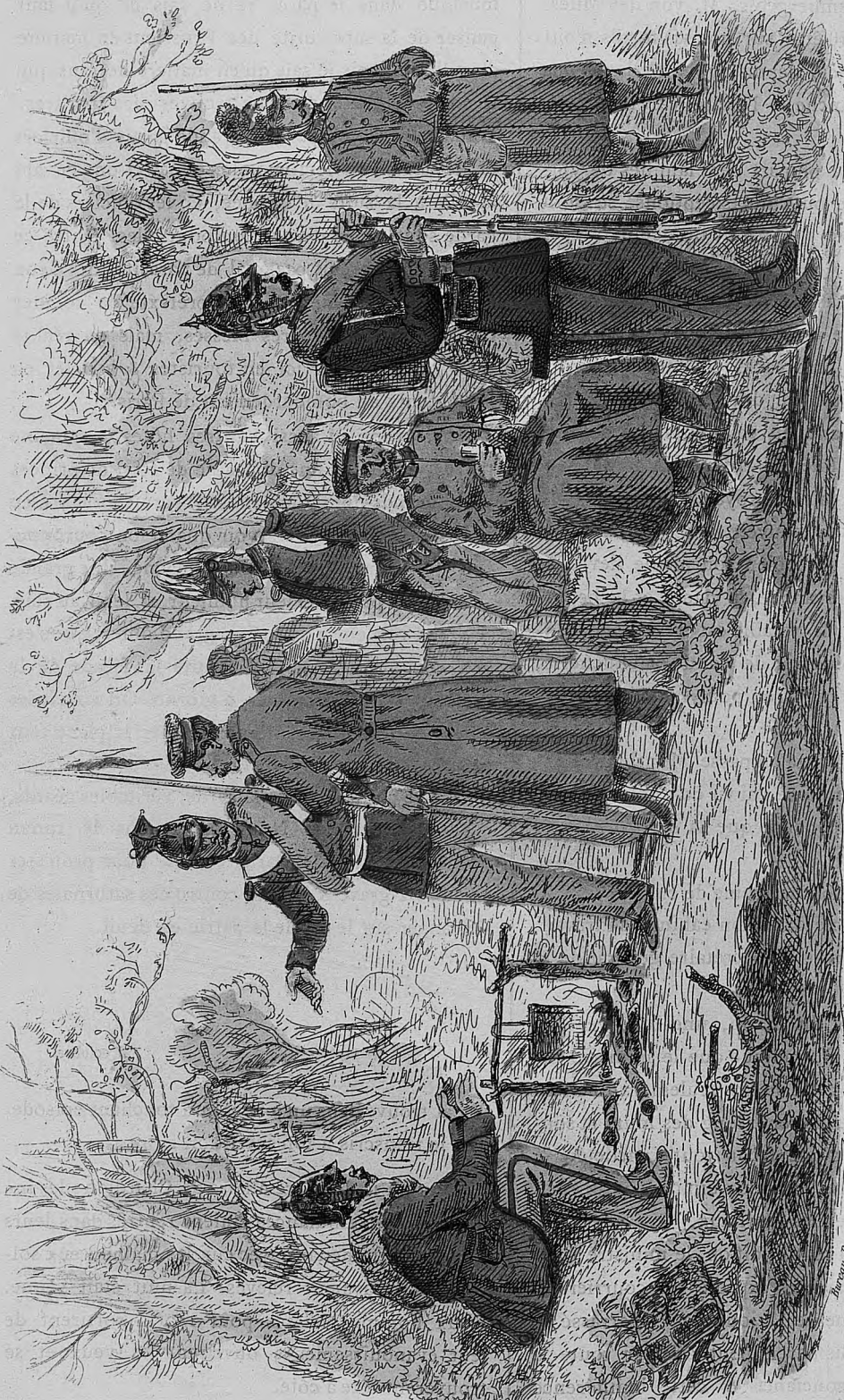
27 octobre.

VERSAILLES

Un journal publie une lettre qui nous donne des renseignements sur la ville de Versailles, j'ai pensé qu'elle t'intéresserait:

« Notre Versailles, si compassé, si tranquille, si désert, est à présent plein de bruit et de fanfares. De troupes, à la vérité, il y en a peu dans la ville même; elles sont toutes campées dans les villages, ou baraquées au camp de Satory; toutes celles qui sont ici appartiennent à la garde royale; seulement, tous les trois jours, on envoie un bataillon de landwehr tenir garnison au petit Trianon; il paraît que ce service est considéré comme une récompense toute particulière pour le bataillon qui en est chargé.

En raison de la présence de l'état-major & des principaux services, le nombre des officiers est proportionnellement plus grand que celui des soldats; on les a logés un peu partout; nous, pour notre part, nous en avons deux. Depuis qu'ils sont à la maison, nous n'avons pas échangé dix paroles avec eux; pour éviter tout contact, nous leur avons cédé tout le premier étage, et nous ne passons plus que par l'escalier de service.



Armée Allemande
1870

Th. B. Bouchart des Bâillants

Le lendemain de leur installation, ils ont envoyé leurs cartes à papa; l'un est un capitaine d'artillerie, il s'appelle baron von Fordten; l'autre est un major wurtembergeois, M. von der Miles. Ils comptaient peut-être sur une visite, ils n'ont reçu que deux cartes; depuis, nous ne les avons revus que le dimanche, à l'église, car tous deux sont catholiques.

J'ajouterai que la plupart des familles de Versailles, sauf quatre ou cinq exceptions, se sont imposé cette réserve, qui paraît beaucoup frapper nos ennemis.

Le roi demeure à la préfecture; le jeudi et le samedi, Guillaume part ordinairement pour la chasse; il se sert d'un break vert attelé de quatre chevaux. Un peloton de dragons galope à deux cents mètres en avant, en éclaireurs. Le soir, le gibier tué est distribué aux troupes de garde, sauf la partie réservée à la table royale.

Les soldats vendent souvent leur part, de sorte que nous sommes fort bien fournis de lièvres & de chevreuils; en revanche, la viande et le beurre sont hors de prix; la volaille est très-abondante, on en consomme plus que de viande de boucherie, souvent mise en réquisition pour l'armée, et enlevée de chez les bouchers.

M. de Bismarck loge impasse Monthauron; il se montre très-peu; je ne l'ai vu qu'une seule fois, au parc, un jour, pendant que la musique jouait au Tapis-Vert.

Il ne quitte pas son uniforme de cuirassier, sauf quand il est enfermé dans son cabinet de travail, installé dans le bureau du secrétaire général de la préfecture.

Dès cinq heures du matin, une lumière, que l'on aperçoit de loin, indique que le ministre est au travail; c'est à cette heure seulement que l'on voit des ombres se glisser le long des murs et sonner discrètement, d'une façon toute particulière, à l'hôtel; ce sont les espions qui arrivent de Paris avec les rapports et les journaux.

A dix heures du matin, dit-on, le ministre a terminé tous ses travaux, expédié ses courriers et tracé le programme de la journée. Débarrassé de tout ouvrage, Bismarck peut affecter toute la journée cette insouciance & cette indifférence qu'on remarque sur sa figure. Ordinairement, dans l'après-midi, il fait une excursion du côté

des avant-postes; parfois il s'aventure plus que la prudence ne le commanderait.

Nous n'avons été qu'une seule fois entendre la musique dans le parc; je ne sais ce qu'il faut penser de la supériorité des Prussiens en matière d'artillerie, mais je sais qu'en matière de musique il serait difficile de leur trouver des maîtres. L'auditoire se compose en grande partie d'officiers et de dames du demi-monde; celles-ci ont envahi la ville à la suite de l'armée, et les officiers de la garde sont pleins d'attention pour elles. Outre ce public, on aperçoit pas mal de parasites des deux sexes, venus de Berlin sous prétexte de soigner des parents imaginaires blessés, mais en réalité pour se promener ici en touristes & assister en spectateurs au bombardement de Paris.

Nous avons eu aussi d'autres hôtes la semaine passée, au moins une douzaine de rois, de princes et de grands-ducs allemands. Il paraît qu'il y a eu grande réunion pour savoir quand on couronnerait Guillaume empereur d'Allemagne. Une grande revue a été passée en leur honneur, et, le 20, au soir, le vieux roi leur a donné un grand dîner, qui s'est prolongé jusqu'à minuit. Toute la façade de la préfecture était illuminée à giorno. On voyait les valets & les sommeillers traverser la place tout affairés, chargés de plats et de bouteilles.

Quatre cuirassiers de la garde, véritables géants, gardaient l'entrée. Nous entendions le canon gronder du côté de Paris, comme pour protester de sa voix grave & sonore contre ces saturnales de l'étranger sur le sol de la patrie en deuil.

..

27 octobre.

J'ai trouvé dans un journal un touchant épisode, que je transcris à ton intention :

C'était à la dernière affaire de Châtillon; les infirmiers des ambulances étaient rentrés dans leurs hôpitaux, emmenant avec eux les malheureux soldats qu'ils avaient relevés. La nuit était venue. Deux hommes laissés pour morts sortirent de leur évanouissement, ouvrirent les yeux et se trouvèrent côte à côte.

C'étaient un officier de l'armée française et un soldat bavarois, blessés tous deux.

Ils se regardèrent un instant.

« Monsieur l'officier, dit le Bava-
rois, ne pour-
rions-nous pas tenter de nous sauver en réunis-
sant le peu de forces qui nous restent? Je suis
blessé à la poitrine et je souffre cruellement.

— Hélas! je suis blessé à la jambe et ne puis
guère bouger, répondit l'officier français.

— N'importe, essayons de nous traîner, riposta
le soldat bavarois; puis il ajouta vivement: Mais
pas, du côté des Prussiens, oh non! du côté de la
France. »

Les deux blessés parvinrent à faire soixante
pas en se traînant, au prix de grands efforts et en
endurant d'horribles tortures; mais ce fut tout.
« Il m'est impossible d'aller plus loin, s'écria le
Prussien; j'étouffe et je meurs. »

Et il ajouta d'une voix suppliante:

« Ne pourriez-vous passer votre bras sous ma
tête? Il me semble que je serais mieux ainsi. »

L'officier français fit de son bras un oreiller sur
lequel celui contre lequel il combattait quelques
heures auparavant put un peu respirer, puis tous
deux s'évanouirent.

Hélas! qu'est-ce que cela prouve? C'est que les
hommes sont les instruments inconscients de la
cruelle ambition de ceux qui les gouvernent. On
les grise avec des mots... on les excite... Ils s'en-
tre-tuent sans trop savoir pourquoi!... Mais quand
la mort enveloppe sous ses sombres voiles les en-
nemis de la veille, le rayon divin les éclaire, et
leur montre l'image obscurcie et oubliée de la
Fraternité.

29 octobre.

Un pauvre diable de Bavarois, Joseph Wa-
chinger, qui avait eu la jambe fracassée au combat
de Bagneux et qu'on avait transporté à l'ambulance
des Champs-Élysées, il a succombé aux suites de
l'amputation. Ce malheureux garçon montrait une
lettre de sa fiancée, et avait bien raison, car
cette lettre de paysanne déborde de passion et de
charme. *Le Français* en donne la traduction lit-
térale:

Oberdingen, 2 août 1870.

O le plus cher des bien-aimés!

Oui, le sort nous a frappés. Lourdement et

douloureusement il oppresse mon cœur. Ah!
combien long, combien infiniment long sera le
temps pour moi! Combien de jours et d'heures
t'attendrai-je? Combien de nuits encore faudra-
t-il passer dans les larmes jusqu'à ce que tu me
sois revenu?

Mon cœur menace de se briser, et pourtant, toi,
tu crains que je ne te sois infidèle! Crois-tu donc
si peu à mon amour? Cher Joseph, mon cœur
n'appartient qu'à toi. Tu es le seul que j'aie aimé,
que j'aimerai jamais!

A peine avais-je quinze ans que déjà mon cœur
battait à l'encontre du tien. Oh! quelle fut ma
joie quand il me fut permis de t'appeler mon
fiancé! Puisse le temps n'être plus éloigné qui me
réunira à toi de nouveau! Confiante dans le Père
infiniment miséricordieux, j'espère et j'attends
ton retour. Aux coups du sort je veux opposer un
front courageux. Le vœu de l'avenir peut me ca-
cher ce qu'il veut, je ne faiblirai pas: mon amour
pour toi est fidèle et vrai.

Cher Joseph, quand ma mère nous apporta ton
adieu à moi et à mon père, une douleur amère
transperça mon cœur; les larmes ruisselèrent de
mes yeux; ma mère aussi pleura sur toi, et mon
bon père lui-même eut peine à retenir les larmes
qui voulaient de vive force se frayer un passage;
ses lèvres tremblaient, et longtemps il regarda
devant lui en silence!... J'acquis alors la certitude
que mes parents aimaient ta présence; souvent,
depuis, ma mère parle de toi, et chaque fois elle
pleure.

J'espère et je soupire après un joyeux et gai
retour. Le bon Dieu et Marie notre mère te pro-
tégent!

Adieu! Amitié et baisers de ta fidèle Anna, qui
t'aime sans bornes.

Souvenir affectueux de Louise Marie et de son
fiancé Antoine.

Tu m'as promis de m'envoyer ta photographie.
Je te rappelle ta promesse.

Quand tu m'éciras à nouveau, ne mets donc
plus sur l'enveloppe: « A demoiselle... » C'est
trop comique au village.

Pauvre petite Anna! que de pleurs vont couler
à Oberdingen!

Ce Bavarois avait au pays une mère, une fian-
cée qui l'adorait, des frères et sœurs; on vivait

LA STATUE DE VOLTAIRE

La municipalité de Paris trouve, à ce qu'il paraît
qu'elle n'est pas assez occupée par tout ce qu'elle
a à faire pour subvenir aux besoins de la capitale.

Dans ses moments perdus, elle débaptise les
rues. La rue du cardinal Fesh s'appelle rue de
Châteaudun.

Le boulevard Haussmann boulevard Uhric, le
boulevard du prince Eugène boulevard Voltaire,
et la rue du Dix-Décembre rue du Quatre-Sep-
tembre. Est-ce bien utile? et le moment est-il
bien choisi de s'occuper de ces détails? — Hier
encore, on a enlevé la statue du prince Eugène;
on l'a descendue de son piédestal pour y jucher la
statue de Voltaire.

A propos de quoi? et pourquoi?

Il n'est pas besoin d'être très-fort en histoire
pour savoir que le prince Eugène fut une des plus
pures gloires militaires du premier empire, tandis
que Voltaire fut l'ami, le courtisan obséquieux
du roi de Prusse.

M. le Maire de Paris, qui connaît ses classiques,
aura sans doute découvert, dans l'œuvre de Vol-
taire, une source inconnue de patriotisme qui ex-
plique un tel honneur, et, dans la vie d'Eugène
Beauharnais, quelque tache infamante qui justifie
une telle indignité.

Quant à nous, nous avons fait des fouilles con-
sciencieuses dans l'une et dans l'autre, et voici ce
que nous avons trouvé.

Côté Voltaire:

Le 29 août 1742, ce Français d'élite écrivait à
Frédéric, roi de Prusse:

« Si jamais, par hasard, vous assiégez Ab-
beville, je vous réponds que d'Étallonde *vous ser-
vira bien*... »

« L'honneur de vous appartenir n'est pas une
vanité, C'EST UNE GLOIRE QUI EN IMPOSE, et qui peut
se faire respecter des Welches. »

Les « Welches », ce sont les Français, cela va
sans dire.

Vingt-neuf ans plus tard, le 10 juillet 1771, le
même Français d'élite écrivait au même Frédéric,
roi de Prusse:

en famille. Lui n'était jamais sorti, m'a-t-il dit,
de son village. Un beau jour, dans ce petit coin
de terre paisible, une rumeur sinistre circule:
La Prusse est en guerre avec la France; et Joseph
Wachinger est appelé sous les drapeaux.

Tant qu'on n'aura pas fait comprendre aux
hommes que le devoir ne consiste point à aller se
faire tuer à Bagneux ou à Potsdam, il y aura des
guerres dans le monde. Une fois la paix faite, il
nous semble que le devoir de tout homme qui sait
écrire ou parler sera d'éteindre dans les cœurs
cette flamme fatale où s'échauffent le militarisme
et l'esprit de conquête. Il faudra essayer de refaire
aux peuples un autre patriotisme que celui par le-
quel ils ont tant souffert jusqu'ici.

BÊTISES

Au bastion 38:

Un garde national monte sa faction sur le che-
min de ronde. Passe une patrouille conduite par
un caporal.

La sentinelle demande le mot d'ordre; c'était:
Neufchâtel.

Malheureusement le pauvre caporal l'avait ou-
blié; il savait seulement que c'était un nom de
fromage.

Au bout d'une minute, il répond timidement:
Gruyère.

Étonnement du factionnaire.

Le caporal voit qu'il a fait fausse route, et, d'une
voix étranglée par l'émotion, articule: *Roquefort*.

Le factionnaire croise la baïonnette.

— *Bondon!* crie l'infortuné.

— Non pas bon, répond d'une voix sévère le
factionnaire en l'empoignant au collet.

— Arrêtez, supplie le caporal, je m'en sou-
viens!... c'est *Camembert*.

Les quatre hommes eurent toutes les peines du
monde à empêcher le factionnaire d'embrocher le
caporal.

Et, tandis qu'on l'emmenait, celui-ci murmura
tout bas, d'une voix résignée:

— J'aurais dû me rappeler plus tôt que c'était
Pont-l'Évêque.

« Vous êtes fait pour être mon roi. C'est donc à mon roi que j'écris...

Votre esprit, votre ardeur guerrière
Des Français se font chérir;
Vous aurez le double plaisir
Et de nous vaincre et de nous plaire.

» L'envoyé de Votre Majesté peut dire à présent : LES FRANÇAIS SONT TOUS PRUSSIENS...

» O Paris, sois digne, si tu peux, du vainqueur que tu recevras dans ton enceinte irrégulière et crottée...

» Sire, me voilà dans Paris; c'est, je crois, VOTRE CAPITALE...

Enfin, en 1775, le même Français d'élite glorifiait l'idée de mourir Prussien, et engageait Paris à recevoir dignement le roi de Prusse.

Côté Beauharnais :

Dans la *Revue rétrospective*, publiée par M. Taschereau, on peut lire, à la date de 1813, la lettre suivante, écrite par le prince Eugène à l'empereur Alexandre :

« Sire,

» J'ai reçu les propositions de Votre Majesté; elles m'ont paru sans doute fort belles, mais elles ne changeront pas ma détermination. Il faut que j'aie joué de malheur lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir, puisque vous avez conservé de moi la pensée que je pouvais, pour un prix quelconque, forfaire à l'honneur. Ni la perspective du duché de Gênes, ni celle du royaume d'Italie ne pourraient me porter à la trahison. L'exemple du roi de Naples ne peut pas me séduire. J'aimerais mieux redevenir soldat que souverain avili. L'empereur, dites-vous, a eu des torts envers moi; je les ai oubliés; je ne me souviens que de ses bienfaits. Je lui dois tout : mon rang, mes titres, ma fortune; et, ce que je préfère à tout cela, je lui dois ce que votre indulgence veut bien appeler ma gloire. Je le servirai tant qu'il vivra; ma personne est à lui comme mon cœur. Puisse mon épée se briser entre mes mains si elle devenait jamais infidèle à l'empereur et à la France !

» J'espère que mon refus apprécié m'assurera l'estime de Votre Majesté.

» EUGÈNE BEAUHARNAIS. »

(Figaro.)

31 octobre.

REDDITION DE METZ

Triste! triste journée! — ma pauvre amie! — Où allons-nous, et comment tout cela finira-t-il? Après Sedan, Strasbourg; après Strasbourg, Metz! — J'ai le cœur navré; je commence à désespérer!

On vient de placarder dans toutes les rues l'affiche suivante :

Le gouvernement vient d'apprendre la douloureuse nouvelle de la reddition de Metz. Le maréchal Bazaine et son armée se sont rendus! Ils sont prisonniers de guerre.

Cette cruelle issue d'une lutte de près de trois mois causera dans toute la France une profonde et pénible émotion; mais elle n'abattras pas notre courage. Pleine de reconnaissance pour les braves soldats, pour la généreuse population qui ont combattu pied à pied pour la patrie, la ville de Paris voudra être digne d'eux. Elle sera soutenue par l'espoir de les venger.

Le *Journal Officiel* contient les déclarations suivantes :

M. Thiers est arrivé aujourd'hui à Paris; il s'est transporté sur-le-champ au ministère des affaires étrangères.

Il a rendu compte au gouvernement de sa mission. Grâce à la forte impression produite en Europe par la résistance de Paris, quatre grandes puissances neutres, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et l'Italie, se sont ralliées à une idée commune.

Elles proposent aux belligérants un armistice, qui aurait pour objet la convocation d'une assemblée nationale. Il est bien entendu qu'un tel armistice devrait avoir pour condition le ravitaille-

ment, proportionné à sa durée, et l'élection de l'assemblée par le pays tout entier.

Le ministre des affaires étrangères chargé par intérim du ministère de l'intérieur,

JULES FAVRE.

LA QUESTION DU GAZ

A compter du 1^{er} novembre prochain, les consommateurs de gaz d'éclairage ayant plusieurs brûleurs dans une même pièce devront en réduire l'allumage dans la proportion d'un bec sur deux.

A dater de la même époque, dans toutes les habitations particulières & dans tous les bâtiments affectés à un service public, la consommation du gaz, réglée au compteur ou à l'heure, sera réduite de moitié au moyen de l'abaissement de hauteur des flammes.

L'extinction de tous les becs devra être effectuée à dix heures.

LA QUEUE DES BOUCHERIES

Nous assistons chaque jour au spectacle le plus douloureux que l'on puisse voir et qui ferait croire à la famine, — quoiqu'elle soit loin d'exister. A la porte des boucheries, on voit, exposées à la pluie, les pieds dans la boue, de six heures à onze heures du matin, sept ou huit cents femmes qui font queue pour obtenir une portion de viande à peine suffisante, et encore la plupart d'entre elles retournent-elles au logis, après une station de cinq heures, sans avoir rien obtenu. Il y a des familles où l'on n'a pas vu de viande depuis le 18, c'est-à-dire depuis huit jours.

LES AMIS DE LA FRANCE

La légion de nos amis a demandé à marcher à l'ennemi.

Un peu de statistique à propos de ce corps.

La légion compte 95 Belges, 47 Suisses, 29 Italiens, 28 Anglais, 21 Hollandais, 16 Luxem-

bourgeois, 14 Américains, 12 Suédois, 10 Autrichiens, 10 Espagnols, 7 Polonais, 3 Russes, 2 Grecs.

Les différentes colonies anglaises, la Hongrie, Haïti, l'Irlande, la Valachie et Guayaquil sont aussi représentées dans la légion, qui compte un seul Turc et un seul Danois.

Le Danois est le comte de Schmettow, veneur du roi Christian IX, et peintre de talent, ce qui ne gêne rien à la chose.

Le commandant est Belge : c'est le général Von der Meer, ancien ministre de la guerre à Bruxelles.

1^{er} novembre.

LA COMMUNE A L'HOTEL DE VILLE

J'ai le cœur serré et plein de tristesse. Je suis sortie aujourd'hui, un instant, et je n'ai rencontré partout que des visages sombres; la colère semblait gronder dans l'air. Je suis rentrée chez moi, et quelques instants après, j'ai entendu sous mes fenêtres le rappel sonné par les clairons, battu par les tambours. — Étaient-ce les ennemis qui entraient dans Paris? — Non! — C'était pis que cela! — C'était l'émeute qui marchait sur l'Hôtel de Ville! — C'était la guerre civile qui éclatait! — Il ne nous manquait plus que ce dernier malheur! — Ah! je ne suis qu'une femme! — Mais véritablement, il me semble que les hommes ont perdu tout sens commun? — Se battre ensemble quand l'ennemi est à nos portes! — Si j'étais homme, je serais plus patriote, et j'aurais l'amour-propre de ne pas faire rire l'étranger de nos querelles de ménage.

L'émeute a été vaincue! cachons bien vite cette vilaine chose. Aujourd'hui on a placardé sur les murs :

La population de Paris est appelée aujourd'hui à répondre à la question suivante :

La population de Paris maintient-elle, oui ou non, les pouvoirs du Gouvernement de la défense nationale ?

3 novembre.

VOTE DU 3 NOVEMBRE 1870

Voici les chiffres qui ont été proclamés hier, à onze heures, à l'Hôtel de Ville :

OUI..... 321,373
NON..... 53,585

4 novembre.

L'ARMISTICE

L'ARMISTICE ! voilà la grosse question du jour ! aurons-nous un *armistice* ? voulons-nous un *armistice* ? faut-il un *armistice* ? que pensez-vous de l'*armistice* ? On n'entend bourdonner aux oreilles que ce mot ARMISTICE ! on ne l'a jamais autant décliné ce malheureux *substantif*, inconnu jusqu'à présent de bien des Parisiens, si bien que beaucoup ne savent pas trop ce qu'il veut dire, et tout à l'heure, mon concierge, me disait d'un air furieux en saisissant son balai comme un drapeau, et en frappant la terre : Non, madame ! non, jamais ! — pas d'*armistice* ! pas d'*armistice* !

Enfin, puisque le mot d'*armistice* est à l'ordre du jour, — que faut-il espérer au milieu de tous ces bruits contradictoires ?

M. Thiers, en quittant Paris, a les intentions suivantes :

Rentré dans les lignes prussiennes vers les quatre heures, il comptait arriver à Versailles vers cinq heures et demie. Lui serait-il possible d'y trouver aussitôt les moyens de se diriger vers Tours ? M. Thiers l'ignorait. Dans le cas de la négative, il pensait coucher au chef-lieu du département de Seine-et-Oise ; dans le cas de l'affirmative, son désir était de poursuivre sa route sans le moindre retard.

Toutes les probabilités sont pour qu'il ait dû coucher à Versailles, et c'est très-vraisemblablement demain matin qu'il devra se diriger sur Tours par Longjumeau, Étampes et Orléans.

M. Thiers, arrivé à Tours, communiquera les paroles du gouvernement de Paris au gouvernement de la province.

Une décision commune étant arrêtée, l'éminent homme d'État reviendra sur ses pas et communiquera à MM. de Bismarck et de Moltke et au roi Guillaume, qui, dans ce but, se réuniront probablement à Versailles, les termes de l'acceptation de l'armistice.

Les signatures échangées (si elles doivent l'être toutefois), M. Thiers se dirigera de suite sur Paris, où le gouvernement de la défense nationale aura à prendre une résolution qu'il ne nous est pas permis de préjuger.

Il est à supposer que ce grave incident ne sera pas terminé avant vendredi ou samedi prochain.

(Le Gaulois.)

BILAN

Nous avons du pain pour jusque vers le milieu de janvier, l'armée étant approvisionnée à part et très-largement. Mais la viande fraîche, il faut que nous en prenions notre parti, nous fera défaut dans une dizaine de jours, après trois distributions faites à chacun. On ne parle ici que du bœuf et du mouton. Le cheval, dont la viande va être rationnée, nous mènera jusque vers le commencement du mois prochain. La viande salée sera alors mise en distribution, mais il ne faut pas compter qu'il y en aura pour plus d'une semaine. L'appoint du poisson salé et des légumes secs n'aura pas non plus beaucoup d'importance. Toutefois, nous voilà conduits, avec des aliments très-suffisants, jusqu'à plus d'un mois à partir de ce jour. Pour soutenir la fin de la lutte, il restera, avec ce qu'il sera possible de requérir, le riz, dont les magasins sont pleins, mais que, jusqu'ici, la population ne recherche pas, le vin, le café et le sucre, qui sont en surabondance.

5 novembre.

BÊTISES

On se rappelle qu'un décret expulsa les Allemands de Paris ayant le siège. Nous avons des nouvelles de ces expulsés :

Ils étaient au nombre de 30,000 hommes au moins : balayeurs, égoutiers, hommes de peine, employés dans les administrations, tailleurs, bottiers, bottiers surtout... tous nos battiers étaient Allemands.

Eh bien ! tous les hommes valides expulsés ont été enrégimentés et incorporés dans l'armée ou les armées qui font le siège de Paris.

Au dernier engagement qui eut lieu entre Rueil et la Malmaison, on fit prisonnier un brave Prussien ? Bavaois ? Saxon ? Badois ?

Amené devant l'officier de mobiles qui commandait le détachement :

« Ah ! mein Goth ! s'écria-t-il, vous ne me reconnaissez pas, meiner ? ché souis Fritz, fotre ancien bottier ! Fis étiez mein meilleur glient ! »

Puis s'arrêtant et fixant les yeux sur les chaussures du commandant :

« Ah ! fous portez des souliers à vis, à présent ! Vous m'avez fait des infidélités, c'est pïen mal ! »

6 novembre.

UNE VISITE A L'USINE CAIL

On disait qu'on n'en fabriquait pas, de canons ! Eh bien, maintenant, nous savons à quoi nous en tenir sur ces on-dit décourageants.

Nous sortons de l'usine Cail, et nous avons encore les yeux éblouis et les joues chaudes des ruisseaux incandescents de bronze que nous venons de voir couler dans les moules.

Les fourneaux chauffent jour et nuit ; le métal bout là-dedans comme dans un enfer ; des poulies grincent, des chaînes glissent en faisant entendre leur cliquetis régulier ; d'immenses récipients de métal doublés d'une couche de terre réfractaire et chauffés préalablement s'approchent des fours ; des hommes gantés jusqu'au coude de petits sacs de grosse toile trempés dans l'eau froide font couler le ruisseau incandescent dans le récipient, puis, de là, versent le métal en fusion dans les moules de terre.

C'est de ce fourreau mathématique préparé que va sortir la colonne brute et terne, qui sera demain canon.

Et il ne s'agit pas d'un seul canon, d'un modèle, d'un échantillon ; il y en a partout : dans les moules, sur les tours où ils tournent, si l'on veut nous passer cette expression un peu pittoresque, comme des gigots à la broche.

Il n'y a pas que des canons à l'usine Cail, les mitrailleuses avec leur système compliqué, leurs tiroirs, leurs plaques de culasse forées de trente-sept trous, encomrent aussi le sol et les établis.

A peu de distance de tous ces engins puissants de destruction, dans une autre aile de cette usine immense, voici un ballon de forme ovale : sur sa carcasse, recouverte de taffetas, des jeunes filles et des femmes sont en train de coller de la baudruche.

Ce nouveau système d'aérostat sera pourvu d'une machine à vapeur dirigeante, du poids de 70 kilogrammes.

La nacelle sera pourvue d'hélices et pourra porter plusieurs personnes, des dépêches, et en outre pourra causer à l'ennemi de ces surprises terribles qu'autorise la situation d'un peuple foulé aux pieds.

Tout près de l'aérostat fonctionnent sans relâche une centaine de petits moulins mus par la vapeur, et donnant chacun cinquante kilogrammes de farine à l'heure.

Les innombrables sacs empilés dans cette partie de l'usine témoignent de l'importance et de la rapidité de ce procédé de fabrication.

Farine ! ballons ! canons ! Voilà ce que fabrique journellement l'usine Cail.

(Le Gaulois.)

7 novembre.

LES RATS

Les rats commencent, paraît-il, à être fort appréciés.

La chasse est ouverte, et, hier matin, un véritable marché aux rongeurs se tenait sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Les bêtes en vie gigottaient dans des cages, au milieu de chiens jappant à qui mieux mieux.

Quant aux prix, ils varient entre 30 et 55 cen-

times, suivant que le sujet est plus ou moins dodu.

« C'est excellent, nous disait hier un des marchands pour nous engager; le milieu entre le poulet et le cochon, sans compter que la peau peut servir.

On vient de badigeonner en noir toutes les façades des maisons de Montmartre tournées vers le nord, afin de ne pas laisser aux batteries prussiennes de trop faciles points de mire.

Par ordre du général Trochu, il a été distribué pour les factionnaires des paletots en peau de mouton, qui couvrent entièrement leurs capotes et les garantissent contre les rigueurs de la saison.

* *

9 novemb. e.

NOS CHEMINS DE FER

Malgré les préoccupations du moment, on ne perd pas de vue le moyen de pouvoir rétablir rapidement les communications par voies ferrées dès que les circonstances le permettront.

Dès l'approche de l'ennemi, les lignes avaient été coupées, les fossés creusés, les murs relevés, et l'enceinte des fortifications reliée d'une façon continue. Les compagnies de chemins de fer avaient dirigé leur matériel et une partie de leur personnel sur la province, pour assurer le service des trains dans les départements non envahis.

La plupart des ponts avaient été détruits, sauf celui d'Asnières, qui a été conservé intact, mais miné et prêt à sauter, si les exigences le commandaient.

Seul, le chemin de fer de ceinture avait continué son service, parce qu'il se trouve compris dans l'intérieur de Paris.

Quoi qu'il en soit, le devoir des administrateurs est de songer aussi bien au présent qu'à l'avenir. Toutes les compagnies avaient reçu des ordres pour avoir à se tenir prêtes au premier si-

gnal; de préparer les rails, les équipes suffisantes, les machines sous vapeur; en un mot, de tout prévoir pour une réinstallation de service, même partiel. Les chemins de fer ont donc obéi à ces injonctions.

Commençons par la ligne de l'Est.

Les locomotives occupent un ruban de rails de près d'un kilomètre, et les wagons servent de maisons d'habitation aux familles des employés de la banlieue obligés de se replier sur la capitale.

Rien de plus curieux que l'aspect animé de ce village roulant qu'on peut, à l'aide de quelques tours de roues, transporter d'un point à un autre.

La ligne de Vincennes s'avance maintenant jusqu'à Nogent-sur-Marne depuis le 5 courant; et ce n'est pas avec peu d'étonnement que les Parisiens se pressaient pour lire le règlement du service des trains. On se refusait à y croire, mais ceux qui en ont tenté l'expérience ont bien été obligés de se rendre à l'évidence.

La compagnie du chemin de fer du Nord franchit les fortifications.

Quel soulagement n'avons-nous pas éprouvé en entendant retentir le sifflet des locomotives sortant de Paris! Il nous semblait que le cercle qui nous étreint s'élargissait et que Saint-Denis était la clef des champs, la liberté!

Quant aux voies de Creil ou d'Enghien, il n'y faut pas songer, pour le moment du moins.

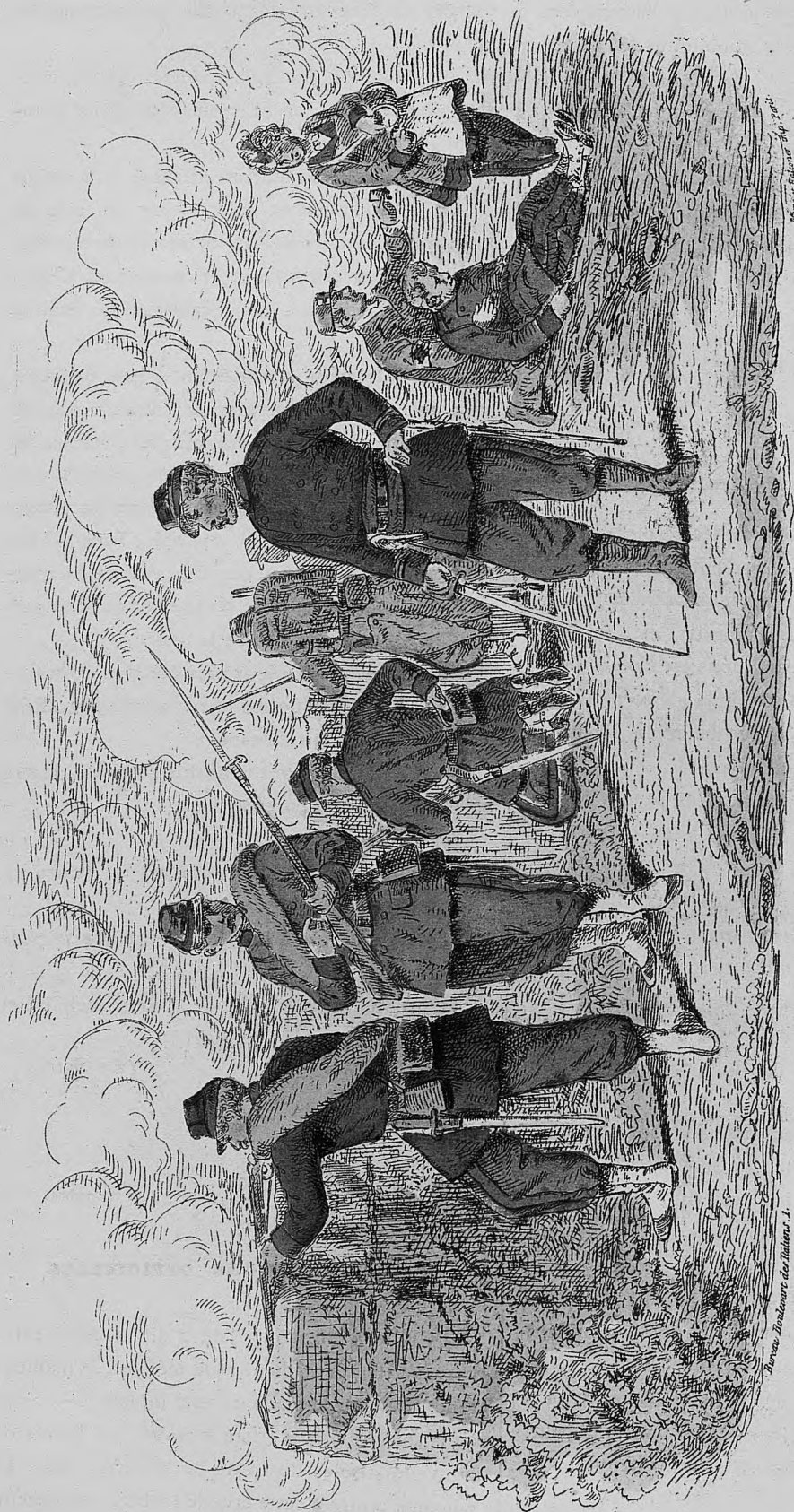
C'est comme pour aller à Choisy-le-Roi! Sera-ce bien facile? Nous en doutons.

Il en est de même en ce qui concerne la ligne P.-L.-M., à laquelle peuvent s'appliquer les mêmes hypothèses. Tout ce qu'on sait, c'est que les trains venant de Lyon peuvent s'avancer jusqu'à Montereau. Il s'agit de pouvoir se donner la main de Charenton à Montereau.

La seule compagnie des chemins de fer qui se trouve relativement favorisée est sans contredit celle de l'Ouest, qui est prête et n'attend qu'un ordre supérieur pour aller jusqu'à Suresnes d'un côté et Rueil de l'autre.

Le magnifique pont sur la Seine est en état, et il suffit de rétablir les rails pour que le service soit réinstallé.

Depuis plus de quinze jours déjà, le service



Garde Mobile
1870

des voitures entre Paris et les points protégés par les feux du Mont-Valérien, la batterie de Courbevoie et les remparts, fonctionnait sans encombre.

Asnières, Courbevoie, Puteaux et Suresnes, Colombes, Bois-Colombes n'ont jamais été occupés par les Prussiens. Nous nous sommes dégagés jusqu'à Rueil; on pourra bientôt, sans crainte, s'aventurer dans ces parages, et aller s'assurer si sa maison est toujours à sa place. PAUL BIZET.

..

10 novembre.

MOBILISATION DE LA GARDE NATIONALE

Après le rejet de l'armistice, les devoirs du gouvernement avaient singulièrement grandi.

Aujourd'hui, le gouvernement montre qu'il comprend la solennité de la situation, et que, pour lui, l'heure des mâles résolutions est venue.

Le décret de mobilisation de la garde nationale vient d'être publié, et chaque bataillon constitue ses quatre compagnies de guerre.

Ce seront d'abord les volontaires de tout âge.

Puis les célibataires ou veufs sans enfants, de vingt à trente-cinq ans.

Puis les célibataires ou veufs sans enfants, de trente-cinq à quarante-cinq ans.

A la suite de ces trois catégories, se trouve la quatrième, comprenant les hommes mariés et pères de famille de vingt à trente-cinq ans; puis la cinquième catégorie, les hommes de trente-cinq à quarante-cinq ans.

C'est un grave moment pour la population parisienne que celui qu'elle traverse.

D'autant plus que tous ceux qui sont appelés aujourd'hui se trouvent au sein de ce qu'ils ont de plus cher.

Mais ce qui pourra causer un instant leur affliction sera en même temps le plus grand stimulant de leur courage et de leur énergie.

C'est, en effet, pour sauver ce qu'ils ont de plus cher au monde, leurs pères, leurs mères, et peut-être aussi leurs femmes et leurs enfants, qu'ils vont avoir à s'exposer!

A ce propos, je viens d'apprendre que M. X.... membre de l'Institut, fait partie des compagnies de guerre.

Un membre de l'Institut mobilisé! Qui le croirait? et pourtant rien n'est plus vrai. Voici comment:

M. X... s'était récemment présenté à la mairie de son arrondissement pour signer un acte, et avait fait régulariser sa date de naissance en n'accusant que quarante-quatre ans seulement. C'était une si belle occasion de se rajeunir! Où était le mal?...

Mais voilà que la guerre éclate et que, de décret en décret, on en arrive à la loi d'hier qui appelle les hommes jusqu'à quarante-cinq ans, afin de les verser dans les bataillons de marche. Si bien que notre membre de l'Institut est pris, par sa propre faute. Avouera-t-il son âge véritable? Fera-t-il des démarches à la mairie pour ne pas faire de marches contre les Prussiens? Nul ne sait qui l'emportera de la coquetterie ou de la peur.

Madame X..., qui n'a jamais été bien convaincue de la jeunesse de son mari, a déjà cherché à lui faire avouer son mensonge.

— Es-tu bien sûr que tu as mis quarante-quatre ans sur cette malheureuse pièce?

— Mais dame!...

— Ce n'est pas cinquante-quatre, par hasard?

— Oh! par exemple!

— C'est que vraiment, je t'assure que je pensais...

Allons, décidément, M. X.... sera mobilisé et payera sa faute... de jeunesse!

(Le Soir.)

..

11 novembre.

COMMUNICATIONS OFFICIELLES

Il y a longtemps que l'on a dit et écrit cette triste vérité: le malheur rend méfiant, le malheur rend méchant, le malheur rend injuste. — Nous en faisons à Paris la triste épreuve. — Privés de nouvelles, isolés du reste de la terre, nous ne pouvons croire à cette cruelle réalité, — et chacun de dire: C'est impossible! Le gouvernement cache

quelque chose ! C'est la faute du gouvernement !... Ces bruits se répètent, se colportent, font la boule de neige; on demande au gouvernement de rendre des comptes, de nous expliquer ce qu'il ne sait pas lui-même, si bien que le gouvernement, qui a cependant autre chose à faire, a bien voulu satisfaire la curiosité de l'opinion et a fait afficher l'avis suivant :

Plusieurs journaux reprochent au gouvernement de suivre les errements de ses devanciers et de cacher au public les nouvelles qu'il reçoit, parce qu'il les croit mauvaises. La réponse du gouvernement est malheureusement trop facile : comme Paris tout entier, il subit les conséquences cruelles d'un investissement que, malgré des efforts multipliés, il n'a pu rompre encore. Il fait partir régulièrement des dépêches. Pendant les premières semaines du siège, il a reçu quelques réponses qu'il a de suite publiées, sauf les parties touchant aux mouvements des troupes. Depuis celle du 24 octobre, reçue le 26, aucune ne lui est parvenue, malgré ses instances réitérées, et sans qu'il puisse expliquer ce fait douloureux. Il est vrai que M. Thiers est venu à Paris le 30 octobre; il avait quitté Tours le 28, et n'a pu apporter que des informations verbales. Rentré en France par Chambéry, il a traversé rapidement Mâcon, Moulins et Poitiers. Il a rencontré partout de nombreux corps d'armée. Celui de la Loire lui a paru animé d'un excellent esprit; son effectif est de cent mille hommes environ. Celui des Vosges, commandé par le général Cambriels, est de soixante mille hommes. Les gardes mobiles de l'Ouest atteignent le même chiffre.

Le gouvernement voudrait pouvoir donner des renseignements plus circonstanciés, mais, en bonne justice, on ne peut lui imputer son ignorance à crime, puisqu'elle est la conséquence forcée du siège. C'est là une situation pénible et périlleuse. On comprend qu'elle jette dans les esprits une vive inquiétude et qu'elle les dispose à accueillir tous les bruits qui pénètrent dans la population. La plupart viennent des avant-postes ennemis et ne peuvent qu'être suspects. C'est certainement de cette source qu'émanent les récits relatifs aux prétendus désordres de Lyon et de Marseille. Les dernières dépêches de la délégation de

Tours disaient, au contraire, que le calme régnait dans ces deux grandes villes.

Le gouvernement demeure convaincu que les départements feront leur devoir : celui de la population de Paris est de ne point ajouter foi légèrement à d'in vraisemblables rumeurs. — Le gouvernement s'associe à toutes ses émotions, et ne connaît d'autre moyen de les calmer que de dire tout ce qu'il sait. C'est ce qu'il a toujours fait et ce qu'il continuera de faire.

(Officiel.)

DES CANONS ! DES CANONS !

On a pris partout nos canons : à Metz, à Sedan à Strasbourg, et déjà l'on chantait victoire. — Une armée sans canons ! une ville sans canons ! Quoi de plus risible ! Et cette ville résistera !

Mais ils ignorent tout ce dont Paris est capable !

Des souscriptions se sont organisées, des quêtes se sont faites pour l'œuvre des canons; des loteries, des concerts, que sais-je, enfin ! Et maintenant, c'est moins l'argent que le bronze qui nous manque pour tous les canons que l'on va fondre.

La souscription pour l'achat des canons prend des proportions réellement enthousiastes. Parmi les pièces de monnaie déposées en offrandes sur le bureau en plein vent qui se trouve à la grille de la Madeleine, nous avons remarqué des bijoux et des bagues en diamant.

Dans sa réunion générale du 30 octobre, la communauté des marchands de bois à brûler de Paris a voté, à l'unanimité, les fonds nécessaires qui seront mis à la disposition du gouvernement pour fondre un canon qui portera le nom de Jean Rouvet, inventeur du flottage.

(Figaro.)

La compagnie des agents de change, désirant

apporter son tribut à la défense nationale, a pris la délibération suivante :

« La compagnie des agents de change invite son syndic à remettre entre les mains de Monsieur le gouverneur de Paris la somme de 30,000 francs, représentant le prix d'une batterie de canons, pour qu'il en fasse tel usage qu'il jugera convenable en faveur de la défense nationale. »

Le syndic s'est rendu à cette invitation. Il a remis aujourd'hui entre les mains du général Trochu les 30,000 francs votés par sa compagnie.

Chaque bataillon de la garde nationale a tenu à honneur de souscrire pour un canon ou une mitrailleuse.

Encore un canon !

Le canon des artistes des concerts populaires; il s'appellera *Beethoven* !

Le nom de l'auteur de la *Symphonie héroïque* ne jurera nullement sur un canon destiné à la défense de la République française contre les armées du roi Guillaume de Prusse. Beethoven était franchement, ostensiblement et radicalement républicain. Nous en pourrions donner cent preuves écrites, tant de la main de Beethoven lui-même que de la main de ceux de ses intimes, dont les correspondances accompagnent les biographies du maître allemand.

Ajoutons qu'à la suite du 18 brumaire, Beethoven transforma le caractère primitif de sa fameuse *Symphonie héroïque* (composée en l'honneur du premier consul) en remplaçant l'*adagio* classique de cette symphonie par une marche funèbre qui, dans l'esprit de l'auteur, marquait le deuil de la République française.

Encore et toujours des canons ! dit le *Gaulois*. Artillerie vraiment nationale, improvisée par le patriotisme, à l'heure suprême, et comme sous les feux de l'ennemi.

Ne dirait-on pas qu'elle sort, ainsi que d'un moule, de la bourse des citoyens ?

L'obole du pauvre est coulée en bronze, et le denier de la veuve fera feu sur les Prussiens.

Aux majestés vulgaires on offre des bouquets, des cantates et de l'or.

La patrie veut de l'airain.

Son joyau est un canon; son écrin est le rempart.

Tous ces canons ont été baptisés, portent un nom. Celui-ci personnifie la valeur ou la résistance; celui-là l'héroïsme; un autre la menace et le défi; un autre quelque glorieuse défaite; un autre la vengeance !

Le *Châteaudun* ressuscite cette vaillante cité, tombant la poitrine nue, le glaive brisé, et couvrant de son cadavre le cœur de la France. Le *Châteaudun* dit de sa voix de bronze : « Imitez-moi ! »

Ensuite c'est *Strasbourg*, un canon qui grondera à l'est de Paris, et dont la voix sourde, comme s'il s'y mêlait des râles et des sanglots, criera incessamment vengeance.

Phalsbourg, offert par je ne sais plus quelle corporation, dira en tonnant : « Regardez-moi; je tiens bon ! »

Donnez, citoyens, donnez ! Que votre or et votre argent se changent en airain ! Donnez ! c'est la patrie en deuil, c'est la patrie en danger qui fait la quête.

Et vous, canons que votre baptême oblige, qu'on vous entende ! Plus haut, plus haut encore, unissez vos voix d'airain, et que le vent emporte au delà des lignes prussiennes notre cri d'alarme.

Crachez la colère et la mort, et que de vos bouches enflammées, il s'élève dans l'air comme l'hymne saint de la délivrance.

La patrie n'est point une altesse qui demande des pierreries et des diamants; elle veut du bronze.

La poudre est son parfum, son joyau est un canon, et son écrin le rempart.

De l'airain ! De l'airain !

FULBERT DUMONTEIL.

Mais il nous faut du bronze et du cuivre ! Où en trouver ?

Voici un moyen pratique de concourir à la dé-

fense de Paris, non-seulement sans bourse délier, mais encore en se débarrassant d'objets inutiles que l'on n'ose vendre, vu leur trop minime valeur, et qui n'en font pas moins partie de ces amas de vieilleries que, dans chaque maison, l'on relègue au coin le plus reculé du grenier. — Nous voulons parler du vieux cuivre.

Quel est le ménage qui ne possède un ou plusieurs chandeliers hors de service, une casserole défoncée, des débris de cuivre enfin? Eh bien! que, dans chaque mairie, un endroit soit désigné, un coin de la cour, par exemple, et que tous ces objets y soient jetés et remis à la garde d'une sentinelle. Dans huit jours on aura cinquante mille kilogrammes de bronze. Les femmes de Carthage donneront leurs cheveux pour faire les cordages qui manquaient à leurs vaisseaux; les ménagères de Paris ne refuseront pas à la patrie, pour fondre des canons, ce qu'elles auraient vendu pour quelques sous à un marchand de bric-à-brac.

(Moniteur.)

Tu connais la découverte nouvelle de la photomicroscopie, ou plutôt la nouvelle application de cette découverte.

Je ne te l'expliquerai pas, parce que je ne suis pas assez savante pour cela—qu'il te suffise de savoir que sur un morceau de papier, grand à peine comme une carte de visite, on est arrivé à faire tenir près de quatre mille mots. — Ce petit ormeau de papier, léger comme une plume, est collé sous l'aile d'un pigeon qui, arrivé au pigeonnier, est débarrassé de sa correspondance; des instruments grossissants permettent de lire ces lignes imperceptibles; voilà un nouveau moyen de correspondance établi et fonctionnant à merveille, et, qui plus est, tout à fait régulièrement. L'administration des postes s'est emparée du procédé, et nous avons été avertis par l'affiche suivante :

Direction générale des Postes

AVIS AU PUBLIC

Le gouvernement de la défense nationale a rendu le décret dont la teneur suit :

Le gouvernement de la défense nationale,

Considérant la nécessité de rétablir dans une certaine mesure les communications postales entre les départements et Paris pendant la durée du siège,

DÉCRÈTE :

Art. 1^{er}. L'administration des postes est autorisée à faire reproduire par la photographie microscopique, et à expédier par les pigeons voyageurs ou par toute autre voie des dépêches que les habitants des départements adresseront à Paris et dans l'enceinte fortifiée.

Art. 2. Ces dépêches pourront consister en quatre réponses par OUI ou par NON écrites sur cartes spéciales envoyées par le correspondant de Paris.

Les habitants des départements auront en outre la faculté d'expédier, sous forme de lettres, des dépêches composées de quarante mots au maximum, adresse comprise.

Art. 3. L'administration des postes mettra en vente dans les bureaux de Paris, au prix de cinq centimes, des cartes que les habitants de Paris inséreront dans les lettres adressées par eux aux personnes dont ils désirent des réponses.

Art. 4. Le prix de la *dépêche-réponse* par OUI ou par NON est fixé à un franc, en dehors des cinq centimes montant du prix de la carte.

Le prix des *dépêches-lettres* sera de cinquante centimes par mot.

Art. 5. Des mandats de poste jusqu'à trois cents francs inclusivement pourront être délivrés à destination de Paris et de l'enceinte fortifiée, moyennant le paiement des droits ordinaires et d'une taxe de trois francs en sus.

Art. 6. Les dépêches-réponses, les dépêches-lettres et les mandats à destination de Paris seront adressés par les soins des receveurs des postes au délégué du directeur général à Clermont-Ferrand (Puy-de Dôme).

Art. 7. Les dépêches photo-microscopiques seront, à leur arrivée à Paris, transcrites par les soins de l'administration des postes et distribuées à domicile.

**

10 novembre.

LES PIGEONS FACTEURS

Nous sommes sans nouvelles de nos provinces. On interpelle le gouvernement.

On lui affirme qu'il doit savoir quelque chose. Le pouvoir a beau dire qu'il n'a pas reçu un traître mot de Tours.

On semble ne le croire qu'à demi.

Le défaut de nouvelles peut pourtant s'expliquer facilement.

Les nouvelles de Paris à la province sont emportées par les ballons, qui vont tomber dans les départements non occupés par l'ennemi.

Mais les nouvelles de la province à Paris ne peuvent être confiées qu'à une sorte de messagers.

Ce sont les pigeons.

Et encore, entendons-nous bien.

Il ne faudrait pas espérer faire un facteur avec le premier pigeon pattu qui vous tombera sous la main.

Tel oiseau de Vénus, excellent, cuit à la crapaudine ou aux petits pois, n'aurait eu aucune disposition, de son vivant, pour le service des postes.

On peut roucouler doucement comme le plus tendre ramier, et fendre l'air d'une aile rapide, sans, pour cela, avoir les qualités nécessaires à l'exacte distribution des nouvelles.

Il faut une certaine vocation pour être pigeon facteur.

Le pigeon voyageur appartient à une institution déjà ancienne.

Il y a longtemps qu'une *Société colombophile* s'est établie dans le département du Nord.

Ses membres avaient remarqué qu'une certaine race de pigeons, originaire de Roubaix et de Tourcoing, possédait les plus heureuses dispositions.

On s'entendit avec Paris, officieux ou officiel.

On envoya mille pigeons dans la capitale.

Pourquoi donc n'avons-nous pas de nouvelles de nos provinces?

La réponse est bien facile à faire.

C'est que nos facteurs sont arrêtés par des obstacles.

C'est que les pigeons messagers n'ont pas le libre passage de l'air.

Il y a deux sortes d'entraves que nous pouvons imaginer sans faire de trop grands efforts de prévision.

Ils suffiraient à expliquer l'absence de la moindre nouvelle du dehors :

Tout d'abord, l'état du ciel est une difficulté à vaincre pour les facteurs ailés.

Le rideau de brouillard qui voile l'horizon déconcerte le pigeon.

Il est entouré de vapeurs grises.

Il est emprisonné dans un air opaque.

Il a beau interroger le vent, tout devient mystère et ténèbres autour de lui.

Et l'atmosphère épaissie semble former une prison contre laquelle échoue son vol rapide.

Alors, dépit, étourdi, inquiet, il arrive souvent qu'il retourne d'où il est venu en dernier lieu.

Et la lettre fait forcément retour à celui qui l'a envoyée.

On a parlé d'un autre danger.

On a soutenu que de même que nous avons des pigeons,

De même les Prussiens ont des éperviers.

Le pigeon français passe à tire d'ailes.

L'épervier allemand est lancé.

Il fond sur le pauvre oiseau, et c'en est fait du correspondant et de la correspondance.

Je ne crois pas absolument à l'histoire des éperviers des Prussiens.

Pas même aux faucons qu'ils auraient fait venir de Saxe pour pourchasser nos porteurs de dépêches.

Mais je suis certain que le temps brumeux fait perdre aux pigeons leur route.

Et les fait rétrograder ou s'arrêter au premier pigeonnier venu.

Viennent le soleil, le temps clair, l'horizon vermeil.

Et les messagers reprendront leur route.

Et les nouvelles de nos provinces arriveront à foison.

TIMOTHÉE TRIMM.

**

13 novembre.

ENCORE L'ARMISTICE

Il ne faut pas trop ajouter foi, sinon à la continuation des négociations, du moins à la conclusion immédiate d'un armistice.

Cependant, le public croit assez volontiers que la Prusse est prête à accepter les conditions posées par les quatre grandes puissances.

Ainsi on affirmait hier que l'armistice était signé ou près de l'être, qu'il serait de vingt jours, qu'un ravitaillement proportionnel de 1,200 bœufs par jour était accordé, que la France était appelée à élire une Assemblée, qu'un congrès européen réglerait les conditions de la paix.

LES PIERROTS

L'alimentation publique vient de trouver une ressource dans les moineaux. Dans tous les jardins publics, on fait une chasse acharnée à ces oiseaux parisiens, et cette chasse est rendue facile par la saison, qui amène la chute des feuilles. Puis, on assemble les moineaux par brochettes de douze, comme les alouettes. Chaque oiseau se vend cinquante centimes, et remplace parfaitement, pour les Parisiens, le gibier absent.

(Le Siècle.)

14 novembre.

TOUJOURS L'ARMISTICE!

L'armistice a échoué sans qu'on sache si l'intervention des puissances obligera la Prusse à l'accepter. Les hostilités, presque suspendues, ont été reprises, et chacun sent que Paris va jouer sa dernière partie.

On lit dans le Français :

Nous pouvons donner comme certaine la nouvelle suivante : Le refus opposé par la Prusse à la demande d'armistice aurait causé à Moscou et à

Varsovie une profonde émotion. Des manifestations auraient éclaté dans ces deux villes, et la Russie se serait décidée à insister de plus en plus énergiquement auprès du roi de Prusse.

D'après la Patrie, voici ce qu'il y aurait de vrai sur les négociations relatives à l'armistice :

Les puissances amies ont appris avec un vif regret le rejet de l'armistice; elles ont trouvé excessive la prétention de M. de Bismarck de s'opposer au ravitaillement en présence d'une situation aussi exceptionnelle que celle de Paris, et elles n'ont pas laissé ignorer à la Prusse leur manière de voir; mais en même temps elles sont convenues, dit-on, de faire une nouvelle démarche dans le but d'amener, cette fois, une solution.

Après avoir échangé leurs vues, elles ont décidé qu'une autre communication serait faite à la Prusse, & elles s'entendent en ce moment pour en arrêter les bases & la rédaction.

Selon toutes les probabilités, cette proposition ne pourra être remise à M. de Bismarck avant huit ou neuf jours, à cause de la nécessité qu'il y a, pour les quatre puissances, d'agir avec la plus grande unité et de tout préciser.

L'idée des premières propositions étant partie de Saint-Petersbourg, on assure que c'est à Londres, aujourd'hui, que, d'un commun accord, se suivent les négociations actuelles. Il paraît qu'en ce moment l'opinion publique en Angleterre se manifeste énergiquement dans le sens d'une paix équitable.

Il n'y a donc pas actuellement de négociations pendantes. On connaît seulement l'existence d'une dépêche que l'empereur de Russie a adressée au roi de Prusse en apprenant le rejet de l'armistice, et on affirme que cette dépêche est sympathique pour la France.

15 novembre.

LA BATAILLE D'ORLÉANS

Bonne nouvelle! comme la colombe de l'arche de Noé, un pigeon nous est revenu ce matin, et il

nous apportait, sur ses plumes peintes et numérotées, la dépêche suivante :

NOUVELLES DE LA GUERRE

Aux habitants de Paris et aux défenseurs de Paris.

Paris, 14 novembre 1870.

Mes chers Concitoyens,

C'est avec une joie indicible que je porte à votre connaissance la bonne nouvelle que vous allez lire. Grâce à la valeur de nos soldats, la fortune nous revient; votre courage la fixera; bientôt nous allons donner la main à nos frères des départements et avec eux délivrer le sol de la Patrie.

Vive la République! Vive la France!

GAMBETTA A TROCHU,

L'armée de la Loire, sous les ordres du général d'Aurelles de Paladines, s'est emparée hier d'Orléans après une lutte de deux jours. Nos pertes, tant en tués qu'en blessés, n'atteignent pas deux mille hommes; celles de l'ennemi sont plus considérables. Nous avons fait plus d'un millier de prisonniers, et le nombre augmente par la poursuite. Nous nous sommes emparés de deux canons modèle prussien, de plus de vingt caissons de munitions et attelés et d'une grande quantité de fourgons et voitures d'approvisionnement. La principale action s'est concentrée autour de Coulmiers, dans la journée du 9. L'élan des troupes a été remarquable, malgré le mauvais temps.

Tours, le 11 novembre 1870.

Pour copie conforme :

JULES FAVRE.

LA FERMETURE DES PORTES

On lit dans le Journal officiel :

A partir du 15 novembre, les portes de Paris seront fermées à cinq heures du soir.

Le gouverneur de Paris,

P. O. Le général chef d'état-major général,
SCHMITZ.

— La fermeture et l'ouverture des portes des remparts se font avec le cérémonial usité dans toutes les places fortes. Au moment fixé, les soldats du poste se rangent en bataille devant le pont-levis; le portier-consigne lève ou abaisse les énormes poutres; l'officier de garde salue de l'épée, fait présenter les armes et battre aux champs. Le portier s'assure alors de la fermeture hermétique des portes, et la complète en assujettissant de forts boulons dans des ouvertures spéciales.

Une fois fermées, rien ne peut faire ouvrir les portes de Paris, si ce n'est un ordre spécial du gouverneur, ou quelque événement tout à fait extraordinaire.

(Le Soir.)

17 novembre.

CHIENS ET CHATS

Suivant une statistique déposée à l'Hôtel de ville, on aurait fait, depuis le 17 septembre, date de l'investissement, un effroyable massacre de chats. Une note prouve que 27,523 de ces chats ont été tués, dépouillés et mangés.

On calcule, dit Paris-Journal, qu'il en resté encore environ 250,000.

Tué proprement, bien dépouillé, assaisonné convenablement, bien révenu et, relevé par une sauce faite dans les conditions ordinaires, le chien est un excellent aliment; la viande est délicate, rosée et nullement dure, quoiqu'il soit passé dans les habitudes de dire dur comme un chien. Si quel-

ques personnes se refusaient à croire que le chien soit un mets digne de figurer, même en temps ordinaire, sur les tables les mieux approvisionnées, je leur conseille d'en essayer, et elles reviendront bientôt de leur erreur. Je suis même persuadée d'une chose, c'est que, si l'on se décidait à manger du chien, cet animal deviendrait bientôt un aliment de consommation usuelle. On parle du chat comme étant aussi bon que le lapin, eh bien, moi, j'affirme que le chien est moins dur que le chat, et qu'il doit être plus sain au corps. Sans mépriser le chat, j'engage les citoyens de Paris à commencer par les chiens.

Un très-joli mot d'Armand Gouzon.

Hier matin, Joseph Prudhomme s'est jeté au cou de sa femme, puis d'un air noble :

« Pulchérie ! s'est-il écrié, je viens de m'inscrire comme volontaire des compagnies de guerre ; je mets mon sabre au service de mon pays et je me range sous la bannière de M. Jules Favre : « Pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses... et pas une goutte de notre sang ! »

..

19 novembre.

LE TROISIÈME MOIS DE SIÈGE

Nous entrons aujourd'hui dans le troisième mois de siège !

Fortifions nos cœurs et armons nos bras.

Ce troisième mois sera celui des grandes épreuves et des actions décisives.

Nous avons beaucoup souffert de l'investissement qui dure depuis soixante jours.

Nous en avons souffert dans nos intérêts et dans nos affections.

Plus de relations de famille et d'amitié entre Paris et la province.

Plus de correspondances, plus de nouvelles.

Plus d'échange de communications avec les départements et avec l'étranger pour nos affaires.

En nous investissant, l'ennemi nous a séparés du monde entier.

La séquestration a été complète.

Pour quelques-uns, c'était la ruine ; pour beau-

coup, c'était la gêne ; pour tous, c'était une situation pénible et douloureuse.

Nous avons subi le rationnement des vivres, le renchérissement des denrées.

C'était dur.

Mais pendant ce temps, nous achevions de nous mettre en état de défense, nous complétions les travaux de l'enceinte, nous transformions nos fusils, nous fabriquions nos canons.

On fortifiait les points faibles, on instruisait les hommes inexpérimentés, nos forces s'organisaient en vue d'une lutte prochaine et formidable.

Mais on se battait peu. Tout se bornait à des canonnades intermittentes de nos forts sur les ouvrages avancés de l'ennemi, à des engagements d'éclaireurs, à des affaires d'avant-postes, à des combats restreints, à des reconnaissances isolées, à des occupations de points secondaires.

La guerre va changer d'allure, et le siège va changer de physionomie.

Depuis trois jours, de vastes et continuels mouvements de troupes s'effectuent dans toutes les directions, indiquant de prochaines et graves opérations militaires.

Déjà, l'artillerie de nos forts et de quelques-uns de nos bastions, de plusieurs de nos redoutes tonne plus souvent.

De son côté, l'ennemi démasque ses batteries reculées ; il prend ses dernières dispositions et il découvre tous ses moyens d'attaque ; il place ses gros canons.

Pendant que beaucoup d'entre nous seront au feu, loin des remparts, loin des forts, nous aurons peut-être à nous garantir des obus et des bombes qui éclateront sur l'enceinte et dans la ville.

Ce sera le moment de prouver que notre héroïsme est à la hauteur de notre renommée ; ce sera l'heure des vrais dévouements et des vrais courages, l'heure des sacrifices.

Que Paris, qui a couronné de fleurs la statue de la ville de Strasbourg, se montre, par la fierté de son attitude et l'énergie de sa résistance, digne de cette cité qu'il a si justement glorifiée, si vivement acclamée.

(Le Gaulois.)

..

20 novembre.

M. Vuillot a écrit un article fort entraînant sur le côté moral de la terrible lutte qui s'engage, et dont l'issue doit peut-être décider de notre sort.

« On n'avait vu jusqu'alors que la défaillance hideuse et l'écroulement d'un corps corrompu. De ce débris épouvantable on a vu l'âme surgir, pleine de vigueur, délivrée plus qu'abattue ; on l'a vue grandir en constance, se refaire un corps nouveau et continuer ou plutôt recommencer à combattre tout en se forgeant une meilleure armure. Cette âme généreuse poursuivra sa victoire et l'achèvera. Des malheurs peuvent encore survenir ; mais ils seront d'un autre ordre. La France verra Dieu, et les peuples reverront la France, la France de Dieu ?

» Oui, oui, elle est encore dans la poussière, la grande Séduite et la grande Tombée ! Elle a encore sur la tête des restes de sa parure infâme, sur les lèvres la trace de son péché. En lui reprochant son adultère, ils l'ont amenée devant le juge, et leurs mains sont chargées des pierres viles dont ils veulent l'écraser. Elle a commis le crime ; et le juge ne l'excuse pas, mais il regarde ses accusateurs et leur demande lequel d'entre eux est sans péché ? Il regarde aussi la pécheresse, et dans toute cette foule de Pharisiens, c'est à elle seule qu'il peut dire : *Ne péchez plus*. C'est ce seul cœur qui reste assez ouvert, et ce seul esprit qui reste assez droit pour recevoir sa parole. »

LA QUESTION DU GAZ

A partir du 20 novembre, on ne délivrera plus de gaz dans les maisons particulières.

Sur chaque palier de l'escalier, les locataires placeront une lampe, une bougie, une chandelle, — ou même ne placeront rien du tout.

— Casse-cou ! si vous n'avez pas une allumette bougie dans votre poche ! — Et nous ne sommes pas à la fin ! — Il n'y a plus de charbon de terre ! Il n'y aura plus de charbon de bois ! bientôt il n'y aura plus de bois ! — l'huile à brûler commence à devenir rare !

..

22 novembre.

ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Les journées semblent bien longues ! — quand on reste chez soi, on entend ce bruit sourd du canon dans le lointain, qui vous étire le cœur d'une douloureuse angoisse ! Parfois, il fait un peu de soleil, on sort, on marche le plus loin que l'on peut, c'est-à-dire jusqu'à trois cents mètres au delà de l'enceinte. — Les pauvres diables vont arracher le peu de pommes de terre qui restent dans les champs, ou ramasser des brindilles de bois pour en faire des fagots. — Les heureux, ceux qui avaient dans la banlieue quelque blanche maisonnette, quelque villa fleurie, se dirigent de ce côté tristement, pour voir si le canon ne l'a pas démolie.

La visite qu'il a faite à sa maisonnette abandonnée de la rue de Longchamps nous vaut une page exquise de Théophile Gautier ; avec quelle délicatesse il parle de la maison que l'on revoit après un long abandon !

« Quand on pénètre dans un logis désert depuis longtemps, il semble toujours qu'on dérange quelqu'un. Des hôtes invisibles se sont installés là pendant votre absence, et ils se retirent devant vous ; on croit voir flotter sur le seuil des portes qu'on ouvre le dernier pli de leur robe qui disparaît. La solitude et l'abandon faisaient ensemble quelque chose de mystérieux que vous interrompez. A votre aspect, les esprits qui chuchotaient se taisent, l'araignée tissant sa rosace suspend son travail ; il se fait un silence profond, et, dans les chambres vides, l'écho de vos pas prend des sonorités étranges.

» Sur la cheminée de notre chambre, un volume d'Alfred de Musset était resté ouvert, à la page quittée. Sur la muraille, pendait accrochée la copie commencée d'une tête de Richard, par notre chère fille, si loin de nous, hélas ! et qui ne lira pas cet article. Un flacon d'essence débouché s'évaporaient sur sa toilette de marbre blanc, et répandait son parfum faible et doux dans sa petite chambre virginale.

» Nous montâmes à l'atelier que nous étions en

train d'arranger pour de longs travaux qui ne se finiront peut-être jamais. Il n'y avait plus que la tenture à poser, et nous pensâmes à ce grave aphorisme de la sagesse orientale : « Quand la maison est finie, la mort entre. » La mort ou le désastre. Une mélancolie profonde s'emparait de nous en regardant ces lieux où nous avons aimé, où nous avons souffert, où nous avons supporté la vie telle qu'elle est, mêlée de biens et de maux, de plus de maux que de biens; où se sont écoulés les jours qui ne reviendront plus, et qu'ont visités bien des êtres chers partis pour le grand voyage. Nous avons senti là, dans notre humble sphère, quelque chose d'analogue à la tristesse d'Olympio...

» L'heure s'avancait, et les portes de Paris ferment maintenant à cinq heures. Avant de quitter notre chère demeure abandonnée, nous allâmes faire un tour au jardin. La brume du soir commençait à monter et à mettre au bout des allées des gazes bleuâtres. Le vent poussait les feuilles mouillées, et les arbres dépouillés tremblaient et frissonnaient comme s'ils avaient froid. Quelques dahlias achevaient de se flétrir dans les plates-bandes, et un vieux merle botté de jaune, à nous bien connu, partit brusquement devant nos pieds en battant des ailes comme s'il voulait nous saluer. Deux formidables coups de canon, envoyés comme bonsoir aux redoutes prussiennes par le Mont-Valérien, ne parurent pas effrayer beaucoup l'oiseau habitué à ces vacarmes.

» C'est ce même merle qui niche chaque printemps dans le vieux lierre, draperie verte jetée sur le mur, et siffle d'un air moqueur en passant près de notre fenêtre, comme s'il lisait ce que nous écrivons. »

25 novembre.

RAPPORT DE M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE

Le résultat de nos dégustations nous permet de venir vous affirmer aujourd'hui que les aliments que nous avons consommés sont bons, très-bons. Permettez-moi de vous rendre compte du repas

que nous avons fait, et de vous donner le résumé des opinions émises sur chaque mets par les convives réunis chez le docteur de Grandmond.

Nous étions dix : MM. de Quatrefages et Richard (du Cantal), nos vice-présidents; M. Desmarest, l'illustre avocat; M. Decroix, l'imperturbable propagateur de l'usage alimentaire de la viande de cheval; M. Graux (de Mauchamp), le fils du créateur de la race ovine à laine soyeuse. MM. Dégient, Giraudeau, P. de Grandmond, Anatole de Grandmond, notre amphitryon et moi.

Le menu était le suivant :

POTAGE

1° Consommé de cheval au millet.

RELEVÉS

2° Brochettes de foie de chien à la maître d'hôtel.

3° Émincé de râble de chat, sauce mayonnaise.

ENTRÉES.

4° Épaules et filets de chien braisés, sauce tomate.

5° Civet de chat aux champignons.

6° Côtelettes de chien aux petits pois.

7° Salmis de rats sauce Robert.

ROT.

8° Gigots de chien flanqués de ratons sauce poivrée.

LÉGUMES.

9° Begonias au jus.

ENTREMETS.

10° Plum-Pudding au rhum et à la moëlle de Cheval. Etc.

1° Le potage était parfait, le millet peut-être un peu dur, mais d'une agréable saveur.

2° Les brochettes de foie de chien, plat pour lequel, nous l'avons avoué après, la plupart d'entre nous n'étaient pas sans répugnance, les brochettes ont été trouvées exquis. La saveur du foie nous a rappelé celle des rognons de mouton; les morceaux étaient tendres et tout à fait agréables.

3° L'émincé de râble de chat a été très-goûté. Cette viande blanche est d'un aspect agréable; les morceaux étaient tendres et leur goût pouvait rappeler un peu celui du veau froid.

26 novembre.

LA SOIRÉE DE M. ARSÈNE HOUSSAYE

Vendredi a eu lieu une soirée de charité au bénéfice des ambulances de la Presse, dans les charmants salons de M. Arsène Houssaye. Il y avait des blessés convalescents dans le fond de la salle et des soldats valides un peu partout. Les conversations n'étaient pas bruyantes, mais il y avait des éclairs de confiance dans tous les regards et on s'abordait en se serrant la main d'une façon significative qui veut dire : « Courage ! »

Les billets étant cotés vingt francs, — les pauvres du quartier ont eu leur part dans la recette affectée aux ambulances.

Le buffet était servi par les dames patronesses du théâtre improvisé. — Le programme des consommations distribué aux spectateurs était ainsi conçu :

TARIF.	fr.	c.
Une tasse de chocolat.....	25	»
Une pomme d'api, luxe des dents.....	5	»
Un verre de vin de Bordeaux.....	»	25
Une grappe de raisin, luxe des lèvres....	20	»
Une tasse de thé.....	»	25
— dans du vieux Japon.....	5	»
— dans du vieux Sèvres....	10	»
Café glacé.....	5	»
Un verre de Château-d'Iquem, 1861.....	20	»
Ananas — fraises — cerises, c'est du superflu.....	5	»
Un petit pain au jambon, c'est le nécessaire.....	»	25
Un petit pain au foie gras, luxe de l'estomac.....	5	»
Un verre de punch.....	»	25
Dans un verre de Venise.....	5	»
Un verre d'eau.....	5	»
Vin de Champagne.....	10	»

On ne rend pas la monnaie de la pièce. — Rien pour le service

29 novembre.

Depuis dimanche, jour de la fermeture des portes, on savait dans Paris que la semaine ne se

4° Les épaules et filets de chien étaient tendres. Leur saveur a été comparée par plusieurs convives à celle de la viande d'isard et de chamois.

5° Le civet de chat était de tous points excellent, quoiqu'un peu dur.

6° Les côtelettes de chien avaient été un peu trop marinées; le goût de vinaigre était trop sensible. La chair n'était pas mauvaise, mais un peu filandreuse.

7° Le salmis de rats nous a semblé très-bon. La plupart d'entre nous ont trouvé que cette viande avait le goût de la chair d'oiseau.

8° Les gigots de chien étaient bons, surtout les parties saignantes.

Quant aux ratons grillés qui flanquaient les gigots, ils ont paru fades, leur chair a été trouvée molle et filandreuse.

9° Les begonias au jus ont la plus grande analogie avec l'oseille. Ce nouveau légume est peut-être plus acide que l'oseille. S'il était abondant, il serait à recommander, en ce moment plus que jamais, pour lutter contre les effets de la nourriture à la viande salée.

10° Le plum-pudding à la moëlle de cheval était exquis.

L'expérience faite hier, messieurs, demande à être poursuivie, & vous devez vous y associer tous, car si nous avons été satisfaits de la plupart des mets que nous avons dégustés, on ne saurait associer son opinion sur un tel essai. Faites comme nous et apportez ici le résultat de vos expériences.

Quant aux rats, messieurs, je suis revenu du dîner d'hier satisfait, mais mes préventions contre ce terrible rongeur subsistaient; elles ont été détruites ce matin. J'ai dégusté à mon déjeuner des rats en gibelotte, et je ne conçois pas que j'aie pu rester si longtemps sans user d'un aliment aussi exquis. Nous avons trouvé aux rats en salmis le goût d'oiseau; aujourd'hui, en gibelotte, j'ai cru manger d'excellent lapin. Nous faisons faire actuellement des terrines de rats et des pâtés de foie de rat, ce sera une véritable ressource pour les jours à venir du siège, car il suffit d'avoir mangé une fois ce nouveau gibier pour en vouloir goûter encore. Qu'on se le dise.

passerait pas sans que nous commencions à prendre l'offensive.

En effet, hier matin, on pouvait lire soit dans le *Journal Officiel*, soit affichée sur les murs de Paris la proclamation suivante :

Citoyens de Paris,
Soldats de la garde nationale et de l'armée,

La politique d'envahissement et de conquête entend achever son œuvre. Elle introduit en Europe et prétend fonder en France le droit de la force. L'Europe peut subir cet outrage en silence, mais la France veut combattre, et nos frères nous appellent au dehors pour la lutte suprême.

Après tant de sang versé, le sang va couler de nouveau. Que la responsabilité en retombe sur ceux dont la détestable ambition foule aux pieds les lois de la civilisation moderne et de la justice. Mettant notre confiance en Dieu, marchons en avant pour la patrie.

Le gouverneur de Paris,
Général TROCHU.

C'en est fait! notre sort va se décider d'ici à quelques jours. — Malgré moi, j'ai beau résister, me raidir, je sens à chaque instant un flot de larmes me monter aux yeux. — Ma gorge se serre, — mes oreilles tintent! — mon cœur bat à rompre ma poitrine! — je souffre mille tourments pour ceux qui vont se battre! — c'est-à-dire qui vont mourir pour sauver mon pays. — Ce n'est qu'à l'église, en m'abîmant dans la prière que je retrouve un peu de calme et de consolation.

30 novembre.

LA BATAILLE DE VILLERS

Le canon s'est fait entendre toute la journée, l'armée du général Ducrot a passé la Marne. — On se bat! chacun attend fièvreusement des nouvelles.

On vient de placarder la proclamation suivante.

Le Gouvernement de la défense nationale au peuple de Paris.

Paris, le 30 novembre 1870, 5 h. soir.

L'action est engagée vivement sur plusieurs points.

La conduite des troupes est admirable.

Elles ont abordé les positions avec un grand entrain.

Toutes les divisions de l'armée du général Ducrot ont passé la Marne et ont occupé les postes qui leur étaient assignés.

Le gros de l'affaire est à Cœuilly et à Villiers-sur-Marne.

La bataille continue.

LES MEMBRES DU GOUVERNEMENT
DE LA DÉFENSE NATIONALE.

2 décembre.

LA JOURNÉE DU 2 DÉCEMBRE

Le bruit court que nous sommes encore victorieux aujourd'hui : je copie les dépêches officielles de la journée.

NOUVELLES DE LA GUERRE

Gouverneur au général Schmitz.

2 décembre 1870, 1 h. 45 m. soir.

Plateau entre Champigny et Villiers, 1 h. 1/4.

Attaqués ce matin par des forces énormes à la pointe du jour, nous sommes au combat depuis plus de sept heures. Au moment où je vous écris, l'ennemi, pliant sur toute la ligne, nous cède encore une fois les hauteurs. Parcourant nos lignes de tirailleurs de Champigny jusqu'à Brie, j'ai recueilli l'honneur et l'indicible joie des acclamations des troupes soumises au feu le plus violent. Nous aurons sans doute des retours offensifs, et cette seconde bataille durera, comme la première, toute une journée. Je ne sais quel

avenir est réservé à ces généreux efforts des troupes de la République, mais je leur dois cette justice qu'au milieu des épreuves de toutes sortes, elles ont bien mérité du pays. J'ajoute que c'est au général Ducrot qu'appartient l'honneur de ces deux journées.

Général TROCHU.

Gouverneur à général Schmitz, pour le gouvernement.

Paris, de Nogent, 5 h. 30, soir.

Je reviens à mon logis du fort, à 5 heures, très-fatigué et très-content. Cette deuxième grande bataille est beaucoup plus décisive que la précédente. L'ennemi nous a attaqués au réveil avec des réserves et des troupes fraîches; nous ne pouvions lui offrir que les adversaires de l'avant-veille, fatigués, avec un matériel incomplet, et glacés par les nuits d'hiver qu'ils ont passées sans couvertures; car, pour nous alléger, nous avions dû les laisser à Paris. Mais l'étonnante ardeur des troupes a suppléé à tout : nous avons combattu trois heures pour conserver nos positions, et cinq heures pour enlever celles de l'ennemi, où nous couchons. Voilà le bilan de cette dure et belle journée. Beaucoup ne reverront pas leurs foyers; mais ces morts regrettés ont fait à la jeune République de 1870 une page glorieuse dans l'histoire militaire du pays.

Général TROCHU.

Pour copie conforme,

Le ministre de l'intérieur par intérim,

JULES FAVRE.

4 décembre.

Quelle épouvantable chose que la guerre!
L'armée française est restée maîtresse du champ de bataille!
Mais que de morts! que de blessés! que de deuils! que de sang répandu! — les hopitaux

sont pleins! — les ambulances ne peuvent suffire à recueillir tous ces malheureux! — voitures! fiacres! omnibus! tapissières avaient été réquisitionnées pour les enlever et transporter au plus vite! — et c'était dans toute l'avenue de Vincennes, et tout le long du Faubourg Saint-Antoine, un lugubre défilé.

La foule saluait et se découvrait respectueusement au passage de ces soldats qui vous remerciaient d'un sourire ou d'un signe de tête! c'était grandiose et navrant!

Il n'y a qu'une voix, sur l'admirable conduite des frères de la doctrine chrétienne.

Rien ne les arrête; ils ramassent paisiblement les blessés sous la pluie de balles qui ne les étonne ni ne les effraye, comme s'ils accomplissaient un des offices les plus habituels de leur ministère.

Ne faisant que juste ce qu'on leur dit, sans empressement, sans emphase, et le faisant avec une ponctualité qui n'est jamais en défaut. Ils ne trouvent aucune besogne au-dessous d'eux, et alors même qu'on les oublie, ils ne se plaignent pas. L'autre jour, on envoie des voitures chercher les frères qui avaient passé la fin de la journée à enterrer les morts. La nuit arrive avant que le travail soit achevé. Les cochers s'ennuient d'attendre, et filent sans souffler mot, à l'anglaise!

Ces malheureux frères sont revenus à pied, mourant de faim, après une rude journée de travail, à Joinville-le-Pont et de là à Paris. On n'a su que par hasard leur mésaventure. Aucun d'eux n'en avait ouvert la bouche.

Cette corporation est si souvent accablée d'injures, que j'ai cru bien agir en publiant ces faits qui sont à leur honneur et dont la vérité est incontestable. (Paris-Journal.)

6 décembre.

CORRESPONDANCE

Hier au soir, le Gouvernement a reçu une lettre dont voici le texte :

Versailles, le 5 décembre 1870.

Il pourrait être utile d'informer Votre Excellence que l'armée de la Loire a été défaite hier près

d'Orléans et que cette ville est réoccupée par les troupes allemandes.

Si toutefois Votre Excellence juge à propos de s'en convaincre par un de ses officiers, je ne manquerai pas de le munir d'un sauf-conduit pour aller et venir.

Agréez, mon général, l'expression de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Le chef d'état-major,

Comte de MOLTKE.

Le Gouverneur a répondu :

Paris, le 16 décembre 1870.

Votre Excellence a pensé qu'il pourrait être utile de m'informer que l'armée de la Loire a été défaite près d'Orléans et que cette ville est réoccupée par les troupes allemandes.

J'ai l'honneur de vous accuser réception de cette communication, que je ne crois pas devoir faire vérifier par les moyens que Votre Excellence m'indique.

Agréez, mon général, l'expression de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Le Gouverneur de Paris,

GÉNÉRAL TROCHU.

15 décembre.

GAZETTES ALLEMANDES

Les chapeliers et les tailleurs saxons viennent de s'entendre pour que ce soit la mode allemande qui remplace la mode française. Les peuples sont avertis; déjà les professeurs de Tubingen et de Giessen ont jeté les bases d'une ordonnance *ad hoc* qui sera soumise à la signature de S. M. le roi Guillaume de Prusse, généralissime, sur terre et sur mer, des forces de toutes les Allemagnes.

C'est trop drôle à la fin! — Ils ont enlevé l'Alsace! la Lorraine!... Ils nous ont pris nos arseaux! nos canons! nos maréchaux! ils nous ont pris notre empereur! — Et ils ne sont pas contents! Ils veulent nous prendre notre goût! notre

élégance!... de par le droit de conquête! Hélas! nos bons amis les ennemis! — têtes carrées que vous êtes! apprenez donc qu'il est bien plus facile de forger un canon Krupp que de coudre ensemble avec goût deux chiffons de velours ou de soie! — Pendant que vous y êtes, pourquoi ne décrêtez-vous pas aussi que les sables de la Poméranie seront convertis en vignobles du Bordelais, et que si les oliviers de Provence refusent de pousser en Prusse, ils auront affaire à vous?

LE JARDIN D'ACCLIMATATION

Le Jardin d'acclimatation a vécu, et ses pensionnaires aussi! — Bengalis, cordons bleus, veuves, bicolores, capucins, canaris, becs oranges, astries, dominos, oiseaux mouches, qui habitiez ses volières dorées, on vous a mis à la broche comme de viles mauviettes!... et notre estomac vous sert de tombeau!

Perroquets tapageurs, aras bleus et rouges, catois au plumage rose, — cigognes haut perchées sur votre patte mélancolique, — ibis! ibis roses! ibis sacrés de l'ancienne Égypte!... vous, devant lesquels le roi Aménophis prosternait Sa Majesté terrible!... on vous a traités comme de simples volailles!... et même, au marché, vous avez été battus par les dindons qui se sont vendus mieux que vous!... pour nous prouver à tous, une fois de plus que le fond est supérieur à la forme!...

Et les gazelles aux yeux fendus en amande! et les antilopes! et les rennes!... et les chèvres du Thibet à la fourrure blanche et soyeuse comme un manteau de reine!... mangés! mangés! mangés! Quel massacre des innocents! quelle hécatombe!...

Les ours même y ont passé!...

On dit qu'ils ont obtenu un certain succès en bifecks...

A propos de toute cette macédoine de bêtes que l'on mange depuis quelque temps, les Parisiens, qui aiment à rire, ont trouvé certaines plaisanteries :

D'un individu qui n'aime pas le cheval, on dit qu'il n'est pas bon cavalier.

Dialogues à propos d'ours, croquis par Cham pour le *Charivari*.

— Il n'y est donc jamais, votre bourgeois?

— Depuis qu'il a mangé de l'ours, il ne veut voir personne.

— Votre maître mange de l'ours! Ce n'est pas une raison pour qu'il soit grossier.

— Excusez-le, madame, c'est probablement de l'ours mal léché!

Je ne te donne pas ce genre de plaisanteries comme tout ce qu'il y a de plus fin!... mais quand on n'a que cela à s'offrir en temps de siège, c'est un moyen de faire passer le temps — et le cheval! — et l'ours!!!

Après le sacrifice des éléphants, voici celui de l'hippopotame qui s'apprête. Ce qui l'a sauvé jusqu'ici, c'est le prix élevé auquel il a été tarifé.

On en demande 80,000 fr., et les acheteurs reculent tout naturellement devant ce chiffre.

Un de nos littérateurs célèbres se rend l'autre jour à la boucherie anglaise, dans le dessein d'acheter quelque « bon morceau » qu'il destinait à une table où « l'amphitryone prend soin de servir d'ordinaire des mets fort délicats. »

La boucherie était dévalisée. Savez-vous ce qu'il y restait? un aigle et une perruche!...

L'aigle était vieux, peu alléchant, de plus coté cent cinquante francs. C'était raide! La perruche n'était peut-être pas très-jeune, mais elle valait cent sous. Notre littérateur acheta la perruche.

Quels singuliers régals aura vus ce siège de Paris!

(*Patrie.*)

ROBIN, LE DERNIER DES MOUTONS

Une jolie histoire racontée par la *France* :

Robin n'est pas un être d'imagination; il existe réellement en chair et en os, et il demeure chez un boucher, qui en a fait son meilleur ami.

Robin suit son maître et sa maîtresse comme ferait un chien fidèle, et donne de temps à autre, à cette dernière, sa grosse bonne tête à baiser.

Les passants contemplent avec étonnement ce spectacle étrange, et toujours dans les groupes qui se forment autour de Robin, insouciant et choyé, il se trouve une voix pour dire :

— Vous avez là, madame, de jolies côtelettes et d'appétissants gigots.

— Oui, répond la femme vivement; mais ces côtelettes et ces gigots, personne ne les mangera, et Robin les gardera pour lui-même. Ce cher Robin, nous l'aimons tant, mon mari et moi!

A voir Robin dans cette maison, bien portant et entouré des soins les plus affectueux et les plus délicats, ne dirait-on pas la famille de l'ogre, devenue sobre et sensible, donnant au petit Poucet une hospitalité sainte?

Il y a six mois, Robin, avec beaucoup de ses pareils, avait pris le chemin de l'abattoir. Une charrette vint à passer. Robin étourdiment va se jeter sous les roues du véhicule. La pauvre bête tombe ayant une patte brisée en plusieurs endroits.

— C'est bon, dit le boucher, je me charge de ce mouton. Je le ferai achever chez moi.

Au moment où le boucher allait plonger le couteau dans la gorge du mouton, celui-ci le regarda d'un air suppliant, et lui tendit sa patte brisée, devenue monstrueuse par l'enflure.

— Pauvre bête! dit la femme du boucher, ne dirait-on pas qu'il demande grâce? Mon ami, fit-elle en s'adressant à son mari, ne le tue pas, je le guérirai.

Il y eut quelques instants de réflexion, après lesquels l'animal obtint, sinon sa grâce, du moins un sursis.

La femme du boucher soigna le mouton avec tant de sollicitude et d'intelligence, que, en moins de trois semaines, Robin, comme les chats et les princes, retomba sur ses pattes aussi solide que que jamais.

Quand les Prussiens nous croient réduits à manger nos derniers rats d'égout, il n'est pas inutile peut-être de leur faire savoir qu'il se trouve dans cette grande ville isolée du reste de la France un mouton grand, beau, bien portant, aimé non point comme on aime ordinairement les moutons, mais pour lui-même. Être aimé pour soi-même, que d'hommes voudraient pouvoir en dire autant!



19 décembre.

LE QUATRIÈME MOIS DU SIÈGE

Est-il possible ! — Voici le quatrième mois de siège ! — de ce siège qui ne devait durer que huit jours !... Qu'en pensent les Allemands !...

Rien n'est fini, et voici qu'arrive cette fête de Noël que les Allemands ont regardée comme le terme extrême de leurs peines. Quoi ! cette France ne sera donc jamais morte ? Ce Paris ne s'ouvrira donc pas ? Ils avaient cru qu'ils suffirait de sonner du clairon devant nos portes !

Ils doivent être bien étonnés ! et nous-mêmes nous le sommes tout autant qu'eux ! — nous dont Alphonse Karr avait dit : Paris ne tiendra pas le jour où il n'y aura plus de fraises au marché !...

Les fraises ! — c'est passé maintenant à l'état de légende... avec les huîtres !... le beurre frais !... et les radis roses ! et... les trois mois que nous avons tenu nos portes fermées sans nous plaindre !... Tous les bœufs ont disparu. Puis après on a entamé les chevaux. — On a ensuite passé aux chats ! — Puis aux chiens ! — Enfin, c'est au tour des rats ! — Et les portes ne s'ouvrent pas davantage !... Nous sommes bien têtus ! n'est-ce pas ? — Et les Allemands doivent n'y rien comprendre !...

Dernièrement un mobile ramenait un prisonnier saxon, prussien ou bavarois peu importe ! et chemin faisant, la conversation s'entama entre eux deux :

— Vous devez bien souffrir à Paris depuis le siège, disait le soldat allemand.

— Mais non ! mais non ! pas trop, répondait le mobile avec bonhomie :

— Vous avez donc encore des bœufs ? des moutons ?

— Oh ! il y a longtemps que nous les avons mangés.

— Des chevaux ? alors.

— Il n'y en a plus !

— Des chiens ? des chats ? je suppose.

— C'est fini aussi !

— Alors qu'est-ce que vous mangez donc ? dit le bavarois ahuri !

Nos prisonniers !!! — répondit le mobile avec le plus grand sang froid !

A ces mots, le bavarois, saisi d'une terreur subite, tomba évanoui dans les bras du mobile... et quand, au bout d'un quart d'heure, reprenant ses sens, il vit devant lui le mobile agenouillé qui lui versait la goutte et lui disait, en riant, que ça n'était qu'une plaisanterie, — le pauvre Allemand n'en voulut rien croire, et lui dit en joignant les mains !... Ah !... vous avez tort, allez !... Si vous saviez comme je suis maigre !!! Prenez plutôt mon capitaine ! en voilà un au moins qui vous fera un bon pot au feu !

Voilà trois mois que Paris, cerné, isolé de la France et du monde, supporte bravement toutes les privations et toutes les épreuves.

Le Parisien pourtant n'a rien perdu de son scepticisme. Emprisonné dans ses fortifications, ne pouvant voir, hélas ! au delà des lignes prussiennes, il monte sa garde dans la neige et la boue, fait le coup de feu aux avant-postes, mange du filet de cheval et des croquettes de rat, se dit — et très-sérieusement — qu'il n'est pas déjà si héroïque que cela !

C'est pourquoi aujourd'hui, quatre-vingt-dixième jour du siège, nous voulons jeter un coup d'œil rapide sur tout ce que Paris assiégé a accompli de grandes et heureuses choses.

Si l'on se reporte aux premiers jours de septembre, que voit-on ?

Le corps Vinoy, un corps improvisé le lendemain de Reichshoffen, après une retraite admirable et dont l'histoire de cette guerre parlera élogieusement, rentre dans Paris. De jeunes soldats démoralisés, n'ayant vu des batailles que les fuyards, défilent sur nos boulevards, et sont, en toute hâte, dirigés vers les forts, avec une poignée de cavaliers, quelques canons et quatre mitrailleuses.

Quatre mitrailleuses !

C'était ce qui nous restait d'artillerie, ce qui nous restait de soldats.

Le roseau auquel s'accroche le noyé !

Quelques jours après, nous vîmes débarquer des renforts : la mobile de province. De solides gail-lards, paysans robustes, mais n'entendant absolument rien aux exercices les plus élémentaires, manquant de tout, même d'uniforme.

C'étaient des hommes ; on cherchait le soldat. Le plus optimiste n'en trouvait pas.

Il est vrai que Paris possédait des centaines de mille de gardes nationaux. Bons patriotes, généralement braves, résolus à faire leur devoir, mais n'ayant à leur actif — en fait de service militaire — que des gardes montées, une fois tous les trois mois, placés Vendôme et à l'Hôtel de Ville. Les trois quarts d'ailleurs n'avaient pas de fusils du tout. D'autres avaient des blouses pour tout vêtement ; piètre garantie contre les rigueurs des nuits d'hiver !

En trois mois de temps que de changements, quelle métamorphose !

Paris, l'intrépide et sublime captif de la Prusse, affamé, muré, séquestré, enveloppé d'un cercle de fer, a tout tiré de lui-même : son outillage et ses armes ; il a ramassé en lui les dextérités et les forces d'une nation entière.

La ville de luxe s'est improvisée ville de guerre ; elle a converti ses usines en arsenaux redoutables, fondu des canons avec ses vieux fers, transformé en machines puissantes ses pièces de rebut, fabriqué des mitrailleuses, créé des fusils. Sous le sol de ses remparts, elle a creusé des volcans ; des arbres abattus de ses bois, elle a dressé des chevaux de frise ; avec les pavés de ses rues, elle a construit des barricades imprenables. Par un miracle plus grand encore, Paris a dépouillé sa mollesse de ville de joie et s'est relevé cité héroïque. Il s'est assimilé toutes les mâles vertus, toutes les vaillantes énergies que les milices de la province ont apportées dans son sein. Il s'est trempé dans l'épreuve, et il en est sorti invulnérable au décou-ragement.

En quelques jours, son peuple s'est fait armée ; de toutes ses classes il n'a fait qu'un corps ; de toutes ses volontés, il n'a fait qu'une âme ; de toutes ses discordes, qu'une fraternité. Le voilà debout sur ses murs, couvrant et affirmant la patrie ! — Encore un élan, encore un effort, et la Prusse le verra bientôt apparaître sur les glacis de ses for-teresses, l'épée au poing, dans un rayonnement d'éclairs, dans une éruption de mitraille, chassant à coups de foudre les hordes de ses géôliers.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

LE RATIONNEMENT DU PAIN

Le bruit d'un rationnement prochain du pain commence à circuler. Ce n'est pas le blé qui manque, mais la farine.

Paris a encore pour quatre mois de blé. Mais en ce moment il n'a presque plus de farine, parce qu'il a été jusqu'ici impossible de moudre assez de grain pour sa consommation journalière. La mai-son Cail, qui est chargée de ce service important, n'a encore, à l'heure qu'il est, que cent meules à sa disposition ; mais on s'occupe depuis quelque temps de la construction de ces engins de résis-tance d'un genre particulier, et d'ici à peu de jours nous serons abondamment pourvus sous ce rap-port.

— Depuis qu'on nous a mis au régime du ra-tionnement, disait l'autre soir la marquise de X..., je suis devenue tout à fait réactionnaire... en ma-tière de modes... J'aspire au retour des manches à gigot et des ailes de pigeon !...

Dimanche dernier, M. X... se mêle à un ras-semblement qui s'était formé devant la boutique d'un boulanger :

— Qu'est-ce donc, monsieur ? demande-t-il à quelqu'un qui sortait du groupe.

— Oh ! ce n'est rien, monsieur ; ce n'est qu'une... panique.

LES FORTIFICATIONS DE PARIS

Je découpe les pages suivantes d'un article de M. Thiaudière. — En temps ordinaire, il eût été un peu trop sérieux pour être lu par des femmes, mais aujourd'hui il emprunte à nos malheurs une physionomie intéressante d'actualité :

M. Georges Picot vient de publier, à la *Librai-rie générale*, un travail historique d'une sérieuse valeur sur les *fortifications de Paris*.

« A partir de l'entrée de Henri IV, dit M. Pi-cot, les fortifications de Paris, détruites sur plu-sieurs points, cessèrent d'être entretenues. Au mi-lieu du dix-septième siècle, les fossés étaient pres-que comblés, et l'enceinte ne présentait plus une suite continue. Il n'est pas difficile d'expliquer comment l'indifférence publique laissait s'écrou-

ler ainsi les ouvrages qui avaient si longtemps défendu la ville. Le siège soutenu contre le chef de la maison de Bourbon rappelait les plus mauvaises passions de la ligue. Dans la mémoire des Parisiens, la tyrannie des Seize était d'autant plus odieuse que les souvenirs du règne d'Henri IV étaient plus populaires. Les remparts de Paris paraissaient comme déshonorés par la prolongation d'une lutte qui avait retardé l'avènement du bon roi Henri. Ce qu'on avait de mieux à faire était d'abandonner à elles-mêmes ces vieilles murailles qui rappelaient moins à la France monarchique le patriotisme que la rébellion. »

Cependant, à l'apogée du règne de Louis XIV, alors que Paris était moins menacé que jadis, un homme de génie se rencontre, Vauban qui, prévoyant un changement de la fortune, conçoit le projet de fortifier à nouveau Paris.

« Parmi les mémoires qu'il a successivement écrits, dit M. Picot, et que sa réserve trop modeste et défiante l'a empêché de mettre au jour, figure une note intitulée : *De l'importance dont Paris est à la France, et du soin qu'on doit prendre de sa conservation.* »

Paris, dit le maréchal de Vauban, c'est le vrai cœur du royaume, la mère commune des Français et l'abrégé de la France, par qui tous les peuples de ce grand État subsistent et de qui le royaume ne saurait se passer sans décheoir considérablement de sa grandeur. Comme elle est fort riche, son peuple encore plus nombreux, naturellement bon et affectionné à ses rois, il est à présumer que, tant qu'elle subsistera dans la splendeur où elle est, il n'arrivera rien de si fâcheux au royaume dont il ne se puisse relever avec les puissants secours qu'elle peut lui donner : considération très-juste et qui fait que l'on ne peut trop avoir d'égards pour elle, ni trop prendre de précautions pour la conserver, d'autant plus que si l'ennemi avait forcé nos frontières, battu et dissipé nos armées, et enfin pénétré le dedans du royaume, ce qui est très-difficile, je l'avoue, mais non pas impossible, il ne faut pas douter qu'il ne fit tous les efforts pour se rendre maître de cette capitale, ou du moins la miner de fond en comble, ce qui serait peut-être moins difficile présentement (que partie de sa clôture est rompue et que ses fossés sont comblés) qu'il n'a jamais été, joint à l'usage

des bombes, qui s'est rendu si familier et si terrible dans ces derniers temps, que l'on peut le considérer comme un moyen très-sûr pour la réduire à tout ce que l'ennemi voudra avec une armée assez médiocre, toutes les fois qu'il ne sera question que de se mettre à portée de la bombarder.

Or, il est très-visible que ce malheur serait un des plus grands qui pût jamais arriver à ce royaume, et que quelque chose que l'on pût faire pour le rétablir, il ne s'en relèverait de longtemps et peut-être jamais. C'est pourquoi il serait, à mon avis, de la prudence du roi d'y pourvoir de bonne heure et de prendre les précautions qui pourraient la mettre à couvert d'une si épouvantable chute.

Venons au fait : 1° réparer les défauts de ce qui reste de sa vieille enceinte et achever sa réforme telle qu'elle a été réglée en dernier lieu ; 2° bien et proprement terrasser ladite enceinte ; la rendre capable de porter un parapet à épreuve du canon et environner le tout d'un fossé de 10 à 12 toises de large, profond de 18 à 20 pieds, revêtu, s'il est possible ; puis la prolonger de part et d'autre en travers de la Seine, au-dessus de Paris, y bâtissant autant d'arches qu'il en sera nécessaire au passage des eaux ; faire des ponts sur le derrière et des bâtiments sur le devant de ces mêmes arches pour y mettre à couvert les herses avec les tours servant à leur levée ; observant, au surplus, de raser tous les bâtiments des faubourgs qui approcheront plus près de 20 à 30 toises de cette enceinte.

Cette première enceinte étant mise en sa perfection, en faire une seconde à la très-grande portée du canon de la première, c'est-à-dire à 1000 ou 1200 toises de distance, occupant toutes les hauteurs convenables, ou qui peuvent avoir commandement sur la ville, comme celles de Belleville, de Montmartre, de Chaillot, faubourg Saint-Jacques, Saint-Victor et tous les autres qui pourraient lui convenir.

Bastionner ladite enceinte ou l'armer de tours bastionnées, la très-bien revêtir et terrasser, et lui faire son fossé de 18 à 20 pieds de profondeur sur 10 à 12 toises de largeur, revêtu de maçonnerie.

Prolonger ladite enceinte et la continuer en travers de la rivière comme la première, afin d'éviter le défaut par lequel Cyrus prit Babylone.

La note de Vauban, que je viens de citer d'après M. Picot, et dans laquelle ce grand homme de guerre conclut à la construction de deux enceintes continues, mettant Paris à l'abri du bombardement, est extraite des *Oisivetés*, titre splendidement dédaigneux donné à ses travaux d'esprit par un admirable ouvrier.

Au faite de la gloire, Napoléon était revenu à la pensée de Vauban, mais sans la mettre en pratique.

Prisonnier à Sainte-Hélène, il déplorait cette incurie qui avait accru les désastres de la France. (Voir *Commentaires de Napoléon I^{er}*, Paris, 1867, in-4°, tome V, pages 104-106.)

« En 1814, disait-il, c'était sous Paris et sous Lyon que devait se décider le destin de l'empire. Ces deux grandes villes avaient été jadis fortifiées, ainsi que toutes les capitales de l'Europe, et, comme elles, elles avaient depuis cessé de l'être... Cependant, si en 1805 Vienne eût été fortifiée, la bataille d'Ulm n'eût pas décidé l'issue de la guerre. En 1809, le prince Charles, qui avait été battu à Eckmühl et obligé de faire sa retraite par la rive gauche du Danube, aurait eu le temps d'arriver à Vienne.

» Si Berlin avait été fortifiée en 1806, l'armée battue à Iéna s'y fût ralliée, et l'armée russe l'y eût rejointe.

» Si Paris eût été encore en 1814 et en 1815 une place forte, capable de résister seulement huit jours, quelle influence cela n'aurait-il pas eue sur les événements du monde !

« Une grande capitale est la patrie de l'élite de la nation ; tous les grands y ont leur domicile, leurs familles ; c'est le centre de l'opinion, le dépôt de tout. C'est la plus grande des contradictions et des inconséquences que de laisser un point aussi important sans défense immédiate. »

Sous la restauration, le même projet s'imposa à l'esprit du maréchal Gouvion de Saint-Cyr, et à celui du duc d'Orléans, plus tard Louis-Philippe.

Une commission fut instituée, qui se prononça alors pour un système mixte de fortifications : « Des forts détachés seraient établis sur les points dominants, et le mur d'enceinte devait être renforcé par divers ouvrages. »

Mais il appartenait au gouvernement de Juillet

de réaliser ce que les gouvernements précédents n'avaient fait qu'imaginer.

Aussitôt qu'il fut arrivé au pouvoir, M. Thiers mit la question à l'étude, et avec la persévérance qu'on lui connaît, il ne la quitta que résolue.

Enfin, en 1841, le projet fut adopté. Une somme de 140 millions était consacrée à l'exécution simultanée des forts et de l'enceinte bastionnée.

L'Opinion Nationale prête au général Schmitz une piquante réponse faite au colonel Claremont.

C'était après un dîner d'adieu chez le gouverneur de Paris, et les officiers causaient en fumant le cigare.

— Que ne puis-je, en arrivant là-bas, vous envoyer en aide 150,000 de nos habits rouges, se prit à dire l'Anglais avec une compatissance quelque peu olympienne.

— Peuh ! fit son interlocuteur en roulant négligemment une cigarette ; tâchez de nous envoyer seulement 25,000 bœufs ; cela vous gênera peut-être moins, et nous nous en contenterons pour le quart d'heure.

HISTORIQUE DES SIÈGES DE PARIS

Paris a eu à subir sept sièges, y compris celui d'à présent, mais sans parler de l'invasion de 1815. La *Patrie* consacre une courte notice à chacun d'eux. Notice que mes lectrices me sauront gré d'emprunter à ce journal, en abrégé encore les documents qu'elle a groupés.

Premier Siège. — Il date de 885, et est fait par les Normands, au nombre de 30,000, sous le commandement de Sigefried. Paris, dont la population ne dépassait pas alors 30,000 âmes, et dont la superficie se réduisait à la *cité*, se trouvait muni de fortifications solides.

Après lui avoir donné inutilement huit assauts, l'ennemi se décida à la bloquer, et le blocus ne dura pas moins de *treize mois*.

Seulement il était beaucoup moins hermétique qu'il ne l'est aujourd'hui. Par la Seine, les

assiégés se ravitaillaient, en dépit de tous les assiégeants.

Fatigués de prendre tant de peine pour rien, les Normands levèrent le siège et se dédommagèrent de leur échec en pillant les pays d'alentour.

Deuxième Siège. — Il date de 978 et est fait par les Allemands, au nombre de 60,000 sous le commandement de l'empereur Othon II.

Paris comptait alors 50,000 habitants. L'ennemi brûla un faubourg, le premier qui s'était formé au nord de la Cité; mais il fut bientôt chassé par le roi Lothaire, poursuivi jusqu'à Soissons et vaincu avec des pertes énormes.

Troisième Siège. — Il date de 1359, sous le commandement de Charles le Mauvais, roi de Navarre.

La population de Paris pouvait être évaluée alors à 90,000 habitants.

Le dessin de Charles le Mauvais était de s'emparer de la couronne de France, aux dépens du Dauphin, régent, à la place du roi Jean son père, alors prisonnier des Anglais.

Il bloqua la ville, et si bien, qu'aucune subsistance n'y put arriver. Sans provisions faites d'avance, les Parisiens succombaient en foule à la famine ou aux maladies contagieuses qui en dérivent.

Et cependant, au bout de deux mois à peine, le roi de Navarre, menacé à son tour d'être bloqué par des armées venues au secours de la place, se vit obligé de lever le siège en toute hâte.

Quatrième Siège. — Il date de l'année suivante 1360, et est fait par les Anglais, au nombre de plus de cent mille, sous le commandement d'Édouard III.

La population de Paris était à cette époque d'environ deux cent mille âmes.

Alors comme aujourd'hui, les habitants des environs s'étaient réfugiés à Paris.

Le siège dura trois mois, et il causa aux Parisiens, surtout pendant le dernier mois, les privations les plus cruelles. Ils n'avaient plus de pain et se contentaient d'herbes et de racines.

Cependant, grâce aux sorties héroïques de notre armée, forte d'environ 50,000 combattants, et

aussi grâce à la disette qui atteignit l'assiégeant lui-même, les Anglais se virent contraints de lever le siège.

Cinquième Siège. — Il date de 1429 et est fait sous le commandement de Charles VII et de Jeanne d'Arc, par les Français, au nombre de vingt mille.

Il s'agissait pour le roi de France, qui, chassé par les Anglais, s'était retiré à Bourges, de reprendre la capitale de son royaume.

Paris comptait alors deux cent mille habitants, pas plus qu'au siècle précédent.

Après quinze jours de blocus et un vigoureux assaut donné contre la muraille, qui s'étendait de la porte Saint-Honoré à la porte Saint-Denis, et dans lequel Jeanne d'Arc fut blessée, l'armée du roi de France fut obligée de rétrograder.

Mais durant une période de sept ans, elle ne cessa de revenir à l'assaut, jusqu'à ce que le 13 avril 1436, favorisée par les habitants, elle entrât dans la ville par surprise, ayant à sa tête le comte de Richemond et le comte Dunois.

Sixième Siège. — Il date de 1589, et est fait par Henri IV.

Il dura neuf mois, et fut le plus horrible de tous. Le pain coûtait, par exemple, dans les derniers temps, jusqu'à un écu la livre.

Septième Siège. — L'histoire dira qu'il commença le 17 septembre 1870, et fut fait par huit cent mille Allemands, ayant à leur tête le roi de Prusse Guillaume I^{er}.

Elle dira que les assiégés étaient au nombre de plus de deux millions d'habitants.

Quant à la durée du siège et à son issue, que dira l'histoire? C'est ce que nous ignorons encore à Noël.

LES CHEVAUX DES OMNIBUS

Il paraît que tous les chevaux de la Compagnie des omnibus vont être mis en réquisition, sous peu de jours, pour le service de l'artillerie. Il reste environ 3,500 chevaux dans les écuries de la Compagnie.

UN MEMBRE DE L'INSTITUT PRISONNIER DE GUERRE

Hier lundi, en séance publique de l'Institut, dit le Gaulois, le président, monsieur Liouville, a vivement protesté contre l'arrestation du célèbre chimiste, le baron Paul Thénard, amené comme otage dans la forteresse de Brême avec cent autres notables bourguignons.

— Si notre éminent collègue, a dit le président, a été pris les armes à la main, en défendant le sol sacré de la patrie, il n'a fait que subir les dures lois de la guerre.

Mais, si, au contraire, comme on a lieu de le supposer, le baron Thénard a été arrêté dans ses propriétés, au sein même de sa famille, c'est là un acte infâme, sans précédent dans l'histoire, et les auteurs d'un pareil crime méritent d'être mis au ban de l'Europe civilisée.

25 décembre.

NOËL

Noël — Jour de paix et de lumière! — à jamais béni sur la terre! — Noël est le jour où le divin Sauveur descendit ici-bas pour nous apprendre à nous aimer les uns les autres! c'était, pour tous ceux qui ont l'âme chrétienne, la plus belle la plus douce journée de l'année! — petits et grands, riches et pauvres fêtaient la bienvenue du beau Noël: les vieux parents réunissaient la famille autour de la bûche de Noël! — et les petits enfants, assis autour de la table, admiraient l'arbre de Noël tout enguirlandé de joujoux et de bonbons! — et chacun chantait: Noël! Noël!

Hélas! le Noël de 1870 aura été célébré par des fêtes sanglantes! — Je viens de voir une gravure représentant un arbre de Noël! mais aux branches mortes de l'arbrisseau sont appendus, en guise de joujoux, des squelettes et des têtes de mort. — Je suis allée à la messe, — et en ouvrant mon livre je suis tombée sur la phrase de Jésus au Calvaire: Pardonnez-leur, mon Dieu! car ils ne savent ce qu'ils font.

NOUS N'IRONS PLUS AU BOIS

C'est maintenant le bois de chauffage qui nous manque! et il fait un froid bleu — noir — qu'il faut plutôt rouge; le rouge est la vraie couleur du froid, à en juger par les nez et par les mains. Les chantiers sont vides — on ne sait plus ce que c'est que le charbon de terre; les pauvres gens ramassent les brindilles sèches qu'ils peuvent trouver — les heureux de ce monde brûlent leurs meubles.

Le gouvernement vient d'ordonner d'abattre le bois de Boulogne, le bois de Vincennes, sans compter tous les arbres qui bordaient les boulevards et les routes de la banlieue.

Eh bien! vrai, j'éprouve une joie farouche à penser que de ces arbres abattus, mais non pas déracinés, coupés au pied, mais pas morts, surgiront des rejetons vivaces, qui seront pour nos fils un souvenir de nos souffrances en même temps qu'un avertissement de leur devoir dans l'avenir! — Ce seront plus tard de nobles et belles blessures que l'on montrera avec orgueil.

26 décembre.

LE BOMBARDEMENT

Ce matin, je me suis réveillée au bruit d'une épouvantable canonnade; les vitres de mes fenêtres tremblaient dans leurs châssis; — les coups se succédaient sourds et multipliés. — J'ai cru à une grande bataille. — J'ai appris bientôt que c'étaient les Prussiens qui commençaient le bombardement de nos forts; — il fallait bien, tôt ou tard, qu'ils en arrivassent là! — soit, — tirez, messieurs les ennemis, brûlez, incendiez Paris! — Vous vous préparez une glorieuse page dans l'histoire, à côté des Vandales, dont vous descendez en ligne directe.

27 décembre.

Le bombardement continue. — Tout semble conspirer contre nous — le froid est devenu effrayant; — il gèle à pierre fendre, nos pauvres sol-

dat tombent glacés dans les tranchées ; — le bois nous manque pour faire du feu ! — Chacun au dedans de soi a le cœur bien triste et bien serré ! mais on cache soigneusement ses angoisses pour ne pas décourager son voisin. — il n'y a pas d'épidémie plus contagieuse que le découragement. — Nous irons jusqu'au bout. — Pour ma part, je mangerai du chien, je mangerai du chat, je mangerai du rat ; je suis décidée à tout plutôt que d'être Prussienne !

★ ★

29 décembre.

ÉVACUATION DU PLATEAU D'AVRON

L'ennemi a dirigé contre nous le feu de ses batteries de gros calibre et couvert de plusieurs milliers de projectiles de 24 les forts de Rosny, de Noisy, de Nogent et le plateau d'Avron.

Cette position, entièrement découverte, n'offre à nos soldats, en dehors des tranchées de campagne, dont elle est entourée, aucun abri naturel.

Nos pièces, moins puissantes que les canons Krupp, ayant dû renoncer à faire feu, le plateau est devenu tout à fait intenable pour l'infanterie.

Le gouverneur avait le devoir impérieux de soustraire cette artillerie et ces troupes à une situation que l'intensité croissante du feu de l'ennemi ne pouvait qu'aggraver : il a ordonné et organisé sur place la rentrée des pièces en arrière des forts.

Cette opération difficile et laborieuse s'est effectuée pendant la nuit et dans la matinée.

Par ordre :

Le général chef d'état-major général,

SCHMITZ.

★ ★

1^{er} janvier 1871.

NOS ÉTRENNES

Il paraît que c'est aujourd'hui le premier janvier. — L'almanach le dit et il faut le croire — il doit avoir raison. Mais je t'assure que personne ne s'en doute à Paris. — Te souviens-tu de la physio-

nomie de nos boulevards la veille de ce bienheureux jour de fête ! — Foule bruyante, joyeuse, affairée, achetant bonbons, joujous, pralines, marrons glacés !... et puis, c'étaient les éternelles cartes de visite que l'on recevait, que l'on renvoyait. Les compliments du portier, du facteur, du porteur d'eau, et les pièces blanches qui allaient leur train ! Les visites, les embrassades des grands parents et des petits cousins !

Le jour de l'an de l'année 1871 n'a pas été tout à fait aussi rose que cela, et bien des yeux se sont mouillés en pensant aux absents, qu'ils avaient coutume d'embrasser à cette date charmante. — Chers amis ! dispersés vous-mêmes ! Vous avez sans doute pensé à nous, aussi ?... et une même tristesse nous a réunis un instant.

Veux-tu savoir ce qu'à nous autres, assiégés, le *Journal officiel* nous a servi, le voici :

On lit dans le *Journal officiel* :

« Au moment où l'ennemi menace Paris d'un bombardement, le Gouvernement, résolu à lui opposer la plus énergique résistance, a réuni en conseil de guerre, sous la présidence du Gouverneur, les généraux commandant les trois armées, les amiraux commandant les forts, les généraux des armes de l'artillerie et du génie. Le conseil a été unanime dans l'adoption des mesures qui associent la garde nationale, la garde mobile et l'armée à la défense la plus active.

Ces mesures exigeront le concours de la population tout entière. Le Gouvernement sait qu'il peut compter sur son courage et sur sa volonté inflexible de combattre jusqu'à la délivrance. Il rappelle à tous les citoyens que, dans les moments décisifs que nous allons traverser, l'ordre est plus nécessaire que jamais. Il a le devoir de le maintenir avec énergie ; on peut compter qu'il n'y faillira pas. »

★ ★

5 janvier.

LE BOMBARDEMENT

C'est dans la nuit du 5 au 6 janvier que les prussiens ont enfin commencé le bombardement de Paris.

7 janvier.

La nuit suivante, Châtillon a tiré sur le quartier du Val-de-Grâce, et Meudon sur celui de Grenelle. Il y a eu six blessés et quatre tués.

La population ne s'émeut guère de tout ce vacarme. Les gamins courent après les obus qui ont bien voulu ne pas éclater, et les offrent aux acheteurs pour en faire plus tard des *pendules* ou des *souvenirs*.

Ce n'est pas le bombardement qui fera céder Paris. — C'est la famine, car on parle à voix basse de l'épuisement prochain de nos vivres, et les armées de province n'arrivent pas.

★ ★

8 janvier.

La nuit suivante, c'est-à-dire celle du 7 au 8, a vu tomber sur Paris 120 obus qui ont atteint au cœur le faubourg Saint-Germain, rue du Bac. Il y a eu 2 morts et 13 blessés.

Tuez, si vous le voulez, les bébés dans les bras de leur mère, les blessés et les malades dans les hospices, les vieux grands-pères renfermés dans leur fauteuil, vous ne ferez que rendre plus vivantes et plus fortes les idées de dignité et d'inviolabilité humaine. Vous ne ferez que faire sentir plus vivement, et à ceux qui frappent et à ceux qui sont frappés, la folie de laisser quelques-uns décider de la vie et de la mort de tous.

Nous avons pourtant vu ici, dans les bals, dans les fêtes, les jardins et les parcs, des mères allemandes entourées d'enfants qu'elles semblent aimer et chérir tout autant que les mères françaises. Sont-ce les mêmes qui réclament avec instance le bombardement de Paris, dont *on attend de si excellents effets* ? Sont-ce les mêmes qui demandent qu'on brûle, qu'on éventre sans pitié des petits enfants comme ceux qu'elles tiennent sur leur sein ?

Tout cela est une étrange, amère, et incroyable folie !

★ ★

9 janvier.

La nuit du 8 au 9 a été digne de la savante et

Ce sera une date dans l'histoire que n'envieront pas aux Allemands les nations civilisées.

C'est des hauteurs de Meudon et de Châtillon que sont partis les premiers projectiles.

Dans la nuit du 5 au 6 janvier, il y a eu dix victimes, dont cinq morts. La pluie d'obus s'est nécessairement divisée en deux régions correspondant aux points maudits de Châtillon et de Meudon.

Toutes les cinq minutes on entendait au loin le bruit sinistre du canon, qui défonçait les habitations des pauvres gens.

Les légistes, les savants soutiennent que c'est contraire au droit des gens — qu'autre chose est de démolir une forteresse composée de soldats, ou d'incendier les demeures d'habitants inoffensifs. Mais M. de Bismarck a inventé cette maxime :

« La force prime le droit, » et il se moque du reste.

★ ★

6 janvier.

Le bombardement continue.

Tu sais que je demeure rue de l'Odéon. — Ce matin, en traversant la rue, quelque chose comme un sifflement de couleuvre a passé au-dessus de ma tête — je n'ai pas eu le temps d'avoir peur ; — une seconde après, j'entendais une épouvantable détonation — l'obus défonçait l'ambulance établie au théâtre de l'Odéon.

Il y a eu, cette nuit-là, dix victimes dont cinq morts.

On me conseille de déménager. Déjà la plupart des habitants du quartier se sont réfugiés dans d'autres logements. Quelques-uns se sont cachés dans les caves.

On dit que la municipalité va réquisitionner les logements des absents pour loger ces pauvres exilés.

Oh ! mon beau, mon cher Paris ! Voilà comment on te paie l'hospitalité que tu as donnée à l'Europe entière ! Il faut que tu meures, car tu es trop beau ! car tu es trop intelligent ! car tu as excité la haine et la jalousie de ceux que tu as accueillis !

★ ★

artiste Allemagne. Les hommes qui ont bombardé la cathédrale de Strasbourg ont outragé nos monuments et ont laissé trace de ces outrages sur le Val-de-Grâce, la Sorbonne, la Bibliothèque Sainte-Geneviève, les églises Saint-Étienne-du-Mont, Sainte-Geneviève, Saint-Sulpice et sur le Luxembourg.

Il y a eu 37 blessés et 22 morts. 900 bombes sont tombées sur la rive gauche.

Du 9 au 10, le génie du mal est en progrès. Après s'en être pris aux monuments historiques, le pieux monarque de Prusse a cherché à réduire en cendre les établissements hospitaliers. La Pitié et la Salpêtrière ont été criblées; de vieilles femmes infirmes ont été tuées dans leurs lits.

10 janvier.

Du 10 au 11, 8 incendies, 50 propriétés atteintes, 237 obus et de nombreux morts et blessés.

Pendant les heures traîtresses de la nuit, défoncer quelques maisons, frapper une malheureuse mère, tuer un enfant au berceau, est-ce là le moyen suprême que les Prussiens se sont laborieusement ménagés pour contraindre Paris à capituler au moment décisif?

Eh bien, aujourd'hui, ils ne font plus actes de soldats, mais actes de sauvages : dans la force du mot, c'est une infamie, et une infamie inutile. Tout cela crie vengeance devant l'humanité et devant la justice.

11 janvier.

Du 11 au 12, on a compté 250 obus, 3 incendies, 45 maisons atteintes. La boulangerie des hôpitaux a été criblée.

Hier, à une heure de l'après-midi, à la Faculté des sciences, au moment où le recteur de l'Académie dictait son rapport sur le bombardement, un obus a pénétré deux étages au-dessus, dans le cabinet de minéralogie.

La serre du jardin des plantes a été brisée. C'est très-spirituel! n'est-ce pas?

14 janvier.

Si j'étais *gouvernement*, je voudrais que chaque maison, chaque édifice public frappé par un obus prussien gardât comme une sainte blessure la trace de sa mutilation. — Je voudrais surtout qu'une plaque commémorative rappelât à nos petits-enfants le souvenir de cet abominable bombardement, — pour leur indiquer leur devoir dans l'avenir.

Dès huit heures du soir, le bombardement a recommencé avec une extrême vigueur, et a d'abord frappé le quartier du Panthéon.

Plus de 500 obus sont tombés sur les quartiers du Val-de-Grâce, de la Sorbonne, du Jardin-des-Plantes, Necker, de l'École-Militaire. D'autres en ont également reçu, entre autres celui de Saint-Thomas-d'Aquin, qui n'avait pas été éprouvé jusqu'à présent. Les édifices et établissements publics atteints sont : la Boulangerie centrale, rue Scipion, qui semble servir de point de mire; la prison de Sainte-Pélagie, l'hôpital de la Pitié, l'école des sœurs, rue de Blainville, le jardin du Luxembourg, les ambulances des sœurs Bénédictines, de la rue de Varennes, de la rue Blomet, des dames Augustines, la maison des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul et le dôme des Invalides, frappé d'un éclat de projectile.

33 VICTIMES SIGNALÉES DU 13 AU 14 JANVIER.

Enfants tués, 2; blessés, 2. — Femmes tuée, 1; blessées, 7. — Hommes tués, 6; blessés, 15.

Un obus est entré dans l'appartement d'un docteur de mes amis. — Il y a un an, le médecin avait offert l'hospitalité à un jeune étudiant allemand malade : on lui envoie un obus en guise de carte de visite et de remerciements.

15 janvier.

Les édifices et établissements atteints sont : Le musée du Jardin des Plantes, le Luxembourg, la prison de Sainte-Pélagie, l'hôpital de la Pitié, l'hôpital du Val-de-Grâce, les dômes du Panthéon et de la Sorbonne, le presbytère de l'église Saint-

17 janvier.

La nuit dernière, un obus est tombé sur le Panthéon, a traversé la coupole supérieure et est venu éclater dans l'intérieur de l'église.

D'autres projectiles ont frappé de nouveau la colonnade de Sainte-Geneviève. Heureusement, à cette heure, le monument, rempli pendant le jour d'une foule suppliante, était vide. Si le fait se fût produit au moment de l'un des exercices de la neuvaine, on aurait pu avoir des victimes à déplorer parmi les personnes qui se pressent ordinairement aux portes et sur la place.

Toujours la nuit dernière, la Sorbonne a reçu deux nouveaux obus. L'un a dégradé la colonnade l'autre, frappant un angle du vieil et vénérable édifice, en a fait tomber des pierres et des moellons en quantité suffisante pour remplir deux tombeaux.

On n'oubliera pas que la Sorbonne est le siège de l'Université de France, l'une de nos gloires les plus pures et les plus incontestées.

18 janvier.

LE PAIN NOIR

Cela devient de plus en plus effrayant ! On nous a mis au pain noir ! tous sans distinction d'âge ni de sexe ! — TROIS CENTS GRAMMES par jour ! — ni plus ni moins ! — Oui ! tous les matins à partir d'aujourd'hui !... on a droit à aller acheter quelque chose de gris, de fade, qui se compose d'avoine, d'orge, de son et de blé ! mais le blé n'est là que pour la forme et pour permettre à cette chose de s'intituler : du pain !

O les pains de gruau !... les bons petits pains chauds ! les petits pains mollets ! les petits pains au beurre !!!

Si nous vous revoyons ! ce ne sera qu'en rêve !... et je voudrais bien pouvoir rêver jusqu'à ce beau moment !

Allons ! — je serai brave jusqu'au bout ! — mais je conserverai précieusement un spécimen de ces abominables pains de siège et le mettrai sous verre comme une curiosité et un témoignage de la bravoure et du stoïcisme des Parisiennes.

Étienne-du-Mont, le collège Henri IV, l'église Saint-Sulpice, l'hôtel des Invalides, la manufacture des Gobelins, les ambulances de Sainte-Périne et de la rue de la Gaîté, le Jardin des Plantes.

Au Muséum d'histoire naturelle, il existe un registre sur lequel les savants étrangers viennent s'inscrire lorsqu'ils visitent ce grand établissement scientifique. Tous les savants allemands ont tenu à honneur d'y apporter leur signature, et la plupart d'entre eux, dans des inscriptions élogieuses, ont reconnu la grande part qui revient à notre magnifique Jardin des Plantes dans le progrès de la science universelle.

M. Chevreul, le vénérable doyen des savants français et directeur du Jardin des Plantes, a écrit de sa main, sur le registre du muséum, la protestation solennelle qu'il avait lue auparavant à l'Académie des sciences, et dans laquelle il a simplement et éloquemment flétri la sauvagerie de nos implacables ennemis.

31 VICTIMES SIGNALÉES DU 14 AU 15.

Enfants tués, 4; blessés, 2. — Femmes : tuée, 1; blessées, 6. — Hommes tués 9; blessés, 9.

16 janvier.

De sept heures du soir à neuf heures du matin, on a constaté la projection de 300 obus, dont deux sont tombés sur les quartiers de l'île Saint-Louis et de la Monnaie.

Les édifices et les principaux établissements qui ont reçu des projectiles sont : l'hôtel des Invalides, le collège Rollin, le couvent des religieuses, de la rue de Vaugirard, le pont Notre-Dame, dont une des arches a été touchée :

21 VICTIMES SIGNALÉES DU 15 AU 16.

Enfant tué, 1; blessés, 2. — Femmes : tuée, 1; blessées, 7. — Hommes tués, 4; blessés, 6.

L'hôpital de la Pitié a été bombardé : — un obus est tombé dans le dortoir de l'école des frères de la doctrine chrétienne et a tué sept pauvres petits enfants.

Un autre obus a blessé ou tué des malheureux pensionnaires de l'Institution des jeunes aveugles.

C'est leur tactique ! leur moyen psychologique !

19 janvier.

COMBAT DE BUZENVAL ET DE MONTRETOUT

On a tenté ce matin une vigoureuse sortie du côté de Saint-Cloud. — La journée a bien commencé. — La garde nationale a montré beaucoup d'ardeur ; — les positions ennemies ont été enlevées. — Il ne fallait, pour se maintenir, que le soutien des réserves massées dans les alentours. — Le général en chef a jugé qu'il valait mieux battre en retraite, et sans coup férir, on a abandonné, le soir, les positions dont on était maître.

Chacun était stupéfait, — irrité. — On ne peut expliquer cette conduite que par l'arrivée d'une nouvelle de province qui aura déconcerté tout son plan.

En effet, le soir même on apprenait que les armées de province qui devaient venir à notre secours avaient été battues toutes les trois : — l'armée de l'Ouest au Mans, — l'armée de Faidherbe auprès de Lille, et l'armée de Bourbaki dans la Haute-Saône.

Nous voici rejetés derrière nos murailles, sans espoir d'être secourus, et d'ici à quelques jours nous n'aurons plus rien à manger !

* *

20 janvier.

Le général Trochu a donné sa démission de Gouverneur de Paris, et de général en chef.

C'est le général Vinoy qui a eu le patriotique dévouement d'accepter cette lourde succession.

* *

21 janvier.

Troubles, manifestations, commencement d'émeute devant l'Hôtel-de-Ville. — Le malheur rend injuste, et ingrat ; — on voit partout de la trahison — La où il n'y a, peut-être, que de la fatalité.

* *

22 au 27 janvier.

Ces cinq derniers jours ont été les plus lugubres que l'on puisse s'imaginer. — on sentait sans oser se l'avouer les uns aux autres que le terme de la ré-

sistance approchait, c'était l'agonie de la lutte ! plus de pain pour ainsi dire ! des figures hâlées de misère, grelottant de fièvre à la porte des boulangeries fermées. — Le froid sévissant de nouveau, et glaçant dans les rues les malheureux chassés de leur maison par le bombardement. — Aucun salut à espérer, rien ne peut empêcher la mort de Paris. — Il n'y a plus d'illusion à se faire.

* *

26 janvier.

On parle vaguement d'armistice et de capitulation, et Jules Favre serait allé à Versailles... on ne sait rien de précis, mais les bruits les plus contradictoires circulent de tous côtés.

* *

28 janvier.

L'ARMISTICE

Tout est fini — l'armistice est signé. — Le siège de Paris est terminé — c'est son humiliation qui commence avec celle de la France !

Tous les forts évacués et remis aux Allemands, toute l'armée prisonnière.

Fusils, munitions, canons, tout versé entre les mains des Allemands. — Il faut remonter aux invasions des barbares pour voir un pareil exemple de l'effondrement d'une nation entière.

Pauvre ! pauvre France ! te releveras-tu jamais de tes blessures ?

On veut bien nous permettre de quitter Paris, — avec un laissez-passer. — J'en profite, et je pars demain : je ne puis rester au milieu de cette honte, je souffre trop !

Dieu seul est patient ! car il est éternel !

Je me réfugie dans cette immense espérance de pardon, et il m'est permis de croire qu'après avoir châtié, il sera miséricordieux, et nous relèvera un jour ou l'autre de notre poussière et de notre abaissement.

Pour nous autres femmes, notre rôle est tracé. — Nous devons, dans l'éducation de nos enfants, préparer pour la France une génération nouvelle, forte et bien trempée, qui, instruite par nos malheurs, devra n'avoir qu'un but : relever la France par le travail, l'honneur et la foi !